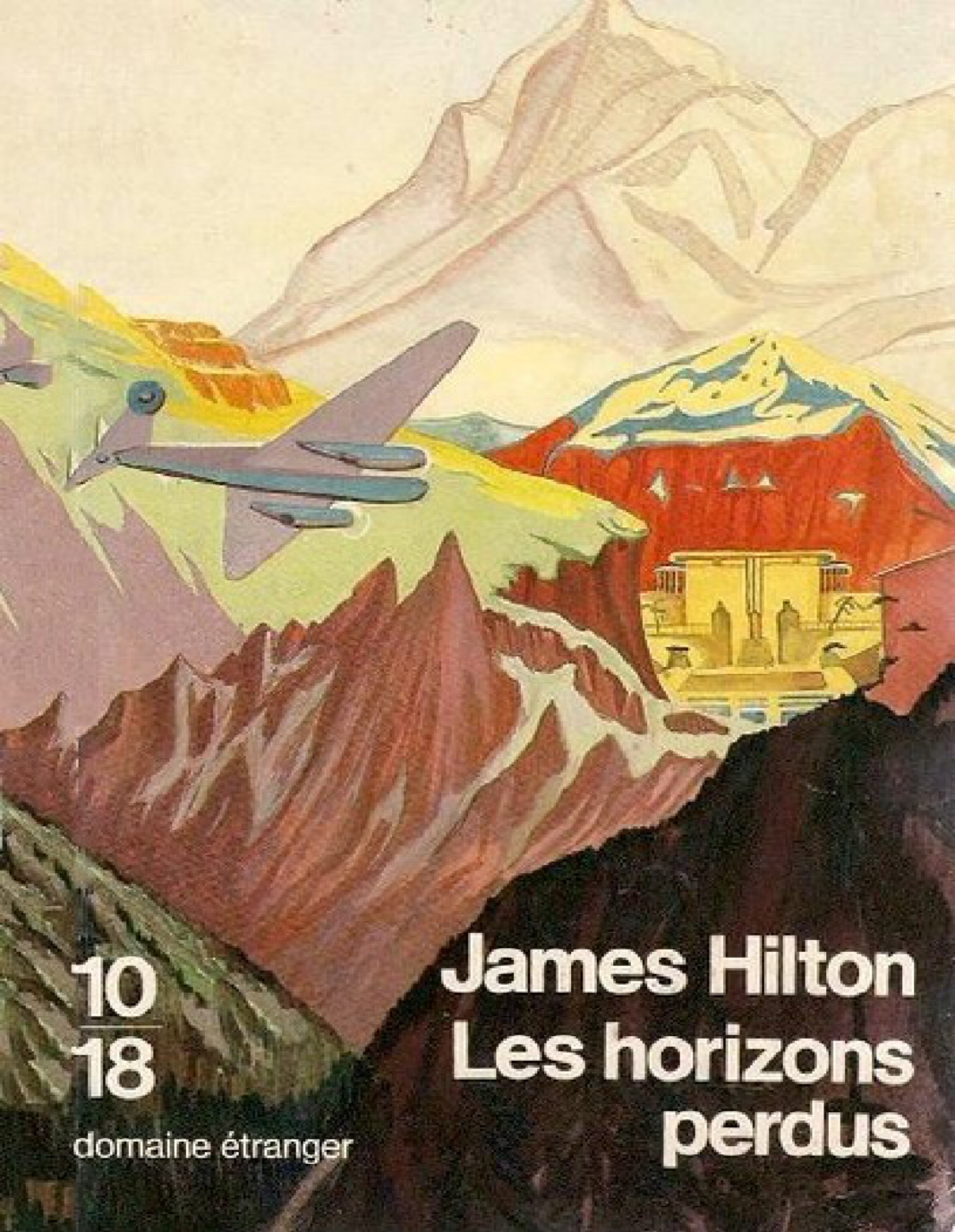


Les Horizons Perdus

Hilton, James

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



10
18

domaine étranger

James Hilton
Les horizons
perdus

JAMES HILTON

LES HORIZONS PERDUS

*Traduit de l'anglais
par Hélène Godard*



Série « Domaine étranger »
dirigée par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
Lost Horizon

Prologue

Les cigares s'éteignaient et nous commençons à éprouver la désillusion qui s'empare généralement d'anciens camarades de classe se retrouvant après plusieurs années et n'ayant plus grand-chose en commun. Rutherford écrivait des romans ; Wyland était secrétaire d'ambassade ; il venait de nous offrir à dîner à Tempelhof – sans grande joie, je suppose, mais avec la bonhomie que les diplomates doivent toujours garder en réserve pour de telles occasions. Il paraissait vraisemblable que seul le fait que nous fussions trois Anglais célibataires en pays étranger nous eût réunis et j'en avais déjà conclu que la tendance à la prétention qui se trouvait depuis toujours en Wyland Tertius n'avait pas diminué avec les années et que je lui préférerais M.V.O. Rutherford. Celui-ci s'était bien dégagé de l'enfant malingre et précoce que j'avais tantôt protégé, tantôt tourmenté. La supposition qu'il gagnait plus d'argent et menait la vie la plus intéressante de nous trois, conférait à Wyland et à moi un unique sentiment commun – une pointe d'envie.

Malgré tout, la soirée ne manquait pas d'intérêt. Nous avions un beau coup d'œil sur les lourdes machines de la Lufthansa arrivant de tous les coins de l'Europe centrale et, à la tombée de la nuit, quand les réflecteurs s'allumèrent, la scène se para d'un éclat théâtral. Un des avions était anglais et son pilote, en tenue de vol, longea notre table et salua Wyland qui ne le reconnut pas tout d'abord. Quand la mémoire lui fut revenue, il nous la présenta et l'arrivant se joignit à nous. C'était un plaisant jeune homme, répondant au nom de Sanders. Wyland s'excusa et fit une remarque sur la difficulté de reconnaître quelqu'un affublé de la combinaison et du casque d'aviateur. Sanders rit et répondit :

— Oh ! je sais. N'oubliez pas que j'étais à Baskul.

Wyland rit aussi, mais moins spontanément et la conversation dévia sur d'autres sujets.

La présence de Sanders ajouta une note attrayante à notre petit groupe et nous bûmes une bonne quantité de bière ensemble. Vers dix heures, Wyland nous quitta un moment pour aller causer avec quelqu'un à une table voisine et Rutherford, dans le silence qui suivit son départ, remarqua :

— Dites-moi, vous venez de mentionner Baskul. Je connais un peu l'endroit. À quoi faisiez-vous allusion, que s'y est-il passé ?

Sanders sourit plutôt timidement.

— Oh ! rien d'extraordinaire. Une période mouvementée pendant que j'y faisais mon service. (Mais il était jeune et incapable de garder un secret pour lui.) Le fait est qu'un Afghan, ou un Afridi, ou Dieu sait qui, a filé avec un de nos appareils. Une affaire d'une audace inouïe. L'individu, après avoir guetté le pilote, l'assomma, chipa son uniforme et grimpa dans la carlingue sans que personne s'en aperçût. Il fit des signaux réglementaires aux mécaniciens et s'envola dans un style parfait. Le hic, c'est qu'il n'est jamais revenu.

Rutherford paraissait intéressé.

— Quand est-ce arrivé ?

— Ça doit faire un an. En mai 31. Nous étions chargés d'évacuer les populations civiles de Baskul à Peshawar, à cause de la révolution – peut-être avez-vous souvenir de cette histoire. Tout le monde était un peu sens dessus dessous, sinon je ne pense pas que ce coup de main aurait pu réussir. Mais c'est arrivé et cela prouve jusqu'à quel point l'habit fait le moine, n'est-ce pas ?

Rutherford continuait de s'intéresser au récit.

— J'aurais pensé qu'il y avait, par avion, plus d'un homme responsable dans ces cas-là ?

— En général, oui, dans les avions affectés au transport des troupes, mais celui-là était spécial, construit à l'origine pour quelque maharadjah – un équipement remarquable. Les troupes de surveillance l'utilisaient pour des vols à haute altitude dans le Cachemire.

— Et vous dites qu'il n'a jamais atteint Peshawar ?

— Il n'y est jamais arrivé et n'a atterri nulle part ailleurs, du moins à notre connaissance. D'où l'étrangeté de l'affaire. Évidemment, si le type appartenait à une tribu, il a pu emmener les passagers pour les rançonner. Il me semble qu'ils ont tous dû être tués. Il y a quantités d'endroits près des frontières où vous pouvez vous écraser sans qu'on vous retrouve jamais.

— Oui. Je connais ces régions. Combien y avait-il de passagers ?

— Quatre, je crois. Trois hommes et une femme missionnaire.

— Est-ce que, par hasard, l'un d'eux ne s'appelait pas Conway ?

Sanders eut l'air surpris.

— Mais, au fait... oui. « Glori » Conway – vous le connaissiez ?

— Nous étions ensemble à l'école, dit Rutherford avec une légère emphase.

— En tout cas, c'était un rudement chic type, à en juger par ce qu'il fit à Baskul, continua Sanders.

Rutherford acquiesça.

— Oui, sans doute... mais comme c'est extraordinaire... extraordinaire...

On aurait dit qu'il faisait un effort pour rassembler ses esprits, comme si son cerveau s'était égaré un instant. Puis il ajouta :

— Ça n'a jamais paru dans les journaux, sinon je l'aurais lu. Comme cela se fait-il ?

Sanders eut soudain l'air gêné et même, j'imagine, se trouvait sur le point de rougir.

— En toute franchise, répondit-il, je crois en avoir dévoilé plus que je n'aurais dû. Ou peut-être est-ce sans importance, maintenant – dans tous les « mess », c'est de l'histoire ancienne et plus personne ne s'en soucie. Sur le moment, elle a été étouffée – je veux dire, la façon dont ça s'est produit. Ça aurait fait mauvaise impression. Les gens du Gouvernement ont simplement indiqué qu'un de leurs appareils manquait, en mentionnant les noms. Un court entrefilet qui n'attire pas l'attention.

À ce même moment, Wyland nous rejoignit et Sanders s'adressa à lui avec une note d'excuse dans la voix.

— Dites-moi, Wyland, vos amis parlaient de « Glori » Conway. J'ai relaté les événements de Baskul. J'espère que c'est sans importance.

Wyland garda un silence sévère. Il était clair qu'il tentait de concilier les exigences de la courtoisie et de l'équité officielle.

— Je ne puis m'empêcher de penser, dit-il enfin, qu'il est fort dommage d'en faire une simple anecdote. Je croyais toujours que vous autres, aviateurs, mettiez votre point d'honneur à ne pas divulguer les secrets de votre profession.

Et ayant ainsi rabroué le jeune homme, il se tourna plus gracieusement vers Rutherford.

— Évidemment, avec vous c'est sans grande importance, mais je suis certain que vous comprenez sans peine qu'il est parfois nécessaire d'envelopper ces incidents de frontière d'un léger mystère.

— Ce qui n'empêche pas, ajouta sèchement Rutherford, que l'on a une furieuse envie de savoir la vérité.

— Elle n'a jamais été cachée à quiconque ayant de bonnes raisons pour désirer la connaître. Je puis vous l'affirmer, car je me trouvais à Peshawar à ce moment-là. Connaissiez-vous bien Conway – je veux dire, l'avez-vous revu après l'école ?

— Juste un peu à Oxford, et ensuite une ou deux fois par hasard. L'avez-vous souvent rencontré ?

— À Ankara, quand j'y étais attaché, nous nous sommes vus de temps en temps.

— L’aimiez-vous ?

— Je le trouvais intelligent, mais plutôt nonchalant.

Rutherford sourit.

— Il était certainement très calé et commençait une brillante carrière universitaire, quand la guerre éclata. En outre, excellent rameur, orateur consommé et détenteur de prix de toutes sortes – et aussi, j’estime, le meilleur pianiste amateur que j’aie jamais entendu. Un type très doué – le genre, semble-t-il, que Jowett désignerait comme futur premier ministre. Et pourtant, on n’entendait pas beaucoup parler de lui à Oxford. La guerre interrompit sa carrière, évidemment. Je crois qu’il en a fait la majeure partie ; il est parti en pleine jeunesse.

— Il a été gazé, ou autre chose, répondit Wyland, mais pas gravement. Il a bien réussi – décroché une D.S.O.[1] en France. Puis je crois qu’il est retourné à Oxford pour une courte période, à la tête d’un collège. Je sais qu’il est parti en Asie en 21. Sa connaissance des langues orientales lui a procuré une place sans aucun des préliminaires habituels. Il a occupé différents postes.

Le sourire de Rutherford s’élargit.

— Alors, c’est tout dire, l’histoire ne révélera jamais la quantité d’intelligence gaspillée dans la routine de déchiffrer des notes du Ministère des Affaires étrangères ou d’assister à des réceptions de Légation.

— Il était dans le service consulaire, pas dans le service diplomatique, dit Wyland d’un air digne.

Il était évident que ce dernier n’avait pas envie de plaisanter et il ne protesta pas quand, après un léger badinage du même genre, Rutherford se leva pour partir. De toute façon, il se faisait tard et je manifestai également l’intention de m’en aller. Lorsque nous fîmes nos adieux l’attitude de Wyland était toujours celle de quelqu’un qui souffre dans sa dignité officielle, mais celle de Sanders était empreinte de cordialité et il dit espérer nous revoir un jour.

Je devais prendre un train transcontinental au petit jour et, tandis que nous attendions un taxi, Rutherford me demanda si j’aimerais passer ces quelques heures à son hôtel. Il avait un appartement, me dit-il, et nous pourrions bavarder ensemble. Je lui affirmai que ce serait avec le plus grand plaisir et il répondit :

— Bien. Nous pourrions parler de Conway, si vous voulez – à moins que vous n’ayez par-dessus la tête de cette histoire.

Je lui assurai que non, bien que je l’eusse à peine connu.

— Il est parti à la fin de mon premier semestre et je ne l’ai jamais revu ensuite. Mais il a été excessivement gentil avec moi à une

certaine occasion – j'étais nouvel arrivé et il n'y avait aucune raison pour qu'il fit ce qu'il a fait. C'était une petite chose, mais je ne l'ai jamais oubliée.

Rutherford acquiesça.

— Oui, je l'aimais aussi beaucoup, bien que, tout compte fait, je l'eusse très peu vu.

Et alors suivit un silence étrange, dans lequel il était manifeste que nous pensions tous deux à quelqu'un qui avait eu, pour nous, beaucoup plus d'importance qu'on n'aurait pu le supposer d'après nos rencontres fortuites. Depuis, je me suis souvent rendu compte que tous ceux qui avaient connu Conway, ne fût-ce qu'au cours d'entrevues protocolaires et pour peu de temps, gardaient de lui un souvenir très vivace. Dans sa jeunesse, il était certainement remarquable et pour moi, qui le connus à l'âge où l'on s'emballe pour un héros, il reste une personnalité remarquable et empreinte de romanesque. Grand et exceptionnellement beau, il n'excellait pas seulement dans les sports, mais encore remporta au collège tous les prix possibles et imaginables. Un dirigeant quelque peu sentimental, parlant une fois de ses exploits, les qualifia de « glorieux », d'où son surnom. Lui seul était capable de le mériter. À la clôture des cours, il fit une harangue en grec. Acteur de première force, il triomphait dans les pièces que nous jouions au collège. On dénotait quelque chose d'élisabéthain en lui : ses sautes d'humeur imprévues, sa belle prestance et cette combinaison effervescente d'activités mentales et physiques. De nos jours, la civilisation n'engendre pas souvent quelqu'un de cette valeur. J'en fis la remarque à Rutherford et il répondit :

— Oui, c'est vrai, et nous avons un mot spécial pour les qualifier – nous les appelons des dilettantes. Je suppose que d'aucuns l'ont jugé ainsi – des êtres comme Wyland, par exemple. Je n'aime pas beaucoup Wyland. Je ne puis supporter son genre – toute cette importance et cette prétention ! Et avec ça, une mentalité de maître d'école – avez-vous remarqué ? De petites phrases telles que « mettre son point d'honneur » et « ne pas divulguer les secrets de sa profession » comme si tout l'Empire n'était que la cinquième classe à Saint-Dominique ! Mais je n'ai jamais pu sentir ces diplomates cérémonieux.

Nous traversâmes quelques rues en silence, puis il continua :

— Cependant, je ne voudrais pas avoir manqué cette soirée. C'est une expérience particulière pour moi d'avoir entendu Sanders donner des détails sur Baskul. Ce n'est pas la première fois que j'en entends parler, mais je n'y ai jamais bien cru. C'est une partie d'une histoire encore bien plus fantastique en laquelle je ne voyais aucune raison de croire – ou tout au moins, une très faible raison. Maintenant, il y a deux faibles raisons. Vous ne croyez pas, je suppose, que je suis une

personne que l'on dupe très facilement. J'ai passé une grande partie de ma vie à voyager et je sais qu'il y a des choses bizarres dans le monde – si vous les voyez vous-même, veux-je dire, mais pas aussi souvent si on vous les rapporte. Et pourtant...

Il sembla soudain s'apercevoir que ce qu'il disait ne pouvait pas avoir grand sens pour moi et s'interrompit avec un éclat de rire.

— En somme, il y a une chose dont je suis certain, c'est que je ne ferai jamais de confidences à Wyland. J'aurais l'impression de vouloir vendre un poème épique au *Tit-Bits*[\[2\]](#). J'aimerais mieux tenter ma chance avec vous.

— Peut-être me flattez-vous.

— Votre livre ne m'engage pas à le croire.

Je n'avais pas dévoilé que j'étais l'auteur d'un ouvrage plutôt technique (après tout, l'œuvre d'un neurologue n'intéresse pas tout le monde) et j'étais agréablement surpris que Rutherford en eût entendu parler. Je le lui dis et il me répondit :

— Voyez-vous, il m'intéresserait, car l'amnésie a été la maladie de Conway – un certain temps.

Nous avions atteint l'hôtel et il passa au bureau prendre ses clés. En montant au cinquième étage, il déclara :

— Nous ne faisons que parler pour ne rien dire. Le fait est que Conway n'est pas mort. Tout au moins ne l'était-il pas il y a quelques mois.

Cette remarque ne permettait aucun commentaire dans le bref laps de temps d'une montée en ascenseur. Dans le corridor, quelques secondes plus tard, je répondis :

— En êtes-vous bien sûr ? Comment le savez-vous ?

Ouvrant la porte, il répondit :

— Parce que j'ai voyagé avec lui sur un navire japonais, de Shanghai à Honolulu, en novembre dernier.

Il ne dit plus rien avant que nous ne fussions installés dans de confortables fauteuils, à proximité de boissons et de cigares.

— J'étais en Chine en automne – en vacances. J'aime à rôder. Je n'avais pas vu Conway depuis des années. Nous n'entretenions aucune relation écrite et je ne peux pas dire qu'il traversât souvent mes pensées, bien que son visage fût un des rares qui se soit toujours facilement présenté à mon esprit si j'essayais de me l'imaginer. J'avais rendu visite à un ami à Hankéou et revenais par l'express de Pékin. Dans le train, je liai par hasard conversation avec la charmante mère supérieure d'un couvent français de sœurs de charité. Elle se rendait à Chung-Kiang où se trouvait son couvent et, parce que je comprenais un peu le français, elle prit plaisir à me parler de son travail et de ses

affaires. Généralement, je n'ai pas grande sympathie pour les entreprises missionnaires, mais je suis prêt à admettre, comme beaucoup d'autres personnes de nos jours, que les catholiques font preuve d'un grand dévouement et ne travaillent pas pour la gloire. Ce que je voulais vous dire, c'est que cette dame me parla, en m'expliquant l'activité missionnaire de l'hôpital de Chung-Kiang, d'un cas de fièvre amené quelques semaines auparavant, un homme qui devait être européen, bien qu'il ne pût rien dire de lui et ne possédât aucun papier. Ses habits étaient ceux des indigènes, et des plus pauvres ; quand les sœurs l'hospitalisèrent, il était très gravement malade. Il parlait couramment le chinois et un très bon français et mon interlocutrice m'assura qu'avant d'avoir découvert la nationalité des religieuses, il leur avait adressé la parole dans un anglais très courant, avec un accent cultivé. Je lui dis ne pas pouvoir imaginer un tel phénomène et me moquai légèrement d'elle, lui demandant comment elle pouvait déceler un accent cultivé dans une langue qu'elle ne parlait pas. Nous plaisantâmes sur différents sujets et le tout se termina par une invitation de visiter la mission si je me trouvais une fois dans les environs. Ceci, évidemment, paraissait aussi invraisemblable que de me voir gravir l'Everest et quand le train atteignit Chung-Kiang, je pris congé d'elle avec un sincère regret que notre rencontre dût prendre fin. Et pourtant, quelques heures plus tard, j'étais de retour à Chung-Kiang. Le train eut une panne un ou deux kilomètres plus loin et nous ramena à grand-peine en gare, où nous apprîmes qu'une locomotive de secours ne pourrait pas arriver avant douze heures. C'est un fait coutumier des chemins de fer chinois. Ainsi, il fallait passer une demi-journée à Chung-Kiang, ce qui me décida à prendre ma brave dame au mot et à lui rendre visite à la mission.

« Ce que je fis. Je reçus un accueil cordial, bien que naturellement étonné. Je suppose que rien n'est plus difficile pour un profane, que de comprendre la facilité avec laquelle un catholique peut combiner une rigidité officielle avec une largeur d'idées non officielle. Est-ce trop compliqué ? De toute façon, peu importe – ces personnes de la mission constituèrent une charmante compagnie. Au bout d'une heure, je m'aperçus qu'on m'avait préparé un repas et le jeune médecin chinois, qui le partagea avec moi, entretint la conversation dans un curieux mélange de français et d'anglais. Il m'emmena ensuite, en compagnie de la mère supérieure, visiter l'hôpital, dont ils étaient, à juste titre, très fiers. Je leur avais dit que j'écrivais des romans et ils étaient assez simples pour être tout émus à l'idée que je pourrais parler d'eux dans un livre. Le docteur expliquait les différents cas. L'endroit était d'une propreté méticuleuse et semblait être dirigé par des mains compétentes. J'avais totalement oublié le mystérieux malade à l'accent

anglais raffiné, lorsque la mère supérieure me signala que nous nous en approchions. Je le voyais de dos ; apparemment, il dormait. On me suggéra de lui adresser la parole en anglais ; le premier mot, pas très original, qui me vint à l'esprit, fut : « Bonjour ». L'homme se retourna soudain et répondit : « Bonjour ». C'était exact, son accent était celui d'un homme cultivé. Mais je n'eus guère le temps de m'en étonner car je l'avais déjà reconnu, malgré sa barbe, son apparence très changée et le fait que je ne l'avais pas vu depuis très longtemps. C'était Conway. Je n'en doutais pas un instant et pourtant, en y réfléchissant, j'aurais dû conclure que ce n'était pas possible. Heureusement, j'agis sous l'impulsion du moment. J'appelai son nom et je dis le mien et bien qu'il me regardât sans avoir l'air de me reconnaître, j'étais certain de ne pas me tromper. Je retrouvais sur son visage certains tics que j'avais déjà remarqués et il avait les mêmes yeux qu'à Balliol, où nous lui disions qu'ils tenaient plus du bleu de Cambridge que de celui d'Oxford. Mais, à part cela, il appartenait à la catégorie d'hommes sur lesquels on ne peut pas se tromper – l'avoir vu une fois signifiait le reconnaître toujours. Le trouble du docteur et de la mère supérieure atteignait à son comble. Je leur dis que je connaissais cet homme, qu'il était anglais, que je le comptais parmi mes amis et que, s'il ne me reconnaissait pas, le fait était dû uniquement à son absence de mémoire. Ils acquiescèrent, un peu ahuris, et nous discutâmes longuement le cas. Il leur était impossible de comprendre comment Conway avait pu arriver à Chung-Kiang dans l'état où il se trouvait.

« Bref, je restai là plus de quinze jours, dans l'espoir qu'une chose ou l'autre lui rappellerait un trait de son passé. Sans succès d'ailleurs. Mais il recouvra sa santé physique et nous parlâmes beaucoup ensemble. Quand je lui dis très franchement qui j'étais et qui il était, il ne protesta pas. Plutôt gai, bien que de manière un peu vague, il semblait content de ma compagnie. Quand je lui suggérai de le raccompagner chez lui, il resta indifférent. Ce manque de désir personnel avait quelque chose d'énervant. Aussitôt que possible, je fixai notre départ. Je mis au courant de l'affaire une de mes connaissances d'un bureau consulaire à Hankéou et, grâce à elle, les passeports et autres papiers officiels nécessaires se trouvèrent entre nos mains sans toutes les complications qu'un tel cas n'aurait pas manqué de soulever. Il me semblait que, par égard pour Conway, toute l'histoire devait être tenue à l'écart des manchettes de journaux et je suis heureux de dire que j'ai obtenu ce résultat. Évidemment, la presse se serait jetée là-dessus comme une mouche sur du miel.

« Nous quittâmes la Chine sans aucune difficulté. Nous descendîmes le Yang-Tsé jusqu'à Nankin où nous prîmes le train pour Shanghai. Le même soir, un navire japonais cinglait vers « Frisco » et ce fut une bousculade pour arriver à temps à bord.

— Vous avez fait beaucoup pour lui, dis-je.

Rutherford ne le nia pas.

— Je ne crois pas que j'aurais fait autant pour quelqu'un d'autre, répondit-il. Mais il y avait – il y a toujours eu – quelque chose en lui... c'est difficile à expliquer, qui faisait que l'on prenait plaisir à lui rendre service.

— Oui, reconnus-je. Il dégageait un charme particulier, un attrait spécial et il est plaisant de s'en souvenir, bien que je le revoie toujours à l'âge où il était élève et portait des pantalons de flanelle pour le cricket.

— Quel dommage que vous ne l'ayez pas connu à Oxford ! Il était vraiment brillant – il n'y a pas d'autre mot. Après la guerre, on a dit qu'il avait changé – je le crois aussi moi-même. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'avec tous ses dons, il aurait pu faire mieux ; à mon avis, toute cette mise en scène de majesté britannique n'est pas l'idéal pour la carrière d'un grand homme. Et Conway était – ou aurait dû être – *grand*. Vous et moi l'avons connu tous deux et je crois que je n'exagère pas quand je dis que nous ne l'oublierons jamais. Et quand nous nous sommes rencontrés au cœur de la Chine, avec la perte de sa mémoire et le mystère de son passé, il possédait quand même ce curieux pouvoir d'attraction.

Rutherford s'arrêta, songeur, puis continua :

— Comme vous pouvez l'imaginer, nous renouâmes notre vieille amitié sur le bateau. Je lui dis tout ce que je savais sur son compte et il écoutait avec une attention qui aurait même pu paraître un peu absurde. Il se rappelait tout très bien depuis son arrivée à Chung-Kiang et, autre fait susceptible de vous intéresser, il n'avait pas oublié ses langues étrangères. Il me dit, par exemple, qu'il devait avoir eu affaire aux Indes, car il parlait l'hindoustani.

« À Yokohama, le bateau se remplit et parmi les nouveaux passagers se trouvait Sieveking, le pianiste, en route pour une tournée aux États-Unis. Il se trouvait à notre table et parlait parfois allemand avec Conway. Ceci vous montrera jusqu'à quel point Conway était extérieurement normal. En dehors de sa perte de mémoire, dont on ne s'apercevait pas dans la conversation courante, il ne paraissait pas gravement atteint.

« Quelques jours après avoir quitté le Japon, on pria Sieveking de donner un récital de piano à bord. Conway et moi allâmes l'écouter. Il joua, comme de bien entendu, du Brahms, du Scarlatti et beaucoup de Chopin. Une ou deux fois, je jetai un bref regard à Conway et jugeai qu'il éprouvait du plaisir, ce qui semblait naturel étant donné ses propres capacités musicales d'autrefois. À la fin du programme, la soirée se prolongea par toute une série de « bis » que Sieveking

consentit, très aimablement, à donner, pour un groupe d'enthousiastes entourant le piano. De nouveau, il joua en majeure partie du Chopin – vous savez que c'est sa spécialité. Finalement, il quitta le piano et se dirigea vers la porte, toujours suivi de ses admirateurs, mais trouvant certainement qu'il s'était assez dépensé. Pendant ce temps, un fait bizarre se préparait. Conway s'était assis au clavier et avait commencé à jouer un morceau très vite, que je ne reconnus pas, mais qui ramena immédiatement Sieveking, très intéressé, pour demander ce que c'était. Conway, après un long et étrange silence, put seulement répondre qu'il ne savait pas. Sieveking trouva ce fait incroyable et s'émut de plus en plus. Conway fit alors un immense effort physique et mental pour éclaircir sa mémoire et déclara finalement que c'était une étude de Chopin. Je ne pensais pas moi-même que ce fût possible et ne m'étonnai pas quand Sieveking le nia. Seulement Conway s'indigna avec une violence qui me surprit beaucoup, car, jusqu'à présent, il n'avait encore manifesté aucun intérêt pour quoi que ce fût.

« — Mon cher ami, reprit Sieveking, je connais tout ce qui existe de Chopin et je puis vous assurer qu'il n'a jamais écrit ce que vous venez de jouer. Il aurait pu le faire, c'est tout à fait son style, mais ce n'est pas de lui. Je vous défie de m'en montrer une seule édition.

« À quoi Conway répondit au bout d'un moment :

« — Oh ! oui, je me rappelle maintenant – ça n'a jamais été publié. Un de ses élèves me l'a appris, lors d'une entrevue particulière... Voici autre chose de lui qui n'a jamais été édité.

Rutherford me jeta un regard inquisiteur avant de continuer :

— J'ignore si vous êtes musicien, mais je vous crois capable de vous imaginer la surexcitation de Sieveking, et la mienne également, tandis que Conway continuait de jouer. Pour moi c'était une lueur, très mystérieuse, sur son passé – le premier signe de tout ce qui gisait dans l'oubli. Sieveking, bien entendu était absorbé par le problème musical – plein de perplexités, si vous vous rappelez que Chopin est mort en 1849.

« Le mystère restait impénétrable, d'autant plus qu'il y avait une douzaine de témoins, entre autres un professeur d'une université californienne de grande réputation. Il était évidemment facile de dire que, chronologiquement, l'explication de Conway ne tenait pas debout, mais restait à expliquer la musique elle-même. Si ce n'était pas ce que disait Conway, qu'était-ce ? Sieveking m'assura que si on publiait ces deux morceaux, ils se trouveraient dans le répertoire de tout virtuose avant six mois. Même si c'est une exagération, elle vous montre l'opinion de Sieveking. Après une longue discussion, nous n'étions pas plus avancés qu'avant, car Conway maintenait son explication et, comme il commençait à paraître fatigué, je m'efforçai

de le soustraire à son entourage et de l'emmener se coucher. En dernier lieu, la conversation se porta sur des enregistrements de disques de gramophone. Sieveking déclara vouloir faire tous les arrangements nécessaires sitôt qu'ils atteindraient l'Amérique et Conway promit de jouer devant le micro. J'ai souvent pensé qu'il était fort dommage qu'il n'eût pu tenir ses engagements.

Rutherford jeta un bref regard sur sa montre et m'assura que j'aurais largement le temps de prendre mon train, vu que son récit touchait pratiquement à sa fin.

— Cette nuit-là – la nuit du récital – il recouvra la mémoire. Nous étions tous deux allés nous coucher et je ne dormais pas encore quand il entra dans ma cabine pour m'en faire part. Son visage s'était figé dans ce que l'on pourrait appeler l'expression d'une tristesse accablante – une sorte de tristesse universelle, si vous savez ce que j'entends par là – quelque chose de distant ou d'impersonnel, un *Wehmut* ou *Weltschmerz*, ainsi que l'appellent les Allemands. Il me dit pouvoir se remémorer en détail ce qui avait commencé à se faire jour dans son cerveau, quoique un peu confusément, alors que Sieveking jouait. Il resta longtemps assis au bord de mon lit, et je le laissai prendre son temps et me raconter les faits à sa manière. Je lui dis que j'étais heureux qu'il eût retrouvé sa mémoire, mais que je le déplorais s'il souhaitait déjà qu'il n'en fût rien. Il leva alors les yeux et m'adressa ce que je considérerai toujours comme le plus élogieux des compliments :

« — Dieu merci ! Rutherford, vous êtes capable de me comprendre.

Au bout d'un moment, je m'habillai et le persuadai de faire de même et nous marchâmes de long en large sur le pont. La nuit était calme, étoilée et très chaude, la mer avait une apparence pâle, épaisse comme du lait condensé. Sans les vibrations des machines, nous aurions pu nous croire en train de longer un quai. Je laissai la parole à Conway, sans lui poser de questions. À l'approche de l'aube, il commença à parler sans interruption et le soleil brillait haut dans le ciel quand il termina. En disant « termina », je n'entends pas qu'il ne lui restait rien d'autre à me dire après cette première confession. Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, il boucha encore passablement de lacunes. Il était très malheureux et n'aurait pas pu dormir, si bien que nous parlâmes presque sans discontinuer. Au milieu de la nuit suivante, le bateau devait arriver à Honolulu. Le soir précédent, nous bûmes ensemble dans ma cabine ; il me quitta vers dix heures et je ne l'ai jamais revu.

— Vous ne voulez pas dire...

J'avais dans mon cerveau la vision fort nette d'un suicide très

calme et délibéré auquel j'avais assisté une fois à bord d'un navire entre Holyhead et Kingstown.

Rutherford rit.

— Oh ! bonté divine, non. Ce n'était pas son genre. Il m'a simplement faussé compagnie. Ce n'était pas difficile à descendre à terre, mais il a dû trouver plus malcommode d'échapper aux personnes que j'avais lancées à sa poursuite, ce que je ne manquai pas de faire. Plus tard, j'ai appris qu'il avait réussi à se joindre à l'équipage d'un cargo de bananes se rendant aux îles Fidji.

— Comment l'avez-vous su ?

— Par lui directement. Il m'écrivit trois mois plus tard, de Bangkok, joignant un chèque pour couvrir les dépenses qu'il m'avait occasionnées. Il me remerciait et disait se très bien porter. Il ajoutait également qu'il allait partir pour un long voyage – dans le Nord-Ouest. Rien de plus...

— Que voulait-il dire ?

— Oui, c'est vague, n'est-ce pas ? Pas mal d'endroits se trouvent au nord-ouest de Bangkok, même Berlin, si l'on veut.

Rutherford s'arrêta et remplit nos deux verres. C'était une histoire étrange – ou tout au moins, il me l'avait présentée comme telle ; je ne savais à quoi m'en tenir. La partie musicale, quoique troublante, ne m'intéressait pas autant que le mystère de l'arrivée de Conway à cet hôpital missionnaire chinois ; je fis cette remarque. Rutherford me répondit qu'en fait, tout cela faisait partie du même problème.

— Mais comment est-il arrivé à Chung-Kiang ? demandai-je. Je suppose qu'il vous en a parlé cette nuit-là sur le bateau.

— Il m'en a dit quelque chose et, après vous en avoir tant raconté, ce serait absurde de ma part de vous celer le reste. Seulement, l'histoire est assez longue et je n'aurais pas le temps de vous en retracer même les contours avant le départ de votre train. Du reste, il y a une manière plus agréable. J'hésite un peu à révéler les artifices déshonorants de ma profession, mais la vérité est que l'histoire de Conway, en y réfléchissant plus tard, me plut énormément. J'avais commencé par prendre quelques notes après nos différentes conversations sur le bateau, afin de ne pas oublier les détails ; plus tard, alors que certains aspects du récit commençaient à avoir plus d'emprise sur moi, j'éprouvai le besoin de faire plus – de rassembler en une seule narration les fragments récoltés. Ce qui ne veut pas dire que j'aie inventé ou altéré quoi que ce soit. Il m'en avait raconté suffisamment – il parlait avec abondance et savait créer une atmosphère. Je crois aussi que je commençais à comprendre l'homme lui-même.

Il s'approcha d'une petite valise et en sortit un manuscrit tapé à la

machine.

— Tenez, le voilà, vous pouvez en penser ce que vous voudrez.

— Ce qui veut dire que je ne suis pas tenu d'y croire ?

— Oh ! même pas. Mais, faites attention, si vous y croyez, ce sera pour la fameuse raison de Tertullien – vous rappelez-vous ? – *quia impossibile est*. Peut-être n'est-ce pas un mauvais argument. De toute manière, faites-moi savoir ce que vous en pensez.

J'emportai le manuscrit et en lus la majeure partie dans l'express d'Ostende. J'avais l'intention de le retourner avec une longue lettre dès mon arrivée en Angleterre, mais j'en fus empêché et, avant d'avoir pu le mettre à la poste, je reçus une courte note de Rutherford, me disant qu'il avait commencé ses pérégrinations et n'aurait pas d'adresse fixe pendant plusieurs mois. Il partait pour le Cachemire et ensuite « à l'est ». Je ne fus pas surpris.

1

Le 20 mai, la situation ayant beaucoup empiré à Baskul, des avions arrivèrent de Peshawar pour évacuer les résidents blancs. Ces derniers se montaient environ au nombre de quatre-vingts et la grande majorité effectua le voyage en toute sécurité dans des avions affectés au service des troupes. Mais on utilisa aussi d'autres appareils, parmi lesquels un avion privé, prêté par le maharadjah de Changapore. Vers dix heures du matin, quatre passagers s'y embarquèrent : Miss Roberta Brinklow, de la Mission orientale ; Henri D. Barnard, citoyen américain ; Hugh Conway, consul de Sa Majesté ; et le capitaine Charles Mallinson, vice-consul de Sa Majesté.

Ces noms sont tels qu'ils parurent plus tard dans les journaux.

Conway avait trente-sept ans. Il se trouvait depuis deux ans à Baskul. À la lumière des événements présents, on pouvait penser qu'il avait toujours suivi la voie qui lui était la moins favorable. Une page de sa vie se tournait. Dans quelques semaines – ou peut-être après quelques mois de vacances passées en Angleterre – il serait envoyé ailleurs. Tokyo ou Téhéran, Manille ou Mascate, les gens de sa profession ne savaient jamais ce qui les attendait. Il était depuis dix ans dans le service consulaire ; cette période lui permettait d'évaluer ses propres chances aussi pertinemment que celles des autres. Les honneurs ne seraient jamais pour lui ; mais c'était consolant de penser qu'il ne tenait pas aux honneurs, et non pas uniquement parce que c'étaient des « raisins trop verts ». Il préférait les places moins représentatives et plus pittoresques qui n'étaient généralement pas les bonnes ; sans doute avait-il semblé à autrui qu'il jouait plutôt mal ses cartes. En fait, d'après ses goûts, il trouvait qu'il les avait plutôt bien jouées ; il avait vécu une décade variée et modérément plaisante.

Il était grand, très bronzé, avec des cheveux bruns coupés court et des yeux bleu ardoise. Il avait tendance à paraître sérieux et méditatif jusqu'au moment où il se mettait à rire et alors (mais cela ne lui arrivait pas souvent) il avait l'air d'un gamin. Un léger tic nerveux, près de l'œil gauche, ne se remarquait que lorsqu'il travaillait trop, ou buvait trop et, comme il avait emballé et détruit des documents pendant tout le jour et toute la nuit précédant l'évacuation, le tic était

flagrant quand il monta dans l'avion. Il était éreinté et fort heureux d'avoir réussi à être envoyé dans le luxueux appareil du maharadjah plutôt que dans un transport de troupes bondé. Il s'étendit confortablement dans un des fauteuils, alors que l'avion décollait doucement. Homme habitué à de grandes difficultés, il attendait des compensations de petits réconforts. Il supporterait joyeusement les rigueurs de la route de Samarkand, mais de Paris à Londres il dépenserait son dernier centime sur la Flèche d'Or.

Ce n'est qu'au bout d'une heure de vol que Mallinson opina que le pilote ne suivait pas le bon parcours. Mallinson occupait un siège tout en avant. C'était un jeune homme entre vingt et trente ans, aux joues rouges, intelligent sans être intellectuel, limité par les principes de son école, mais aussi soutenu par eux. Il avait raté un examen et avait, de ce fait, été envoyé à Baskul, où Conway, après six mois de sa compagnie, s'était attaché à lui.

Mais Conway ne désirait pas faire les efforts que demande une conversation en avion. Il entrouvrit paresseusement les paupières et répondit que, même s'il suivait un autre trajet, le pilote savait probablement ce qu'il faisait.

Une demi-heure plus tard, alors que la fatigue et le ronronnement du moteur le berçaient et qu'il commençait à s'endormir, Mallinson le dérangea à nouveau.

— Dites-moi, Conway, je croyais que Fenner nous pilotait ?

— Eh bien ! ce n'est pas lui ?

— Le type vient de tourner la tête et je pourrais jurer que non.

— C'est difficile à dire, à travers ce panneau vitré.

— Je reconnaîtrais le visage de Fenner n'importe où.

— Bon, alors ce doit être quelqu'un d'autre. Je ne vois pas quelle importance ça peut avoir.

— Mais Fenner m'avait assuré que c'était lui qui se chargeait de cet avion.

— Ils ont dû changer d'avis et lui en donner un autre.

— Peut-être, mais qui est cet homme, alors ?

— Mon brave garçon, pourquoi le saurais-je ? Vous ne supposez pourtant pas que je me rappelle tous les visages des pilotes de la « Air Force », n'est-ce pas ?

— Non, mais j'en connais une bonne partie, et je ne reconnais pas ce type-là.

— Alors, il doit appartenir à la minorité que vous ne connaissez pas.

Conway sourit et ajouta :

— Sitôt arrivé à Peshawar, vous pourrez faire sa connaissance et

lui demander toute son histoire.

— Au train où nous y allons, nous n'atteindrons jamais Peshawar. Cet homme se trouve totalement en dehors du parcours. Et cela ne m'étonne pas, d'ailleurs... en volant si haut, il ne peut pas voir où il est. Conway ne s'inquiétait pas. Il avait l'habitude de voyager en avion et ne se souciait de rien. D'autre part, rien d'urgent ne l'attendait à Peshawar, ni personne qu'il désirât spécialement voir ; si bien qu'il lui était totalement indifférent de voyager pendant quatre ou six heures. Il était célibataire ; il n'y aurait pas de manifestations tendres à l'arrivée. Il avait des amis et quelques-uns d'entre eux l'emmèneraient probablement à leur club et lui offriraient des boissons ; perspective agréable, mais pour laquelle il n'éprouvait pas le besoin de soupirer d'impatience.

Pas plus qu'il ne soupirait rétrospectivement en examinant la perspective agréable, mais pas entièrement satisfaisante, de ses dix dernières années. Variable, avec éclaircies, puis des incertitudes ; tel avait été son bulletin météorologique, de même que celui du monde. Il pensait à Baskul, Pékin, Macao et autres endroits – il avait changé souvent. Le plus lointain était Oxford, où il faisait partie d'un Collège après la guerre, donnant des cours d'histoire orientale, respirant la poussière dans des bibliothèques ensoleillées, circulant à bicyclette dans l'avenue « the High ». Cette vision lui plaisait, mais ne le troublait pas ; il lui restait le sentiment que, jusqu'à un certain point, il était toujours un tant soit peu ce qu'il aurait pu être.

Un pincement gastrique familial l'informa que l'avion commençait à descendre. Il se sentit tenté de chicaner Mallinson à propos de ses inquiétudes et l'aurait probablement fait, si le jeune homme ne s'était pas levé brusquement, heurtant sa tête au toit et réveillant Barnard, l'Américain, qui dormait dans son siège de l'autre côté de l'étroit passage.

— Mince alors ! s'écria Mallinson après avoir mis la tête à la fenêtre.

La vue ne correspondait certainement pas à ce qu'il attendait – si tant est qu'il s'attendît à quelque chose. Au lieu des cantonnements nets, géométriquement disposés et des plus grands rectangles des hangars, on ne voyait qu'une brume opaque, voilant une immense étendue désolée, grillée par le soleil. L'appareil, bien que descendant rapidement, se trouvait encore à une altitude inusitée pour un vol ordinaire. De longues chaînes de montagnes plissaient le sol, plus proches d'environ un kilomètre que les vallées assombries par les nuages.

Une vue typique de la région frontière, bien que Conway ne l'eût jamais observée d'une telle altitude. Elle ne se trouvait – ce qui lui

parut étrange – nulle part dans les environs de Peshawar.

— Je ne connais pas cette partie du monde, remarqua-t-il.

Puis, de manière plus discrète, car il ne désirait pas alarmer les autres, il ajouta à l'oreille de Mallinson :

— Il semble que vous ayez raison, l'homme a perdu sa route.

L'avion plongeait à une vitesse terrible et l'air s'échauffait au fur et à mesure de la descente ; la terre brûlée à leurs pieds semblait un four dont on aurait brusquement ouvert les portes. Un sommet après l'autre émergeait à l'horizon et dessinait sa silhouette abrupte ; ils volaient maintenant le long d'une vallée incurvée, au sol couvert de rochers et parsemé de torrents à sec. Elle ressemblait à un plancher où s'éparpilleraient des coquilles de noix. L'avion tombait dans des trous d'air avec autant d'inconfort qu'un bateau à rames ballotté par la houle. Les quatre passagers devaient s'agripper à leurs sièges.

— On dirait qu'il veut atterrir ! s'écria l'Américain d'une voix rauque.

— Il ne peut pas, rétorqua Mallinson. Il serait fou d'essayer. Il s'écrasera et alors...

Cependant le pilote atterrit. Un petit espace dégagé s'ouvrait à côté d'un ravin et, dirigé par une main experte, l'appareil roula sur le sol et s'immobilisa. Ce qui se passa ensuite fut, quoi qu'on pensât, plus énigmatique et moins rassurant. Des hommes barbus et enturbannés arrivèrent en foule de diverses directions ; ils entourèrent l'appareil et empêchèrent tout le monde de descendre, excepté le pilote. Ce dernier sauta à terre et engagea un colloque animé avec eux, au cours duquel on s'aperçut que, loin d'être Fenner, le type n'était pas anglais et, peut-être, même pas européen. Pendant ce temps, on apportait des bidons d'essence d'une réserve toute proche et on les vidait dans les réservoirs d'une capacité extraordinaire. Les cris des quatre passagers emprisonnés se heurtaient à des grimaces et à un silence dédaigneux, tandis que la moindre tentative de quitter l'avion provoquait un mouvement menaçant d'une rangée de fusils. Conway, qui savait un peu le « pushtu », harangua la tribu aussi bien qu'il le pouvait dans cette langue, mais sans résultat ; l'unique réponse du pilote aux remarques qu'on lui adressait dans n'importe quel langage consistait en une présentation significative de son revolver. Le soleil de midi, étincelant sur le toit de la cabine, grillait l'air à l'intérieur et les occupants se trouvaient sur le point de s'évanouir de chaleur et de fatigue. Ils étaient à la merci d'autrui, car une des conditions de l'évacuation exigeait que l'on n'emportât point d'armes.

Quand les réservoirs furent enfin rebouchés, on leur passa, par une des fenêtres, un bidon d'essence rempli d'eau tiède. On ne répondit pas à leurs questions, bien que la foule ne marquât aucune

hostilité à leur égard. Après une dernière discussion, le pilote regagna son poste de pilotage, un Pathan mit maladroitement l'hélice en mouvement, et le vol continua. Le décollage, dans cet espace réduit, avec le poids supplémentaire de la grande quantité d'essence, se révéla encore plus prestigieux que l'atterrissage. L'appareil s'éleva haut dans les vapeurs floconneuses ; puis il tourna à l'est, comme s'il suivait une direction déterminée. C'était le milieu de l'après-midi.

Aventure extraordinaire et ahurissante ! Tandis qu'un air plus frais les baignait, les passagers avaient peine à croire ce qui leur arrivait ; c'était un outrage sans précédent, qui n'avait jamais eu son équivalent parmi tous les exploits turbulents qui se déroulaient aux frontières. Il leur aurait paru incroyable, s'ils n'en avaient pas été eux-mêmes les victimes. Il était absolument naturel qu'une haute indignation fût place à l'incrédulité et que l'anxiété les envahît à mesure que s'épuisait l'indignation. Mallinson développa alors une théorie, qu'en l'absence d'une autre, ils trouvèrent facile à accepter. On les ravissait pour les rançonner. Le procédé n'avait rien de nouveau, bien que la technique utilisée ne manquât pas d'originalité. De toute façon, il était réconfortant de sentir qu'ils n'étaient pas les acteurs d'une « première », il y avait eu des enlèvements avant le leur et beaucoup d'entre eux s'étaient bien terminés. Les hommes des tribus vous gardaient quelque temps dans leurs repaires de montagne, puis le Gouvernement payait votre rançon et on vous libérait. On vous traitait très convenablement et, comme l'argent qui devait être versé ne vous appartenait pas, toute l'affaire n'était désagréable que pendant sa durée. Ensuite, évidemment, la force armée aérienne envoyait une escadre de bombardement et il vous restait pour toute votre vie une fameuse histoire à raconter. Mallinson exposa sa théorie avec une touche de nervosité ; mais Barnard, l'Américain, ne put s'empêcher de faire une lourde plaisanterie.

— Eh bien, Messieurs, je dois dire que quelqu'un a eu une idée ingénieuse, mais je ne peux pas exactement en déduire que votre « Air Force » se soit couverte de gloire. Vous autres, Britanniques, faites des plaisanteries au sujet de nos rafles à Chicago et de nos gangsters, mais je ne puis me rappeler aucun homme filant avec un avion de l'Oncle Sam. Et, entre autres, j'aimerais savoir ce que ce type a fait du vrai pilote. Ligoté, je suppose.

Il bâilla. C'était un gros homme, charnu, au visage ravagé, où des rides de bonne humeur compensaient les touches de pessimisme. Personne à Baskul ne savait grand-chose sur son compte, sinon qu'il était arrivé de Perse, où il était supposé avoir affaire avec du pétrole.

Pendant ce temps-là, Conway s'occupait de manière très positive. Il avait récolté tous les bouts de papier que les passagers possédaient et composait des messages dans les différents patois indigènes, afin de

les laisser tomber à terre à intervalles réguliers. La chance était maigre, car la contrée paraissait fort peu peuplée, mais il valait la peine de la tenter.

Le quatrième occupant, Miss Brinklow, restait assise, les lèvres pincées et le dos droit, sans se plaindre et sans dire grand-chose. C'était une femme plutôt petite, à la peau rugueuse, avec un air d'avoir été obligée d'assister à une réunion où il se passait des choses qu'elle n'approuvait pas entièrement.

Conway avait parlé moins que les deux autres hommes, car de transcrire des messages S.O.S. en divers langages représentait un effort mental demandant de la concentration d'esprit. Malgré tout, il avait répondu aux questions qui lui avaient été posées et s'était montré d'accord avec la théorie d'enlèvement de Mallinson. Il avait aussi approuvé, jusqu'à un certain point, les remarques critiques de Barnard au sujet de la « Air Force ».

— Bien que l'on puisse rendre compte comment c'est arrivé. Avec ce terrain d'aviation en effervescence, un homme en combinaison de vol ressemble beaucoup à un autre. Personne ne mettrait en doute la *bona fides* d'un homme habillé correctement et qui semble connaître son métier. Et ce type doit s'y entendre – les signaux et le reste. Il est clair, également, qu'il sait voler... mais tout de même, je reconnais avec vous qu'il y a de quoi se faire du souci. Et l'un d'entre nous s'en fait déjà, bien que cela ne serve de rien.

— Eh bien, Monsieur, j'admire la manière dont vous arrivez à envisager les deux côtés de la question ! Sans aucun doute, c'est l'esprit qu'il faut montrer, même si l'on vous fait marcher.

Les Américains, songea Conway, ont la faculté de dire des choses d'un ton protecteur sans offenser. Il sourit avec tolérance, mais ne continua pas la conversation. Sa fatigue était telle qu'aucun péril n'aurait pu l'écarter. Vers la fin de l'après-midi, quand Mallinson et Barnard, qui discutaient ensemble, voulurent lui demander son avis, ils s'aperçurent qu'il dormait.

— Assommé, constata Mallinson. Ça n'a rien d'étonnant, après ces dernières semaines.

— Vous êtes son ami ? s'enquit Barnard.

— Je travaillais avec lui au Consulat. Je sais par hasard qu'il ne s'est pas couché ces quatre dernières nuits. En fait, nous avons une sacrée veine de l'avoir avec nous dans une situation aussi délicate. En dehors de sa connaissance des langues, il a une sorte de don pour s'entendre avec les gens. Si quelqu'un peut nous tirer d'embarras, c'est bien lui. Il ne s'emballe pour rien.

— Alors, laissons-le dormir, admit Barnard.

Miss Brinklow émit une de ses rares remarques.

— Je trouve qu'il a l'air d'un très brave homme, dit-elle.

Conway était beaucoup moins certain *d'être* un brave homme. Il avait fermé les yeux par simple fatigue, mais sans vraiment dormir. Il percevait et ressentait chaque mouvement de l'aéroplane et écouta, avec des sentiments mitigés, Mallinson faire son éloge. Ce fut alors qu'il éprouva quelques doutes sur lui-même ; il éprouva le serrement d'estomac par lequel, chez lui, un trouble d'ordre spirituel se manifestait physiquement. Il savait par expérience ne pas appartenir à la catégorie d'êtres qui aiment le danger en lui-même. Il en aimait parfois un certain côté – l'excitation, l'effet dépuratif propre à guérir de molles émotions – mais il ne tenait pas à risquer sa vie. Douze ans plus tôt, il avait pris en horreur les périls de guerre dans les tranchées de France et avait plusieurs fois évité la mort en déclinant des tentatives trop risquées. Même sa D.S.O. avait été gagnée, plus grâce à une technique d'endurance développée, que par son courage. Et depuis la guerre, chaque fois qu'il s'était trouvé en face du danger, il l'avait considéré avec un dégoût croissant, à moins qu'il ne lui promît une belle moisson de sensations aiguës.

Il continua de garder les paupières closes. Il était touché, mais légèrement découragé, par ce qu'il avait entendu dire à Mallinson. C'était sa destinée que les gens prissent son calme pour du courage – alors qu'en réalité, il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus indifférent et beaucoup moins viril. Il se rendait compte qu'ils se trouvaient tous dans une situation rudement embrouillée, et, loin de se sentir plein de bravoure, il ressentait un immense dégoût pour n'importe quelles complications les attendant. Il y avait Miss Brinklow, par exemple. Il prévoyait que, dans certaines circonstances, il devait agir d'après le précepte voulant que, parce qu'elle était une femme, elle avait plus d'importance qu'eux tous mis ensemble et il redoutait une situation où un compte aussi disproportionné deviendrait inévitable.

Néanmoins, quand il montra par certains signes qu'il se réveillait, ce fut à Miss Brinklow qu'il s'adressa en premier. Il réalisa qu'elle n'était ni jeune ni jolie – vertus négatives, mais d'une grande aide dans des difficultés comme celles au-devant desquelles ils allaient probablement. Il le regrettait aussitôt plutôt pour elle, car il supposait que ni Mallinson, ni l'Américain n'aimaient les missionnaires, spécialement les femmes. Lui-même n'avait aucun parti pris, mais il craignait qu'elle ne considérât sa tolérance comme un phénomène moins courant et, par conséquent, plus déconcertant.

— Nous voilà dans de beaux draps ! lui dit-il en se penchant vers son oreille, mais je suis content que vous le preniez avec sérénité. Je

ne crois vraiment pas qu'il va nous arriver quelque chose de terrible.

— Je suis certaine qu'il n'arrivera rien, si vous pouvez l'éviter, répondit-elle.

Ce qui ne le consola pas.

— Il faut me dire si je puis faire quoi que ce soit pour vous être agréable.

Barnard saisit le mot.

— Agréable ? répéta-t-il comme un écho, la voix rauque. Mais voyons, c'est très agréable. Nous profitons de la balade. C'est seulement dommage que nous n'ayons pas un jeu de cartes – on pourrait faire un bridge à quatre.

Conway accueillit l'esprit de la remarque avec bonne humeur, bien qu'il n'aimât pas le bridge.

— Je ne suppose pas que Miss Brinklow y joue, ajouta-t-il en souriant.

Mais la missionnaire se retourna brusquement pour répliquer :

— Mais si ! Et je n'ai jamais rien trouvé de mal aux cartes. On ne dit rien contre elles dans la Bible.

Ils se mirent tous à rire et lui furent reconnaissants de leur en avoir fourni l'occasion. De toute façon, pensa Conway, elle n'est pas nerveuse.

Tout l'après-midi, l'avion avait volé haut à travers les légers brouillards de l'atmosphère supérieure, beaucoup trop haut pour laisser voir ce qui s'étendait au-dessous. Parfois, à de rares intervalles, le voile se déchirait un instant, laissant apercevoir la ligne déchiquetée d'une montagne ou l'éclat d'un fleuve inconnu. On pouvait grossièrement déterminer la direction d'après le soleil ; c'était toujours l'est, avec de brefs détours vers le nord ; mais où elle avait mené dépendait de la vitesse de la progression, que Conway ne pouvait juger avec aucune exactitude. Pourtant, il semblait que le vol dût avoir déjà épuisé une bonne quantité d'essence ; quoique, de nouveau, cela dépendît de facteurs incertains. Conway ne possédait aucune connaissance technique de l'aviation, mais il était certain que le pilote, quel qu'il fût, connaissait son métier. L'atterrissage dans la vallée couverte de rochers l'avait prouvé et encore d'autres incidents depuis. Et Conway ne pouvait réprimer un sentiment d'admiration, qui était toujours le sien, en face de n'importe quelle science magnifique et incontestable. Il avait tellement l'habitude qu'on lui demandât de l'aide, qu'il trouvait réconfortant d'avoir affaire à quelqu'un qui ne lui en demanderait pas et n'en aurait pas besoin, même si l'avenir leur réservait des problèmes de plus en plus complexes. Mais il ne

s'attendait pas à voir cette subtile opinion partagée par ses compagnons. Il reconnaissait qu'ils avaient, beaucoup plus que lui, des raisons d'être anxieux. Mallinson, par exemple, était fiancé en Angleterre ; Barnard pouvait être marié ; Miss Brinklow avait son travail, ou sa vocation, il ne savait sous quel angle elle considérait ses fonctions. Mallinson donnait des signes manifestes d'énervement ; plus les heures passaient, plus il se montrait excité – prêt même à se fâcher du calme imperturbable de Conway qu'il avait loué derrière son dos. Au-dessus du grondement du moteur, une discussion s'éleva.

— Écoutez, hurla Mallinson avec colère, sommes-nous obligés de rester là à nous tourner les pouces pendant que cet illuminé se paye notre tête ? Qu'est-ce qui nous empêche de flanquer un coup de poing au travers de ce panneau vitré et d'en finir avec lui ?

— Rien du tout, répondit Conway, sinon qu'il est armé et que nous ne le sommes pas et qu'en outre, personne d'entre nous ne saurait comment atterrir ensuite.

— Ça ne doit pas être bien difficile. J'oserais même dire que vous en seriez capable.

— Mon cher Mallinson, pourquoi attendez-vous toujours que ce soit *moi* qui fasse des miracles ?

— Quoi qu'il en soit, cette histoire commence à me taper sur les nerfs. Ne pouvons-nous pas *obliger* ce type à descendre ?

— Comment suggérez-vous de le faire ?

Mallinson s'agitait de plus en plus.

— Voyons, il est ici, n'est-ce pas ? À six pas de nous et nous sommes trois contre un ! Devons-nous sans cesse fixer son sacré dos ? Nous pourrions au moins le forcer à nous expliquer ce que signifie cette plaisanterie.

— Très bien, nous allons voir.

Conway avança de quelques pas dans la direction du pilote. Un panneau de verre, d'environ 20 cm², glissant sur lui-même, permettait au pilote de communiquer avec ses passagers. Conway le cogna avec les doigts. La réponse s'avéra être celle qu'il attendait, à tel point que c'en était presque comique. Le panneau vitré s'entrouvrit et le canon d'un revolver apparut : pas un mot, rien qu'un geste. Conway battit en retraite sans discuter et le panneau se referma.

Mallinson, qui avait contemplé la scène, n'était qu'à moitié satisfait.

— Je ne crois pas qu'il aurait osé tirer, commenta-t-il. C'est simplement du bluff.

— Sans doute, acquiesça Conway, mais je préfère vous laisser vous en assurer.

— Malgré tout, j'ai le sentiment que nous devrions essayer de lutter avant de nous rendre sans résistance.

Conway le comprenait. Il reconnaissait, associée à l'image de soldats en bel uniforme et aux livres d'histoire de l'école, l'idée conventionnelle que les Anglais ne craignent personne, ne se rendent jamais et ne sont jamais battus. Il dit :

— Engager un combat sans avoir la moindre chance de gagner manque d'intérêt et je n'appartiens pas à cette catégorie de héros.

— Tant mieux pour vous, interrompit Barnard cordialement. Quand quelqu'un vous met la main dessus, on fait aussi bien de se rendre et de l'admettre. Quant à moi, je vais jouir de la vie tant qu'elle dure et fumer un cigare. J'espère que vous ne pensez pas qu'un petit danger supplémentaire a de l'importance pour nous ?

— Pas en ce qui me concerne, mais cela pourrait déranger Miss Brinklow.

Barnard s'excusa avec vivacité.

— Pardonnez-moi, Madame, la fumée vous dérange-t-elle ?

— Pas le moins du monde, répondit-elle aimablement. Je ne fume pas moi-même, mais j'aime l'odeur du tabac.

Conway eut le sentiment très net qu'elle était un échantillon caractéristique du type de femmes qui auraient pu faire une telle réponse. Quoi qu'il en soit, l'excitation de Mallinson s'était un peu calmée, et, pour lui montrer sa sympathie, Conway lui offrit une cigarette, sans en allumer une lui-même.

— Je sais ce que vous éprouvez, lui dit-il doucement. C'est une situation désagréable, aggravée dans un sens par le sentiment que nous ne pouvons rien y faire.

« Et améliorée d'un autre côté » ne put-il s'empêcher d'ajouter en lui-même, car il était toujours très fatigué. Il y avait dans sa nature une caractéristique que d'autres auraient pu appeler de la paresse, mais qui n'était pas tout à fait cela. Personne n'était capable de travailler plus, s'il le fallait, et peu pouvaient prendre autant de responsabilités ; mais, au fond, il n'aimait pas vraiment l'activité, et pas du tout les responsabilités. Toutes deux faisaient partie de ses fonctions et il s'en accommodait le mieux possible, mais était toujours prêt à céder sa place à n'importe qui travaillant aussi bien, ou mieux, que lui. Grâce à cette façon d'agir, sa carrière consulaire n'était pas aussi brillante qu'elle aurait pu l'être. Il n'était pas suffisamment ambitieux pour se frayer un chemin aux dépens d'autrui, ou se vanter de faire quelque chose quand il n'y avait effectivement rien à faire. Ses dépêches étaient d'une brièveté frisant le laconisme et, tout en l'admirant, on soupçonnait son calme d'être trop sincère dans les circonstances critiques. Les autorités aiment avoir le sentiment qu'un

homme s'impose un effort quelconque et que cette apparente nonchalance n'est que le déguisement d'émotions distinguées. Avec Conway, on avait l'impression qu'il était réellement aussi peu ému qu'il le paraissait et que, quoi qu'il arrivât, il s'en fichait complètement. Mais ceci, de même que la paresse, était une fausse interprétation. La plupart des observateurs oubliaient de remarquer une chose d'une simplicité absolue : un amour de la tranquillité, de la contemplation et le désir d'être seul.

Actuellement, comme il n'y avait rien d'autre à faire et que tel était son penchant, il s'enfonça confortablement dans son fauteuil et s'endormit définitivement. Quand il se réveilla, il remarqua que les autres, malgré leurs diverses anxiétés, avaient également succombé au sommeil. Miss Brinklow, assise le dos droit et les yeux clos, ressemblait à une idole fanée et démodée ; Mallinson s'inclinait en avant, le menton appuyé dans la paume de la main. L'Américain ronflait même. Conway trouva cela très intelligent de leur part ; il ne servait à rien de s'épuiser à crier. Mais aussitôt, il perçut certaines sensations en lui – un léger étourdissement, des battements de cœur et une tendance à respirer court et avec effort. Il se rappela avoir déjà éprouvé des symptômes semblables une fois auparavant – en Suisse.

Puis il se tourna vers la fenêtre et regarda dehors. Le ciel environnant s'était complètement éclairci et, dans la lumière de fin d'après-midi, une vision le frappa, lui coupant le peu de souffle qui lui restait dans les poumons. Très loin, à la limite de l'horizon, s'alignaient d'innombrables chaînes de montagnes neigeuses, festonnées de glaciers et flottant, en apparence, sur de vastes étendues de nuages. Elles s'arrondissaient en un arc de cercle et s'estompaient à l'ouest en un paysage hardi, de couleur éclatante, analogue au fond d'un tableau impressionniste peint par un génie à demi fou. Et, pendant ce temps, au cœur de cette scène stupéfiante, l'avion bourdonnait sur l'abîme, en face d'un mur de neige escarpé qui semblait faire partie du ciel. Mais le soleil le frappa et, semblable à une douzaine de Jungfrau superposées vues de Mürren, cette paroi s'illumina d'une incandescence superbe et éblouissante.

Conway ne se laissait pas facilement impressionner et, en général, il ne tenait pas spécialement aux « vues » – en particulier aux plus fameuses, pour lesquelles des municipalités pleines de sollicitude installent des bancs. Une fois, on l'avait emmené à Tiger Hill, près de Darjeeling, contempler le lever du soleil sur l'Everest et il avait été carrément désappointé par la plus haute montagne du monde. Mais le spectacle effarant se déroulant derrière les vitres était d'un tout autre calibre ; il n'avait pas l'air de poser pour être admiré.

Quelque chose de sauvage et de monstrueux se dégageait de ces parois de glace, ainsi qu'une certaine imprudence de les approcher

ainsi.

Il réfléchit, évoqua des cartes de géographie, calcula des distances, estima la vitesse et le temps. Puis il se rendit compte que Mallinson s'était également réveillé et il toucha le bras du jeune homme.

2

C'était typique de la part de Conway de laisser les autres se réveiller tout seuls et de répondre à peine à leurs exclamations étonnées ; pourtant quand, plus tard, Barnard lui demanda son opinion, il l'exprima sur le même ton de facilité détachée qu'un professeur d'université élucidant un problème. Ils se trouvaient probablement encore aux Indes, dit-il ; ils avaient volé vers l'est depuis plusieurs heures, trop haut pour voir grand-chose, mais le trajet suivait probablement une vallée – une vallée s'étendant à peu près dans la direction est-ouest.

— Je voudrais ne pas avoir à me fier à ma mémoire, mais mon impression est que la vallée supérieure de l'Indus ne correspondrait pas mal. Elle nous aurait menés maintenant dans une partie du monde très spectaculaire – et, comme vous pouvez vous en rendre compte, c'est bien le cas.

— Alors, vous reconnaissez où nous sommes ? interrompit Barnard.

— Oh ! non – je ne suis encore jamais venu dans ces parages, mais je ne serais pas surpris que cette montagne fût le Nanga Parbat, celle où Mummery a perdu la vie. Par sa structure et son aspect général, elle correspond avec ce que j'en ai entendu dire.

— Vous êtes montagnard ?

— J'ai fait des excursions dans ma jeunesse. Rien que les ascensions classiques, en Suisse.

Mallinson intervint avec irritation :

— Ce serait bien inutile de discuter où nous allons. Je voudrais bien que quelqu'un me le dise.

— Eh bien, il me semble que nous nous dirigeons vers ces montagnes là-bas, dit Barnard. – Ne croyez-vous pas, Conway ? Vous m'excuserez de vous appeler ainsi, mais puisque nous sommes mêlés à la même aventure, je ne vois pas la nécessité de conserver un ton cérémonieux.

Conway trouvait très naturel qu'on l'appelât par son propre nom et jugea les excuses de Barnard plutôt inutiles.

— Certainement, acquiesça-t-il. Je suppose que cette chaîne doit

être le Karakoram. Il y a différents cols, si notre homme a l'intention de les traverser.

— Notre homme ? s'exclama Mallinson. Vous voulez dire notre fou. Je suppose qu'il est grand temps que nous abandonnions notre théorie d'enlèvement. Nous avons largement dépassé la région frontière – aucune tribu ne vit plus ici. Il n'y a qu'une seule explication possible, notre type est un insensé dangereux. Qui d'autre qu'un insensé survolerait une pareille contrée ?

— Je sais que personne, sinon un excellent aviateur, ne le pourrait, rétorqua Barnard. Je n'ai jamais été calé en géographie, mais je n'ignore pas que ces montagnes ont la réputation d'être les plus élevées du monde et, dans ce cas, ce sera une performance de première classe que de les franchir.

— Et aussi la volonté de Dieu, ajouta Miss Brinklow sans qu'on s'y attendît.

Conway n'exprima pas son opinion. La volonté de Dieu ou la fantaisie des hommes – il lui semblait que l'on pouvait faire son choix, si l'on désirait trouver une bonne raison à tout. Ou, alternativement (et il y songea en contemplant l'ordre de la cabine opposé au chaos géologique qui se découpait entre les fenêtres), la volonté de l'homme et la fantaisie de Dieu. Ce devait être bien satisfaisant de savoir à quoi s'en tenir. Et, tandis qu'il regardait et réfléchissait, le paysage subit une étrange transformation. Sur toute la montagne, la lumière tourna au bleu, les pentes inférieures s'assombrirent au violet. Quelque chose de plus profond que son détachement coutumier s'empara de Conway – pas tout à fait de l'excitation, encore moins de la peur, mais une attention intense. Il dit :

— Vous avez tout à fait raison, Barnard, cette aventure devient de plus en plus remarquable.

— Remarquable ou non, je ne me sens pas du tout disposé à voter des remerciements, interrompit Mallinson. Nous n'avons pas demandé à être amenés ici et Dieu sait ce que nous ferons quand nous y serons – où que cela se trouve. Et je ne vois pas en quoi l'outrage serait moindre parce que le type est un aviateur remarquable. Cela ne l'empêche pas d'avoir perdu la raison. J'ai une fois entendu parler d'un pilote qui était devenu fou en volant. Celui-ci devait être fou depuis le début.

Conway gardait le silence. Il trouvait pénible de hurler perpétuellement au-dessus du grondement du moteur et, après tout, quel intérêt y avait-il à discuter les différentes possibilités. Mais, quand Mallinson insista pour avoir son opinion, il dit :

— Une folie rudement bien organisée, me semble-t-il ; n'oubliez pas l'atterrissage pour l'essence et, aussi, que cet appareil est le seul

pouvant s'élever à une telle altitude.

— Mais ça ne prouve pas qu'il ne soit pas fou. Il peut être suffisamment fou pour avoir tout arrangé.

— Oui, bien sûr, c'est possible.

— Alors, nous devons établir un plan d'action. Qu'allons-nous faire quand nous atterrirons ? S'il ne capote pas et ne nous tue pas tous, bien entendu. Qu'allons-nous faire ? Nous précipiter et le féliciter pour sa merveilleuse performance, je suppose.

— Jamais de la vie, répondit Barnard. Vous seriez le seul à vous précipiter.

De nouveau Conway n'éprouva aucune envie de prolonger la discussion, d'autant plus que l'Américain, avec son esprit railleur et bien équilibré, semblait tout à fait capable de s'en charger lui-même. Conway pensait déjà que leur groupe aurait pu être beaucoup plus mal constitué. Seul Mallinson avait tendance à se montrer querelleur et cette disposition devait être due, en partie, à l'altitude. L'air raréfié n'a pas la même influence sur tout le monde ; Conway, par exemple, en tirait un mélange de clarté d'esprit et d'apathie physique qui n'était pas désagréable. Il respirait l'air pur et froid avec de légers spasmes de contentement. Sans doute la situation était-elle alarmante, mais pour le moment, il n'éprouvait pas le besoin de se formaliser d'une aventure progressant avec une telle détermination et un intérêt aussi captivant.

Et aussi, alors qu'il restait fasciné par la superbe masse de montagnes, il lui vint une lueur de satisfaction à la pensée qu'il restait de tels lieux dans le monde – retirés, inaccessibles, pas encore humanisés. Le rempart glacé du Karakoram était maintenant plus saisissant que jamais, se détachant sur le ciel du nord, devenu couleur gris souris et d'un aspect sinistre ; ces pics, excessivement majestueux et distants, dégageaient un éclat réfrigérant ; leur incognito même avait de la dignité. Ces quelque mille pieds qui leur manquaient pour être des géants connus les sauveraient peut-être éternellement des expéditions d'explorateurs ; ils tentaient moins les amateurs de records. Conway appartenait à l'extrême opposé de cette catégorie ; il était enclin à trouver une certaine vulgarité dans l'idéal superlatif des Occidentaux. Il n'aimait pas les efforts excessifs et les exploits purs l'ennuyaient.

Tandis qu'il contemplait toujours le spectacle, le crépuscule tomba, plongeant les profondeurs dans un éclat velouté qui s'étendait comme une teinture. Puis la chaîne entière, maintenant beaucoup plus proche, pâlit d'une froide splendeur ; la pleine lune se leva, éclairant un sommet après l'autre, comme un mystérieux allumeur de réverbères, et l'horizon étincela contre le ciel bleu-noir. L'air se refroidit et le vent s'éleva, secouant l'appareil avec véhémence. Ces

nouvelles détresses amoindrirent la résistance des passagers ; ils n'avaient pas supposé que le vol pourrait continuer après la tombée de la nuit et ils plaçaient leur dernière espérance dans l'épuisement de la réserve d'essence, ce qui ne pouvait tarder à venir. Mallinson recommença à discuter sur ce sujet et Conway, sans grand enthousiasme, car il n'en savait vraiment rien, estima qu'on ne pouvait parcourir plus de mille kilomètres et qu'ils devaient en avoir couvert la majeure partie.

— Eh bien ! où cela nous mènerait-il ? s'enquit misérablement le jeune homme.

— Ce n'est pas facile à dire, mais probablement dans une partie quelconque du Tibet. Si ceci est le Karakoram, le Tibet se trouve derrière. Un des sommets, soit dit en passant, doit être le K2, classé comme seconde montagne du monde par son altitude.

— Le suivant sur la liste, après l'Everest. Saprستي, quelle mise en scène !

— Et du point de vue d'un grimpeur, beaucoup plus raide que l'Everest. Le duc des Abruzzes l'a dépeint comme une montagne absolument inaccessible.

— Oh ! mon Dieu, marmonna Mallinson d'un air maussade, mais Barnard rit.

— Je suppose que vous êtes le guide officiel de cette croisière, Conway, et je me permets de dire que, si j'avais une bouteille de café et du cognac, ça me serait égal de savoir si c'est le Tibet ou le Tennessee.

— Mais qu'allons-nous faire ? s'impacienta à nouveau Mallinson. Pourquoi sommes-nous ici ? Quelle peut en être la raison ? Je ne vois pas comment vous pouvez plaisanter là-dessus.

— C'est aussi bien que d'en faire un drame, jeune homme. À part cela, si l'homme est un peu toqué, comme vous l'avez suggéré, il n'y a probablement aucun motif.

— Il doit être fou. Je ne puis trouver aucune autre explication. Et vous, Conway ?

Conway branla la tête.

Miss Brinklow se retourna.

— Puisque vous ne m'avez pas demandé mon opinion, commençait-elle avec une modestie pointue, je ne devais peut-être pas vous la donner, mais j'aimerais dire que je suis d'accord avec Mr. Mallinson. Je suis certaine que ce pauvre homme n'a pas toute sa tête. Je veux dire le pilote, évidemment. De toute façon, il n'aurait pas d'excuses, s'il n'était pas fou.

Elle ajouta, hurlant confidentiellement au-dessus du tintamarre :

— Et vous savez, c'est la première fois que je mets les pieds dans un avion. La toute première fois ! Rien n'a pu me persuader de le faire jusqu'à présent, bien qu'une de mes amies ait fait de son mieux pour m'entraîner à voler de Paris à Londres.

— Et maintenant, vous volez des Indes au Tibet, dit Barnard. C'est ainsi que les choses arrivent.

Elle continua :

— J'ai connu une fois un missionnaire qui était allé au Tibet. Il disait que les Tibétains étaient très étranges. Ils croient que nous descendons du singe.

— Pas si bête de leur part.

— Oh ! mon Dieu, non, je ne veux pas dire dans le sens moderne ! Ils y croient depuis des centaines d'années – ce n'est qu'une de leurs superstitions. Évidemment, moi-même, je suis contre et je trouve que Darwin était pire que n'importe quel Tibétain. Je m'appuie sur la Bible.

— Fondamentaliste, je suppose ?

Miss Brinklow ne sembla pas comprendre ce terme.

— J'appartenais à la S.M.L., cria-t-elle, mais je n'étais pas d'accord avec eux au sujet du baptême des enfants.

Bien qu'il se fût rendu compte que les initiales étaient celles de la Société des Missionnaires de Londres, Conway continuait de trouver cette remarque plutôt comique. Il commençait à trouver quelque chose de légèrement fascinant en Miss Brinklow. Il se demandait même s'il pourrait lui offrir des vêtements pour la nuit, mais décida après réflexion qu'elle était probablement de constitution beaucoup plus résistante que lui. Il se cala dans son fauteuil, ferma les yeux et s'endormit paisiblement.

Et le vol continua...

Ils furent tous subitement réveillés par une brusque secousse de l'appareil. La tête de Conway heurta la fenêtre, et il resta étourdi pendant un moment ; un autre bond l'envoya entre les deux rangs de sièges. Il faisait beaucoup plus froid. Automatiquement, son premier geste fut de regarder sa montre ; elle indiquait une heure et demie – il avait dû dormir un certain temps. Ses oreilles retentissaient d'un grand bruit sonore qu'il crut tout d'abord être imaginaire, mais il se rendit aussitôt compte que le moteur avait été arrêté et que l'avion luttait contre une tempête. Puis il regarda par la fenêtre et aperçut la terre toute proche – grise et indéfinie, fuyant sous eux.

— Il va atterrir, hurla Mallinson ; et Barnard, qui avait également été projeté de son siège, ajouta avec sarcasme :

— S'il a de la chance.

Miss Brinklow paraissait la moins éprouvée de tous par cette commotion et arrangeait calmement son chapeau, comme si le port de Douvres était en vue.

Au même moment, l'avion toucha le sol. Mais cette fois-ci, ce fut un mauvais atterrissage.

— Oh ! mon Dieu, ça va très mal !, grogna Mallinson, cramponné à son siège pendant les dix secondes de choc et de roulis.

On entendit quelque chose se briser et un des pneus éclata.

— Comme ça c'est complet, ajouta-t-il, sur un ton de pessimisme angoissé. Un train d'atterrissage brisé – nous devons rester où nous sommes, maintenant, c'est certain.

Conway, jamais loquace au moment du danger, étendit ses jambes ankylosées et se tâta la tête où elle avait heurté contre la fenêtre. Une bosse sans importance. Il fallait faire quelque chose pour aider ces gens. Mais il fut le dernier à se lever quand l'avion s'immobilisa.

— Du calme, cria-t-il à Mallinson qui arrachait la porte et se préparait à sauter à terre ; et, dans le silence relatif, la réponse du jeune homme arriva d'une voix atone :

— Pas besoin d'être calme – ceci ressemble à la fin du monde – et il n'y a personne dans les environs.

Un moment plus tard, transis et grelottants, ils virent tous qu'il en était bien ainsi. Sans d'autre bruit que le hurlement sauvage du vent et celui de leurs propres pas, ils se sentaient en proie à une mélancolie sauvage et amère – état d'esprit qui saturait et la terre et le ciel. La lune avait disparu derrière des nuages et la lumière des étoiles éclairait une immensité désolée, balayée par le vent.

Sans réfléchir ni rien savoir, on devinait que ce monde glacial se trouvait à très grande hauteur et que les montagnes le surplombant s'élevaient elles-mêmes au-dessus d'autres sommets. Semblable à une rangée de canines, une chaîne étincelait dans un lointain horizon.

Mallinson, d'une activité fébrile, se dirigeait déjà vers le poste de pilotage.

— Je ne crains pas ce type à terre, quel qu'il soit, cria-t-il. Je vais le secouer de belle manière...

Les autres regardaient, hypnotisés par une telle énergie, mais non sans appréhension. Conway courut après lui, mais trop tard pour empêcher les investigations. Au bout de quelques secondes, le jeune homme redescendit, lui saisit le bras et murmura d'une voix sourde, saccadée :

— Dites, Conway, c'est bizarre... Je crois que le type est malade, ou mort, ou je ne sais quoi d'autre... Je ne peux pas lui tirer un mot.

Venez voir. En tout cas, je lui ai pris son revolver.

— Vous feriez mieux de me le donner, dit Conway, qui, bien que toujours plutôt étourdi par le coup qu'il avait reçu, se préparait à l'action.

Il ne pouvait pas imaginer au monde situation plus déplaisante ni plus impénétrable. Il se haussa avec difficulté dans une position lui permettant de voir, quoique confusément, dans le poste de pilotage. Il s'en dégagait une forte odeur d'essence, si bien qu'il ne se risqua pas à frotter une allumette. Il discernait juste le pilote, couché en avant, la tête appuyée sur les commandes. Il le secoua, détacha son casque et relâcha ses vêtements autour du cou. Un instant plus tard, il se tourna pour faire son rapport :

— Oui, quelque chose lui est arrivé. Il faut le sortir de là.

Mais un observateur avisé aurait aussi pu dire qu'il était également arrivé quelque chose à Conway. Sa voix était plus nette, plus précise, il ne semblait plus voltiger à la limite d'un doute profond. Le temps, le lieu, le froid, sa fatigue perdaient maintenant de leur importance ; quelque chose devait être fait et il se préparait à le faire.

Assisté de Barnard et Mallinson, il tira le pilote hors de son siège et le posa sur le sol. L'individu était inanimé, mais vivait encore. Conway n'avait pas de connaissances médicales particulières, mais les symptômes de la maladie lui étaient très familiers.

— Peut-être une attaque, due à la haute altitude, diagnostiqua-t-il, penché sur l'homme inconnu. Nous pouvons faire très peu pour lui ici, il n'y a pas d'abri contre ce vent infernal. Mieux vaudrait le mettre à l'intérieur de la cabine, et nous avec. Nous ne savons absolument pas où nous sommes et il est impossible de bouger avant le lever du jour.

Le verdict et la proposition furent tous deux acceptés sans discussion. Même Mallinson s'inclina. Ils transportèrent l'homme dans la cabine et l'étendirent de tout son long dans le passage entre les deux rangées de sièges. Il ne faisait pas plus chaud dedans que dehors, mais l'avion offrait un écran aux rafales du vent. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que ce vent ne devînt leur principale préoccupation – le *leitmotiv* de cette sombre nuit. Ce n'était pas un vent ordinaire. Il n'était pas seulement violent ou froid. C'était en quelque sorte une frénésie qui les entourait, un seigneur hurlant et tempêtant dans son domaine. Il s'escrimait après le lourd appareil et le secouait méchamment ; quand Conway regardait par la fenêtre, il avait l'impression que ce même vent arrachait des étincelles de lumière aux étoiles et les faisait tourbillonner.

L'étranger gisait, inerte, tandis que Conway, gêné par l'obscurité et l'espace restreint, l'examinait tant bien que mal. Mais l'inspection

ne révéla pas grand-chose.

— Son cœur est faible, dit-il finalement ; et Miss Brinklow, après avoir fouillé dans son sac à main, fit sensation.

— Je me demande si ceci pourrait être de quelque utilité à ce pauvre homme, proféra-t-elle avec condescendance. Je n'y touche jamais, mais je l'ai toujours sur moi en cas d'accident. Et ceci est bien un accident, n'est-ce pas ?

— Plutôt, répliqua Conway avec sérieux.

Il dévissa la bouteille et versa un peu d'eau-de-vie dans la bouche de l'homme.

— Juste ce qu'il lui faut. Merci.

Après un certain temps, les paupières battirent légèrement sous la flamme d'une allumette. Soudain, Mallinson fut pris d'un fou rire.

— Je n'y peux rien, expliqua-t-il en pouffant de plus belle. Mais nous avons l'air de tels imbéciles, frottant des allumettes au-dessus d'un cadavre... Et il n'a rien d'une beauté, n'est-ce pas ? Chinois, je pense, s'il est quoi que ce soit.

— Peut-être. C'est possible.

La voix de Conway était mate et sévère.

— Mais ce n'est pas encore un cadavre. Avec un peu de chance, il peut s'en tirer.

— Chance ? Ce sera de la chance pour lui, pas pour nous.

— N'en soyez pas si certain. En tout cas, pour le moment, taisez-vous.

Il restait en Mallinson suffisamment de l'écolier pour le faire obéir aux ordres d'un aîné, bien qu'il fût manifestement peu maître de lui. Conway, tout en le déplorant, s'inquiétait plus du problème immédiat du pilote puisque lui seul, parmi eux tous, aurait pu donner une explication sur leur condition. Conway n'avait aucun désir de continuer la discussion de manière purement abstraite ; il en avait eu sa dose dans la journée. Malgré son intérêt, il commençait à perdre un peu de son aisance, car il se rendait compte que la situation avait cessé d'être excitante et périlleuse et risquait de se transformer en une épreuve d'endurance, pour se terminer par une catastrophe. Tout en faisant la garde au cours de cette nuit déchirée par la tempête, il réfléchissait et regardait les faits bien en face, sans toutefois se donner la peine de communiquer ses pensées aux autres. Il supposait que le vol les avait menés beaucoup plus loin que les chaînes ouest de l'Himalaya, vers les hauteurs moins connues du Kouen-Louen. Dans ce cas, ils auraient maintenant atteint la partie du monde la plus élevée et la moins hospitalière : le plateau tibétain, haut de deux mille mètres même dans les vallées les plus basses – une vaste région désertique,

peu explorée et balayée par le vent. Ils se trouvaient quelque part dans cette contrée perdue, abandonnés avec beaucoup moins de confort que sur la plupart des îles désertes. Et soudain, comme pour répondre à sa curiosité en l'intensifiant, survint un incident propre à inspirer la crainte. La lune, qu'il croyait cachée derrière les nuages, couronna la crête d'une éminence sombre et, tout en restant invisible, éclaira l'obscurité environnante. Conway voyait se dessiner les contours d'une longue vallée, entourée de tristes collines arrondies, pas beaucoup plus hautes que le sol d'où elles sortaient et d'un noir d'encre contre le bleu électrique de la nuit. Mais ses yeux étaient attirés irrésistiblement vers le haut de la vallée où, se dressant dans l'espace, magnifique au clair de lune, apparaissait ce qu'il estima être la plus belle montagne du monde. C'était un cône de neige absolument parfait, comme dessiné par un enfant et dont il était impossible d'estimer la grandeur, la hauteur et la proximité. Cette cime était si radieuse, si sereinement érigée, qu'il se demanda pendant un instant s'il ne rêvait pas. Puis, comme il la dévorait du regard, un nuage floconneux s'éleva sur la crête de la pyramide, animant la vision avant que le sourd bruit d'une avalanche ne vînt la confirmer.

Il faillit céder à l'impulsion de faire partager ce spectacle aux autres, mais décida, après réflexion, qu'il ne les rassurerait peut-être pas beaucoup. Et, du point de vue du bon sens, il ne pouvait pas le faire ; de telles splendeurs vierges ne pouvaient qu'accentuer leur isolement et le danger qui les menaçait. Il y avait bien des chances pour que la première trace de vie humaine se trouvât à des centaines de kilomètres. Et ils n'avaient pas de nourriture, pas d'armes, excepté un revolver ; l'avion était endommagé et à peu près à bout de sa provision d'essence, même si quelqu'un avait su piloter.

Leurs habits n'étaient pas adaptés au froid terrifiant ; le vêtement de Mallinson et son propre ulster n'avaient rien d'adéquat et même Miss Brinklow, emmitouflée comme pour une expédition polaire (ridicule, avait-il pensé, en la voyant arriver) ne pouvait se sentir heureuse. Barnard lui-même avait sombré dans la mélancolie en face de l'épreuve. Mallinson parlait tout seul ; il ne restait aucun doute sur ce qu'il lui arriverait si l'épreuve devait se prolonger. En face de perspectives aussi déprimantes, Conway ne put s'empêcher de jeter un regard admiratif à Miss Brinklow. Elle n'est pas normale, pensa-t-il ; aucune femme apprenant à chanter des cantiques aux Afghans ne peut être considérée comme telle. Mais après chaque calamité, elle restait normalement anormale et il lui en était très reconnaissant.

— J'espère que vous n'êtes pas trop mal à l'aise, lui dit-il avec sympathie quand son regard rencontra le sien.

— Les soldats en ont vu d'autres pendant la guerre.

La comparaison parut quelconque à Conway. Du reste, il n'avait jamais passé dans les tranchées une nuit aussi déplaisante que celle-ci, mais d'autres l'avaient fait, sans aucun doute. Il concentra son attention sur le pilote qui respirait maintenant par saccades et s'agitait faiblement. Mallisson avait probablement raison de le croire Chinois. Il avait le nez et les pommettes typiques des Mongols, malgré son déguisement réussi d'officier aviateur anglais. Mallisson l'avait trouvé laid, mais Conway, qui avait vécu en Chine, le trouvait relativement bien, en dépit de sa pâleur et de sa bouche ouverte qui n'étaient pas spécialement attrayantes.

La nuit se traînait, comme si chaque minute était quelque chose de lourd et de tangible qui devait être poussé pour faire place à la suivante. Au bout d'un certain temps, le clair de lune s'effaça et, avec lui, le spectre lointain de la montagne ; puis les triples souffrances du froid, de l'obscurité et du vent augmentèrent avant l'aube. À son arrivée, le vent tomba, abandonnant le monde dans une quiétude pleine de compassion. Encadrée dans un triangle, la montagne reparut, grise tout d'abord, puis argent, et enfin rose, alors que le soleil en caressait le sommet. Dans la lumière grandissante, la vallée prit forme, révélant une suite de pierriers en pente. Ce n'était pas une vue attrayante, mais Conway, en l'étudiant, perçut en elle une certaine finesse, quelque chose qui ne dégageait aucune attirance romantique, mais une vertu solide, quasi intellectuelle. La blanche pyramide dans le lointain forçait l'attention de l'esprit aussi froidement que le postulat d'Euclide ; et quand, pour finir, le soleil se leva dans un ciel du bleu profond des dauphinelles, il se sentit plus à l'aise.

Tandis que l'air se réchauffait, ses compagnons s'éveillèrent et il suggéra de transporter le pilote dehors, où l'air sec et vif et le soleil le ranimeraient peut-être. Ainsi fut fait, et ils commencèrent une seconde garde, plus plaisante que la première. Au bout d'un certain temps, l'homme ouvrit les yeux et balbutia quelques mots incohérents. Ses quatre passagers se penchèrent sur lui, écoutant avec une attention intense des murmures sans signification, excepté pour Conway qui, occasionnellement, répondait. Au bout d'un certain temps, l'homme s'affaiblit de plus en plus, parla avec une difficulté toujours croissante et, finalement, mourut. C'était environ le milieu de la matinée.

Conway se tourna vers ses compagnons.

— Je regrette, mais il m'a dit fort peu de chose – en tout cas peu en comparaison de tout ce que nous aimerions savoir. Simplement que nous sommes au Tibet, ce qui est évident. Il ne m'a pas expliqué pourquoi il nous a menés ici, cependant il semble connaître l'endroit. Il parlait une sorte de chinois que je ne comprends pas bien, mais il a

fait allusion à une lamaserie proche d'ici – en remontant la vallée, si je ne me trompe – où nous trouverions de la nourriture et un abri. Il l'a appelée Shangri-La. *La* est le mot tibétain pour col. Il a beaucoup insisté pour que nous y allions.

— Ce qui ne me semble pas du tout une raison pour que nous le fassions, dit Mallinson. Après tout, il avait probablement perdu la raison. Alors ?

— Vous en savez autant que moi. Mais si nous n'allons pas à cet endroit, où irons-nous ?

— N'importe où vous voudrez, ça m'est égal. Tout ce dont je suis certain, c'est que si ce Shangri-La se trouve dans cette direction, il doit être éloigné de quelques kilomètres supplémentaires de la civilisation. Je serais heureux de diminuer la distance, plutôt que de l'augmenter. Sapristi, mon garçon, n'allez-vous pas nous ramener à bon port ?

Conway répliqua patiemment :

— Je ne crois pas que vous saisissiez bien la situation, Mallinson. Nous sommes dans une partie du monde dont on ne sait presque rien, sinon qu'il est difficile et dangereux, même pour une expédition bien équipée, de s'y aventurer. En tenant compte que des centaines de kilomètres de terrain de cette espèce nous entourent probablement de tous côtés, l'idée de marcher jusqu'à Peshawar me paraît désespérée.

— Je ne crois pas que j'y arriverais, dit sérieusement Miss Brinklow.

Barnard acquiesça :

— Il me semble que nous sommes de sacrés veinards si cette lamaserie existe vraiment au prochain tournant.

— Relativement veinards, reprit Conway. Après tout, nous n'avons pas de nourriture et, comme vous pouvez vous en rendre compte par vous-mêmes, la contrée n'est pas de celles qui nourrissent leur homme. Dans quelques heures, nous serons tous affamés. Et ce soir, si nous restions ici, il nous faudrait retrouver le vent et le froid. Ce n'est pas une perspective agréable. Notre seule chance, me semble-t-il, est de trouver d'autres êtres humains et où pourrions-nous les chercher, sinon là où l'on nous a dit qu'ils existent ?

— Et si c'est un piège ? questionna Mallinson auquel Barnard fournit la réponse.

— Un bon piège bien chaud, dit-il, avec un beau morceau de fromage dedans, ferait fort bien mon affaire.

Ils rirent, excepté Mallinson, qui, les nerfs à fleur de peau, semblait fort déprimé. Finalement Conway continua :

— J'en conclus, alors, que nous sommes tous plus ou moins d'accord ? Un chemin serpente le long de la vallée, il ne paraît pas

raide, mais nous devons pourtant avancer lentement. De toute façon, nous ne pourrions rien faire ici – pas même enterrer cet homme, sans dynamite. À part cela, les gens de la lamaserie seront peut-être à même de nous fournir des porteurs pour le voyage de retour. Nous en aurons besoin. Je suggère que nous partions tout de suite, afin de pouvoir revenir passer une autre nuit dans l'avion au cas où nous ne réussirions pas à repérer l'endroit avant la fin de l'après-midi.

— Et en supposant que nous le repérions ? s'enquit Mallinson, toujours intransigeant. Avons-nous une garantie que nous ne serons pas assassinés ?

— Aucune. Mais je pense que c'est un risque moindre, et même peut-être préférable, que celui de geler ou mourir de faim.

Il ajouta, se doutant vaguement qu'une logique aussi froide ne se rapportait pas à une telle situation :

— Au fait, l'assassinat est la dernière chose que l'on s'attendrait à trouver dans un monastère bouddhiste. Ce serait encore moins probable que d'être tué dans une cathédrale anglaise.

— Comme saint Thomas de Canterbury, acquiesça Miss Brinklow avec emphase, mais en détruisant tout l'effet de son argument.

Mallinson haussa les épaules et répondit avec une irritation mélancolique :

— Eh bien, en route pour Shangri-La ! Quoi que ce soit et où que ce soit, on va essayer. Mais espérons que ce n'est pas à mi-chemin de la montagne.

Cette remarque dirigea leurs regards vers le cône étincelant où convergeait la vallée. Dans la lumière du jour, il resplendissait d'une magnificence sans mélange ; puis leur regard s'immobilisa, car ils voyaient, dans le lointain et se dirigeant vers eux, des silhouettes d'hommes.

— La Providence, murmura Miss Brinklow.

Aussi actif qu'il fût, il restait toujours en Conway quelque chose du spectateur. À ce moment-là, en attendant l'approche des étrangers, il refusait de se laisser déranger par ce qu'il devrait faire ou ne pas faire suivant les circonstances. Et ce n'était pas de la bravoure, ni du calme, ni aucune confiance spéciale en ses moyens de prendre une décision rapide. C'était, mis au pire, une sorte d'indolence – un refus d'interrompre son intérêt de spectateur en face des événements.

Comme les silhouettes descendaient la vallée, il s'avéra qu'elles composaient un groupe d'environ douze hommes ou plus, transportant avec eux une chaise à porteurs. Dans celle-ci, on put distinguer, un peu plus tard, un personnage drapé dans une robe bleue. Conway se demandait où ils pouvaient bien aller, mais, comme l'avait remarqué Miss Brinklow, c'était en effet providentiel de les rencontrer en un tel lieu juste au bon moment. Sitôt qu'ils se trouvèrent à portée de la voix, il quitta son groupe et s'avança au-devant des arrivants, quoique sans hâte, car il savait que les Orientaux apprécient les rites cérémonieux de la salutation et aiment à prendre leur temps. Il s'arrêta à quelques mètres d'eux et fit une profonde révérence. À sa plus grande surprise, le personnage en robe descendit de sa chaise, avança délibérément et, très digne, lui tendit la main. Conway répondit par le même geste et observa un Chinois, vieux ou vieillissant, aux cheveux gris, rasé et plutôt pâle dans sa robe de soie brodée. À son tour, celui-ci fit subir à Conway la même inspection non déguisée. Puis, dans un anglais précis et presque trop précieux, il dit :

— Je viens de la lamaserie de Shangri-La.

Conway s'inclina de nouveau et, après un laps de temps suffisant, commença à expliquer brièvement les circonstances qui l'avaient amené, lui et ses trois compagnons, dans cette partie si peu fréquentée du monde. À la fin du récit, le Chinois fit un geste de compréhension.

— C'est en effet remarquable, dit-il en fixant d'un air réfléchi l'avion hors d'usage. Puis il ajouta : Je m'appelle Chang, voulez-vous être assez aimable pour me présenter à vos amis.

Conway esquissa un sourire protocolaire. Il était plutôt surpris par ce dernier phénomène – un Chinois qui parlait un anglais parfait et respectait, dans le Tibet sauvage, les conventions sociales de Bond

Street. Il se tourna vers ses compagnons qui, à ce moment, l'avaient rattrapé et considéraient la rencontre avec des degrés d'étonnement variés.

— Miss Brinklow... Mr. Barnard, qui est Américain... Mr. Mallinson... et moi-même Conway. Nous sommes heureux de vous voir bien que cette rencontre soit aussi ahurissante que le fait de nous trouver ici. Nous nous préparions justement à partir pour votre lamaserie, notre chance est d'autant plus grande. Si vous pouviez nous donner des indications sur la route à suivre...

— Ce n'est pas nécessaire. Je serais enchanté de vous servir de guide.

— Mais je ne vous permettrai pas de vous donner tant de peine. C'est très aimable à vous, mais si la distance n'est pas longue...

— Ce n'est pas loin, mais ce n'est pas facile non plus. Je considérerai comme un honneur de vous accompagner, vous et vos amis.

— Mais vraiment...

— J'insiste.

Conway commençait à trouver que la discussion, par sa forme et étant donné les circonstances, risquait de devenir grotesque.

— Très bien, répondit-il. Nous vous sommes tous très obligés.

Mallinson, qui avait supporté ces plaisanteries avec une humeur sombre, s'interposa avec le ton acerbe et dur des casernes.

— Notre séjour ne sera pas long, annonça-t-il brièvement. Nous paierons pour tout ce que nous recevrons et nous aimerions louer quelques-uns de vos hommes pour nous accompagner dans notre voyage de retour. Nous désirons retourner à la civilisation au plus vite.

— Êtes-vous si certain d'en être éloignés ?

La question, posée avec beaucoup de suavité, ne servit qu'à irriter davantage le jeune homme.

— Je suis tout à fait certain d'être loin d'où je voudrais me trouver et nous sommes tous dans le même cas. Nous vous serons reconnaissants pour un abri temporaire, mais nous vous serons encore beaucoup plus reconnaissants si vous pouvez nous procurer les moyens de nous en aller. Selon vous, combien de temps prendra le trajet jusqu'aux Indes ?

— Je ne pourrais vraiment pas vous le dire.

— Pourtant, nous espérons que nous n'aurons pas de difficultés. J'ai une certaine expérience dans l'utilisation des porteurs indigènes et nous comptons sur vous pour user de votre influence afin de nous faciliter la tâche.

Conway avait le sentiment que tout ceci était inutilement brutal et il était sur le point d'intervenir, lorsque la réponse parvint, toujours suprêmement digne :

— Je puis seulement vous assurer, Mr. Mallinson, que vous serez traités honorablement et que pour finir, vous n'aurez pas de regrets.

— *Pour finir !* s'exclama Mallinson, sautant sur le mot, mais il ne fut pas difficile d'éviter une scène, car on offrait des fruits et du vin que des Tibétains en peaux de mouton, chapeaux de fourrure et bottes en peau de yak avaient déballés.

Le vin avait un bouquet savoureux, pas éloigné de celui d'un bon cru et les fruits mûrs à point, y compris les mangues, étaient si exquis, qu'après tant d'heures de jeûne, on en aurait presque pleuré. Mallinson mangea et but sans s'occuper de ce qu'il ingurgitait, tandis que Conway, débarrassé de ses soucis immédiats et peu désireux de se tracasser pour ceux à venir, se demandait comment les mangues pouvaient être cultivées à une telle altitude. Il s'intéressait également à la montagne au bout de la vallée ; à tout point de vue, c'était un pic sensationnel et il trouvait surprenant qu'aucun voyageur ne lui eût consacré le livre traditionnel qu'engendre fatalement tout voyage au Tibet. Tandis qu'il le regardait, il y montait en pensée, choisissant son chemin par un col et un couloir, mais une exclamation de Mallinson le ramena à terre. Il jeta un coup d'œil autour de lui et s'aperçut que le Chinois le dévisageait d'un air sérieux.

— Vous regardiez cette montagne, Mr. Conway ?

— Oui. Elle est belle. Elle a un nom, je suppose ?

— Elle s'appelle le Karakal.

— C'est un nom que je ne crois pas avoir jamais entendu. Est-elle très haute ?

— Plus de vingt-huit mille pieds.

— Vraiment ? Je ne pensais pas qu'il y eût des montagnes si élevées en dehors de l'Himalaya. A-t-elle été bien mesurée ? Qui a fait ce travail ?

— Qui voudriez-vous que ce soit, mon cher Monsieur ? Croyez-vous qu'il y ait quoi que ce soit d'incompatible entre la vie monastique et la trigonométrie ?

Conway savoura la phrase et répondit :

— Oh ! pas du tout... pas du tout.

Puis il rit poliment. Il trouvait la plaisanterie plutôt pauvre, mais il valait peut-être la peine d'en tirer le plus possible. Peu après, le voyage vers Shangri-La commença.

La montée se poursuivit tout le matin, lentement et par gradations aisées ; mais à une telle altitude, l'effort physique était considérable et

il ne restait à personne suffisamment de forces pour parler. Le Chinois voyageait luxueusement dans sa chaise, ce qui aurait pu sembler peu courtois s'il n'avait pas été absurde d'imaginer Miss Brinklow dans un pareil décor. Conway, que l'air raréfié gênait moins que les autres, s'efforçait de saisir le bavardage occasionnel des porteurs. Il savait à peine le tibétain, suffisamment cependant pour comprendre que les hommes étaient heureux de retourner à la lamaserie. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu continuer la conversation avec leur chef, car celui-ci, les yeux clos et le visage à moitié caché derrière des rideaux, semblait posséder la faculté de s'endormir rapidement et à volonté.

Le soleil dardait ses chauds rayons ; la faim et la soif avaient été apaisées, sinon satisfaites ; et l'air, aussi pur que s'il venait d'une autre planète, devenait plus précieux à chaque inspiration. Il fallait respirer consciemment et délibérément, ce qui, bien que déconcertant au premier abord, communiquait au bout d'un certain temps une tranquillité d'esprit quasi extatique. Le corps tout entier se mouvait en un rythme unique de respiration, de marche et de pensée ; les poumons, qui ne passaient plus inaperçus, étaient forcés de fonctionner en harmonie avec les membres et l'esprit. Conway, en qui une note de mysticisme s'associait curieusement avec du scepticisme, ne se sentait pas désagréablement intrigué par cette sensation. À une ou deux reprises, il adressa la parole à Mallinson, mais le jeune homme peinait sous l'effort de la montée. Barnard aussi respirait asthmatiquement, tandis que Miss Brinklow se trouvait engagée dans un effrayant combat pulmonaire que, pour une raison ou pour une autre, elle s'efforçait de cacher.

— Nous sommes presque au sommet, lui dit Conway d'un ton encourageant.

— J'ai une fois couru pour prendre un train et j'ai éprouvé exactement la même chose, répondit-elle.

Ainsi donc, réfléchit Conway, il y a des personnes qui considèrent que le cidre est tout à fait comme le champagne. Ce n'est qu'une question d'appréciation.

Il était surpris de voir qu'en dehors de son étonnement, il n'y avait aucune arrière-pensée. Il y a, dans la vie, des moments où l'on ouvre tout grand son âme comme on ouvrirait largement son porte-monnaie si les distractions d'une soirée étaient particulièrement coûteuses, mais aussi, inattendues et nouvelles. Conway, en cette matinée exténuante au pied du Karakal, répondait avec bonne volonté, aisance et calme, à l'offre de la nouvelle expérience. Après dix années passées dans les différentes régions des Indes, il avait acquis un don quelque peu divinatoire d'évaluer les lieux et les événements ; et il devait reconnaître que celui-ci promettait d'être exceptionnel.

Après quelques kilomètres le long de la vallée, la pente se redressa, mais alors le soleil était caché par les nuages et une brume argentée baignait la vue. Des bruits de tonnerre et d'avalanches résonnaient sur leurs têtes ; l'air se rafraîchit et soudain, avec le changement subit des régions montagneuses, devint glacial. Une tourmente de vent et de grésil s'abattit sur eux, les trempant jusqu'aux os et ajoutant considérablement le sentiment qu'il serait impossible d'aller beaucoup plus loin. Mais, peu après, il sembla que le sommet de l'arête était atteint, car les porteurs s'arrêtèrent pour réajuster leur charge. L'état de Barnard et de Mallinson, qui soufflaient tous deux fortement, lui fit demander de prolonger la halte ; mais les Tibétains étaient manifestement anxieux de presser le départ et indiquaient par des signaux que le reste du voyage serait moins fatigant.

Après ces encouragements, les rescapés furent quelque peu déconcertés de les voir dérouler des cordes.

— Ont-ils déjà l'intention de nous pendre ? réussit à s'exclamer Barnard, avec une facétie désespérée ; mais les guides prouvèrent rapidement que leurs intentions étaient moins sinistres et qu'ils désiraient simplement encorder la troupe à la manière habituelle des montagnards.

Quand ils s'aperçurent que Conway s'y connaissait, ils lui montrèrent plus de respect et le laissèrent arranger son groupe à sa manière. Il se mit près de Mallinson, avec des Tibétains devant et derrière eux, et plaça Barnard, Miss Brinklow et d'autres Tibétains encore plus en arrière. Il s'aperçut bien vite que, pendant que leur chef continuait à dormir, les hommes avaient tendance à lui laisser le commandement. Il éprouva avec intensité le sentiment d'autorité qui lui était familier ; si quelque difficulté se présentait, il donnerait ce qu'il savait pouvoir donner — confiance et décision. Il avait été autrefois un montagnard de premier ordre et le restait encore, sans doute.

— Vous vous occuperez de Barnard, dit-il à Miss Brinklow, moitié en plaisantant, moitié sérieusement.

Et elle répondit avec la modestie d'un aigle :

— Je ferai de mon mieux, mais vous savez, je n'ai encore jamais été encordée.

Mais le passage suivant, quoique parfois scabreux, se révéla moins ardu que ce qu'il avait escompté et soulagea l'épuisant effort pulmonaire de la montée. La trace traversait en biais une paroi rocheuse qui se perdait dans la brume au-dessus d'eux. Celle-ci masquait également l'abîme de l'autre côté et peut-être fallait-il en être reconnaissant ; pourtant Conway, que le vertige n'éprouvait pas, aurait bien voulu voir où il se trouvait. Par endroits, le sentier ne

mesurait pas plus de cinquante centimètres de large et la manière dont les porteurs manœuvraient la chaise en ces endroits-là forçait son admiration presque autant que les nerfs de l'occupant qui arrivait à dormir à travers toutes ces péripéties. Les Tibétains étaient dignes de confiance, mais ils parurent plus heureux quand le sentier s'élargit et commença à descendre doucement. Puis ils se mirent à chanter entre eux de petits airs barbares et monotones que Conway pouvait fort bien s'imaginer avoir été orchestrés par Massenet pour quelque ballet tibétain. La pluie cessa et l'air se réchauffa.

— En tout cas, il est bien certain que nous n'aurions jamais trouvé le chemin tout seuls, remarqua Conway, avec l'intention d'être consolant, mais Mallinson ne trouva pas la remarque très réconfortante.

— Y perdriions-nous beaucoup ? rétorqua-t-il amèrement.

La trace continuait, descendant plus abruptement, et Conway trouva un edelweiss, premier signe bienvenu de niveaux plus hospitaliers. Mais quand il l'annonça, Mallinson fut encore moins apaisé.

— Bon Dieu, Conway, vous croyez-vous en train de flâner dans les Alpes ? Je me demande vers quelle cuisine du diable nous allons, c'est ce qui m'intéresse. Et quel est votre plan quand nous y arriverons ? *Qu'allons-nous faire ?*

Conway répondit calmement :

— Si vous aviez la moitié de mon expérience, vous sauriez qu'il y a des moments dans la vie où la meilleure chose à faire est de ne rien faire. Les choses arrivent et vous les laissez arriver. La guerre était dans ce genre-là. On a de la chance ici, comme dans l'occasion présente, une touche de nouveauté assaisonne le désagrément.

— Vous êtes trop diablement philosophique pour moi. Vous n'aviez pas le même état d'esprit durant les troubles de Baskul.

— Bien sûr que non, parce qu'alors il y avait une chance que je change le cours des événements par mes propres actions. Mais maintenant, en tout cas pour le moment, cette chance n'existe pas. Nous sommes ici parce que nous sommes ici, si vous voulez une raison. Je l'ai généralement trouvée calmante.

— Je suppose que vous vous rendez compte de toute la peine que nous aurons à repasser par où nous sommes venus. Voilà bientôt une heure que nous peinons le long d'une face de montagne quasi abrupte, je m'en suis bien aperçu.

— Moi aussi.

— Vraiment ? s'écria Mallinson avec excitation. Je reconnais que je suis cramponnant, mais je n'y peux rien. Je me méfie de tout ceci. Je trouve que nous exécutons trop bien ce que ces types attendent de

nous. Ils nous acculent dans un coin.

— Même s'ils le font, il n'y avait pas d'autre solution à moins que de rester en dehors et de périr.

— Je sais que c'est logique, mais pas très réconfortant. Je crains de ne pas pouvoir accepter la situation avec autant d'aisance que vous. Je n'arrive pas à oublier qu'il y a deux jours nous étions au Consulat à Baskul. Penser à tout ce qui est arrivé depuis me dépasse. Je m'excuse. Je suis surexcité. Ça me fait comprendre la chance que j'ai eue de manquer la guerre – je suppose que je serais devenu fou. Il me semble que tout le monde l'est devenu autour de moi. Je dois être singulièrement toqué moi-même pour vous parler ainsi.

Conway branla la tête.

— Pas du tout, mon cher garçon. Vous avez vingt-quatre ans et vous vous trouvez à près de 4 000 mètres dans les airs – ce sont des raisons suffisantes pour justifier les sentiments que vous pouvez être appelé à éprouver en ce moment. Je trouve que vous avez extraordinairement bien subi l'épreuve, mieux que je ne l'aurais fait à votre âge.

— Mais ne sentez-vous pas la démente de tout ceci ? La façon dont nous avons survolé ces montagnes, cette affreuse attente dans le vent, et le pilote mourant, puis la rencontre de ces indigènes, est-ce que cela ne vous fait pas l'effet d'un cauchemar quand vous y pensez ?

— Mais si, bien sûr.

— Alors j'aimerais savoir comment faire pour rester aussi calme.

— Vous le souhaitez réellement ? Je vous le dirai si vous le voulez, mais vous me jugerez peut-être cynique. C'est parce que bien d'autres choses auxquelles je puis repenser me font aussi l'effet d'un cauchemar. Ceci n'est pas le seul endroit fou du monde, Mallinson. Après tout, si vous pensez à Baskul, vous rappelez-vous comment, juste avant notre départ, les révolutionnaires torturaient leurs captifs pour en tirer des informations ? Une véritable inquisition, très effective, il faut le dire, mais je ne crois pas avoir jamais rien vu d'aussi affreusement comique. Vous souvenez-vous du dernier message reçu avant que les communications ne soient coupées ? C'était une circulaire d'une maison de textiles de Manchester, demandant si nous connaissions des débouchés pour la vente des corsets à Baskul ! N'est-ce pas suffisamment fou pour vous ? Croyez-moi, en arrivant ici, la pire chose qui puisse se trouver, c'est d'avoir échangé une forme de folie pour une autre. Quant à la guerre, si vous y aviez été, vous auriez fait comme moi, appris à avoir la frousse sans le montrer.

Ils conversaient toujours quand une montée raide, mais brève, leur coupa le souffle, ramenant en quelques pas toute leur tension précédente. Puis le sol s'aplanit et ils débouchèrent dans un air pur et

ensoleillé. Devant eux, à une petite distance seulement, se trouvait la lamaserie de Shangri-La.

Conway, qui la vit le premier, crut à une divagation de son esprit, due au manque d'oxygène qui avait enrobé toutes ses facultés. C'était, en effet, une vision étrange et incroyable. Un groupe de pavillons colorés s'accrochait aux flancs de la montagne, non pas avec la détermination féroce des châteaux du Rhin, mais plutôt avec la délicatesse exquise d'une fleur suspendue à un rocher escarpé. C'était superbe. Un émoi intense attirait l'œil, au-delà des toits d'un bleu laiteux, vers le bastion rocheux dominant l'endroit, aussi redoutable que le Wetterhorn au-dessus de Grindelwald. Plus haut encore, les pentes neigeuses du Karakal s'élançaient en une pyramide étincelante. Conway pensait qu'elle pouvait bien être la montagne la plus effrayante du monde et il imaginait l'immense poids de neige et de glace auquel le rocher servait d'appui. Un jour peut-être, la montagne se fendrait, et la moitié de la splendeur glacée du Karakal dégringolerait dans la vallée. Il se demandait si le mépris du risque combiné avec son horreur pouvait être un stimulant agréable.

La paroi de la montagne continuait de fuir, quasi perpendiculairement, vers un abîme qui ne pouvait être que le résultat d'un cataclysme dans un passé lointain. Le fond de la vallée, distant dans la brume, souhaitait la bienvenue à l'œil par sa verdure ; à l'abri du vent, surveillée plutôt que dominée par la lamaserie, elle fit à Conway l'effet d'un lieu délicieusement favorisé, malgré l'isolement auquel les parois environnantes, hautes et escarpées, condamnaient les habitants, s'il y en avait. Ce n'est que du côté de la lamaserie qu'il semblait y avoir un débouché possible. En y jetant un coup d'œil, Conway ressentit une légère appréhension. Les soupçons de Mallinson n'étaient peut-être pas tout à fait sans fondements. Mais ce ne fut qu'un sentiment passager, bientôt submergé par une sensation mimystique, mi-visuelle, d'avoir enfin atteint un endroit qui était un but définitif.

Il ne se rappela jamais exactement comment ils arrivèrent à la lamaserie, ni comment ils furent reçus, désencordés et introduits dans les locaux. L'air léger avait une texture de rêve et s'accordait avec le bleu porcelaine du ciel ; à chaque inspiration, à chaque regard, il ingurgitait une profonde et anesthésiante tranquillité qui le rendait imperméable à l'inquiétude de Mallinson, aux sarcasmes de Barnard, et à la personnification modeste de Miss Brinklow en une dame prête au pire. Il eut une légère surprise, en trouvant l'intérieur spacieux, bien chauffé et très propre ; mais il était impossible de faire plus que de remarquer ces qualités, car le Chinois, descendu de sa chaise à porteurs, montrait déjà le chemin à travers diverses antichambres. Il était très affable maintenant.

— Je dois m'excuser, dit-il, de vous avoir abandonné à vous-mêmes en cours de route, mais en vérité, cette sorte de voyage ne me convient pas et je dois me soigner. J'espère que ce n'était pas trop pénible pour vous.

— Nous nous en sommes tirés, répondit Conway avec un sourire oblique.

— Tant mieux. Et maintenant, si vous voulez me suivre, je vous montrerai vos appartements. Vous désirez certainement prendre un bain. Notre installation est simple, mais, j'espère, suffisante.

Alors Barnard, qui souffrait toujours d'un manque de souffle, réussit à émettre une remarque asthmatique.

— Eh bien ! dit-il je ne peux pas dire que j'aime votre climat – l'air colle un peu à ma poitrine – mais vous avez certainement une sacrée belle vue de vos fenêtres de devant. Devons-nous faire la queue pour la salle de bains, ou est-ce un hôtel américain ?

— Je crois que vous trouverez chaque chose satisfaisante, Mr. Barnard.

Miss Brinklow acquiesça simplement.

— Je l'espère, en effet.

— Et ensuite, poursuivit le Chinois, je serais très honoré si vous vouliez me rejoindre pour le dîner.

Conway remercia courtoisement. Seul Mallinson n'avait pas réagi en face de ces aménités inattendues. De même que Barnard, il souffrait de l'altitude, mais il trouva la force de s'exclamer :

— Et après aussi, si cela vous est égal, nous ferons nos plans pour nous en aller. Le plus tôt sera le mieux en ce qui me concerne.

— Ainsi vous voyez, disait Chang, nous sommes moins barbares que vous ne le supposiez...

Conway, plus tard dans la soirée, ne songeait pas à le nier ; il appréciait ce mélange d'aisance physique et de vivacité d'esprit qui lui paraissait plus civilisé que tout ce qu'il avait connu. Jusqu'à présent sa rencontre avec Shangri-La ne laissait à désirer en rien, elle dépassait même son attente. Qu'un monastère tibétain possédât une installation de chauffage central n'avait peut-être rien de sensationnel à une époque qui fournissait des téléphones même à Lhassa ; mais qu'il combinât le mécanisme de l'hygiène occidentale avec tant de coutumes orientales et traditionnelles, le frappait par sa singularité. Par exemple, la baignoire, dans laquelle il s'était récemment attardé, était de délicate porcelaine verte, un produit, à en croire l'inscription, provenant d'Akron, Ohio. Pourtant le serviteur indigène l'avait traité suivant la mode chinoise, lui nettoyant les oreilles et les narines et lui passant un mince chiffon de soie sous les paupières inférieures. Sur le moment, il s'était demandé si ses compagnons recevaient les mêmes soins.

Conway avait vécu environ dix années en Chine et non pas seulement dans les grandes villes ; toute chose bien considérée, c'était pour lui la partie la plus heureuse de sa vie. Il aimait les Chinois et se sentait dans son élément parmi leurs mœurs. Il aimait en particulier la cuisine chinoise, avec ses subtiles finesses de goût ; et son premier repas à Shangri-La lui avait, de ce fait, semblé tout à fait familier. Cependant, il le soupçonnait de contenir une herbe ou une drogue facilitant la respiration, car il ne sentait pas seulement une différence en lui-même, mais remarquait également une plus grande aisance chez ses compagnons. Il constata que Chang ne mangeait qu'une petite portion de salade verte et ne buvait pas de vin.

— Vous m'excuserez, avait-il expliqué, mais mon régime est très sévère, je dois me soigner.

Il avait déjà donné cette raison auparavant et Conway se demandait de quelle maladie il souffrait. En l'examinant de plus près, il avait de la peine à lui donner un âge ; ses traits menus et quelque peu imprécis, alliés à la texture d'argile humide de sa peau, lui

donnaient l'apparence d'un jeune homme prématurément vieux, ou d'un vieil homme remarquablement bien conservé. Il ne manquait pas de séduction et s'enveloppait d'une certaine courtoisie cérémonieuse difficile à déceler, dont on ne s'apercevait que dès que l'on cessait d'y penser. Dans sa robe de soie bleue brodée, avec la fente habituelle et les pantalons serrés à la cheville, il dégageait un charme froid et métallique que Conway trouvait plaisant, mais qu'il savait ne pas être du goût de chacun.

En fait, l'atmosphère était plutôt chinoise que tibétaine, et cela donnait à Conway l'agréable impression d'être chez lui, mais il ne pouvait pas demander aux autres de partager cette sensation. La pièce également lui plaisait ; elle était de proportions admirables et modérément garnie de tapisseries et d'un ou deux objets de laque. La lumière tombait de lanternes en papier, immobiles dans l'air tranquille. Son corps et son esprit subissaient une influence apaisante et ses doutes sur la possibilité d'avoir été drogué étaient totalement dénués d'appréhension. Quelle qu'en fût la raison, le manque de souffle de Barnard et l'insolence de Mallinson avaient disparu ; tous deux avaient bien dîné, trouvant plus de satisfaction dans la nourriture que dans la conversation. Conway avait assez faim lui aussi et ne regrettait pas que l'étiquette exigeât une certaine gradation dans l'approche des sujets importants. Il n'avait jamais tenu à bousculer une situation agréable en elle-même, si bien que la technique lui convenait parfaitement. Ce n'est pas avant d'avoir allumé une cigarette qu'il laissa percer sa curiosité ; alors, s'adressant à Chang, il remarqua :

— Vous semblez être une communauté très privilégiée et très hospitalière aux étrangers. Je n'imagine pourtant pas que vous en receviez souvent.

— Rarement, en effet, répondit le Chinois, avec une dignité mesurée. Ce n'est pas une partie du monde où l'on voyage beaucoup.

Conway sourit à cette remarque.

— Vous exprimez délicatement les faits. Pour moi, c'est l'endroit le plus désolé sur lequel mes yeux se soient jamais posés. Une culture à part peut s'épanouir ici sans craindre la contamination du monde extérieur.

— Contamination, avez-vous dit ?

— J'ai prononcé ce mot en me référant aux jazz, cinémas, réclames lumineuses, etc. Votre installation sanitaire – à mon avis l'unique progrès que l'Orient puisse prendre à l'Occident – est aussi moderne qu'on peut le souhaiter. J'ai souvent pensé que les Romains avaient de la chance ; leur civilisation a connu les bains chauds, sans atteindre à la connaissance fatale de la machine.

Conway s'arrêta. Il avait parlé avec une aisance spontanée qui, sans manquer de sincérité, était surtout destinée à créer et à contrôler un état d'esprit. Il s'y connaissait en cette matière. Seule une bonne volonté de répondre à la haute courtoisie de son interlocuteur l'empêchait de poser des questions plus précises.

De tels scrupules n'arrêtaient pas Miss Brinklow.

— S'il vous plaît, dit-elle sans que le mot soit suppliant, parlez-nous du monastère.

Chang leva les paupières en signe d'étonnement devant un désir si pressé d'être satisfait.

— Ce sera un grand plaisir pour moi, Madame, si j'en suis capable. Que désirez-vous exactement savoir ?

— D'abord, combien vous êtes ici et à quelle nationalité vous appartenez ?

Il était évident que son cerveau méticuleux ne fonctionnait pas moins professionnellement que dans une maison missionnaire à Baskul.

Chang répondit :

— Ceux d'entre nous qui sont promus au titre de lama se montent à environ cinquante, et il y en a quelques autres, comme moi, qui n'ont pas encore atteint l'initiation complète. Cela viendra en son temps, tout au moins nous l'espérons. Jusque-là, nous sommes demilamas, postulants, si vous préférez. Quant à nos origines raciales, il se trouve parmi nous les représentants de nombreuses nations mais il est peut-être naturel que les Tibétains et les Chinois en forment la majorité.

Miss Brinklow ne manquait jamais de tirer une conclusion, même erronée :

— J'y suis. Alors, c'est réellement un monastère indigène. Votre Grand Lama est-il tibétain, ou Chinois ?

— Ni l'un, ni l'autre.

— Y a-t-il des Anglais ?

— Plusieurs.

— Vraiment ! voilà qui est remarquable.

Miss Brinklow s'arrêta pour souffler avant de reprendre :

— Et maintenant, dites-moi en quoi vous croyez.

Conway s'appuya sur le dossier de sa chaise, plein d'une attente amusée. Il avait toujours trouvé plaisant d'observer la prise de contact de deux mentalités opposées et la franchise d'éclaireuse de Miss Brinklow, appliquée à la philosophie lamaïque, promettait d'être divertissante. D'un autre côté, il ne tenait pas à ce que leur hôte prît peur.

— Quelle grave question ! dit-il d'un ton accommodant.

Mais Miss Brinklow ne manifestait aucun désir de temporiser. Le vin, qui semblait avoir calmé les autres, lui donnait une vivacité extraordinaire.

— Évidemment, dit-elle avec un geste magnanime, je crois à la vraie religion, mais je suis assez large d'esprit pour admettre que les autres gens – je veux dire les étrangers – sont très souvent sincères dans leurs opinions. Et naturellement, je ne m'attends pas à ce que, dans un monastère, on soit d'accord avec moi.

Chang répondit à sa concession par un salut courtois.

— Mais pourquoi pas, Madame ? répliqua-t-il en son anglais précis et savoureux. Devons-nous penser que, parce qu'une religion est vraie, toutes les autres sont obligatoirement fausses ?

— Voyons, cela semble évident.

De nouveau Conway intervint.

— Vraiment, je crois que nous ferions mieux de ne pas discuter. Mais Miss Brinklow partage ma curiosité sur les croyances de cet établissement unique.

Lentement et dans un murmure, parvint la réponse de Chang.

— Si je devais l'exprimer en quelques mots, mon cher Monsieur, je dirais que notre doctrine principale est la modération. Nous inculquons la qualité d'éviter les excès de toutes sortes, y compris, si vous voulez bien excuser le paradoxe, l'excès de vertu. Dans la vallée que vous avez vue et où plusieurs milliers d'habitants vivent sous notre domination spirituelle, nous avons remarqué que ce principe amène un degré considérable de bonheur. Nous gouvernons avec une sévérité modérée et, en retour, nous sommes gratifiés d'une obéissance modérée. Et je crois pouvoir prétendre que nos gens sont modérément sobres, modérément chastes et modérément honnêtes.

Conway sourit. Tout ceci était fort bien exprimé et s'adressait à son tempérament avec un attrait tout spécial.

— Je crois comprendre, dit-il. Et je suppose que les hommes que nous avons rencontrés ce matin appartiennent aux gens de la vallée.

— Oui. J'espère que vous n'avez pas eu à vous plaindre d'eux durant le voyage.

— Oh ! non, pas du tout. Mais je suis bien content qu'ils aient été plus que modérément sûrs de leurs pieds. Soit dit en passant, vous avez souligné que la règle de modération s'appliquait à eux ; dois-je en conclure qu'elle ne s'adresse pas également à la prêtrise ?

À ces mots, Chang secoua négativement la tête.

— Je regrette, Monsieur, vous avez touché un sujet que je ne puis pas discuter. Je puis seulement ajouter que notre communauté a

diverses croyances et usages, mais que nous sommes tous modérément hérétiques à leur égard. Je suis profondément affecté de ne pouvoir vous en dire plus pour le moment.

— Je vous en prie, ne vous excusez pas. Je puis faire les plus plaisantes suppositions.

Un indice dans sa propre voix aussi bien que dans ses perceptions corporelles renouvela l'impression de Conway qu'il avait été légèrement drogué. Il lui semblait que Mallinson subissait le même effet ; cependant celui-ci saisit l'occasion pour remarquer :

— Tout ceci est très intéressant, mais je crois qu'il est réellement temps que nous commencions à envisager notre voyage de retour. Je désire rentrer aux Indes aussi vite que possible. Combien de porteurs pouvez-vous nous fournir ?

La question, pourtant simple et peu compromettante, rompit les apparences de suavité et tomba dans le vide. Après un long silence seulement, Chang répondit :

— Malheureusement, Mr. Mallinson, je ne suis pas la personne à qui vous devez vous adresser. Mais, de toute façon, je ne pense pas que l'affaire puisse être arrangée immédiatement.

— Mais il faut faire quelque chose. Notre travail nous attend, notre parenté et nos amis vont être en souci pour nous – nous *devons* repartir. Nous vous sommes très reconnaissants de nous avoir reçus ainsi, mais ne pouvons pas rester ici à nous tourner les pouces. Si c'est possible, nous aimerions partir au plus tard demain. Je suppose que, parmi vos hommes, beaucoup seraient heureux de nous escorter – nous ferons le nécessaire pour que cela en vaille la peine.

Mallinson termina nerveusement, comme s'il avait attendu d'être interrompu avant d'en dire autant ; mais il ne put tirer de Chang qu'une réponse paisible et pleine de reproches :

— Mais vous savez que tout ceci ne me regarde pas.

— Vraiment ? Peut-être pouvez-vous tout de même faire quelque chose. Si vous pouviez nous procurer une carte de la région à une grande échelle, cela nous aiderait. Je prévois que nous aurons un long trajet à parcourir, raison de plus pour que nous partions de bonne heure. Vous avez des cartes, je suppose ?

— Oui, nous en avons beaucoup.

— Si cela vous est égal, nous vous en emprunterons quelques-unes. Nous vous les renverrons par la suite – je suppose que vous avez de temps à autre des relations avec le monde extérieur. Et ce ne serait pas une mauvaise idée d'envoyer des messages pour rassurer nos amis. À quelle distance se trouve la ligne télégraphique la plus proche ?

Le visage ridé de Chang dégageait une impression de patience

infinie, mais il ne répondit pas.

Mallinson attendit un moment, puis continua :

— Tant pis, mais dites-moi, où vous adressez-vous quand vous désirez quelque chose ? Quelque chose de civilisé, s'entend.

Une trace de crainte commençait à se dessiner dans ses yeux et dans sa voix. Soudain, il repoussa sa chaise et se leva. Il était pâle et passait sa main sur son front d'un geste las.

— Je suis si fatigué, bégaya-t-il en regardant autour de la pièce. Je n'ai pas l'impression qu'aucun de vous cherche à m'aider. Je vous pose une simple question. Il est évident que vous devez savoir y répondre. Quand vous avez fait installer toutes ces baignoires modernes, comment vous sont-elles parvenues ?

Un silence suivit.

— Vous ne voulez pas me le dire, alors ? Cela fait partie du mystère, comme tout le reste, je suppose. Conway, je dois dire que je vous trouve diablement mou – pourquoi ne tâchez-vous pas de découvrir la vérité. Je suis absolument éreinté pour le moment... mais... demain... prenez-en note... nous *devons* partir demain... c'est essentiel.

Il aurait glissé sur le sol, si Conway ne l'avait pas rattrapé et ne l'avait installé sur une chaise. Il se remit peu à peu, mais ne dit plus un mot.

— Il ira beaucoup mieux demain, dit doucement Chang. Au début, l'air est pénible pour un étranger, mais on s'y accoutume vite.

Conway sembla s'éveiller d'une transe.

— Les choses ont été dures pour lui, constata-t-il avec une douceur pleine de pitié.

Il ajouta plus vivement :

— Je suppose que nous nous sentons tous plutôt... je crois que nous ferions mieux d'ajourner la discussion et d'aller nous coucher. Barnard, voulez-vous vous occuper de Mallinson ? Et je suis persuadé que vous avez aussi besoin de sommeil, Miss Brinklow.

Un signal avait été donné, car, à ce moment, des serviteurs apparurent.

— Oui, nous venons... bonsoir... bonsoir. Je vous suivrai bientôt.

Il les poussa presque hors de la chambre et, avec un manque de cérémonie qui contrastait avec ses manières précédentes, il se tourna vers Chang. Le reproche de Mallinson l'avait piqué au vif.

— Maintenant, Monsieur, je ne veux pas vous retenir longtemps, aussi j'aime mieux aller droit au but. Mon ami est impétueux – mais je ne le lui reproche pas, il a tout à fait le droit de vouloir éclaircir la situation. Notre voyage de retour doit être arrangé et nous ne pouvons

pas nous en tirer sans une aide de vous ou d'autres personnes de ce lieu. Je comprends évidemment qu'il est impossible de partir demain déjà et, pour ma part, je trouve qu'un bref séjour ici sera très intéressant. Mais telle n'est peut-être pas l'opinion de mes compagnons. S'il est vrai que vous ne puissiez rien faire pour nous, je vous prierai de nous mettre en rapport avec quelqu'un qui soit à même de nous aider.

Le Chinois répondit :

— Vous êtes plus sage que vos amis, mon cher Monsieur et, par conséquent, moins impatient. J'en suis heureux.

— Ce n'est pas une réponse.

Chang se mit à rire – un rire saccadé, aigu, si manifestement forcé, que Conway y reconnut le prétexte poli de voir une plaisanterie inexistante, moyen avec lequel les Chinois « sauvent la face » dans les moments épineux.

— Je suis persuadé que vous n'avez aucun souci à vous faire à ce sujet. (Cette réponse ne parvint qu'après un long silence.) Il va sans dire que, quand le moment sera venu, nous pourrons vous donner toute l'aide nécessaire. Il y a des difficultés, comme vous pouvez l'imaginer, mais si nous approchons tous le problème intelligemment, et sans hâte indue...

— Je ne suggère aucune hâte. Je demande quelques informations au sujet des porteurs.

— Eh bien, mon cher Monsieur, vous soulevez une autre question. Je doute beaucoup que vous trouviez facilement des hommes qui veuillent entreprendre un tel voyage. Ils ont leur foyer dans la vallée et ne tiennent pas à le quitter pour s'engager dans une aventure longue et ardue.

— On doit pourtant pouvoir les persuader de le faire, sinon pourquoi et où vous escortaient-ils ce matin ?

— Ce matin ? Oh ! ce n'était pas du tout la même chose !

— En quoi cela différerait-il ? Ne partiez-vous pas quand mes amis et moi vous avons rencontrés par hasard ?

Ces mots restèrent sans réponse et Conway continua aussitôt d'une voix plus basse :

— Je comprends. Alors, ce n'était *pas* par hasard. En fait, je me le suis déjà demandé. Vous êtes venus délibérément pour nous intercepter. Ce qui laisse supposer que vous étiez prévenus de notre arrivée. Et la seule question intéressante, c'est de savoir *comment* ?

Ces mots amenèrent un léger trouble dans l'exquise quiétude de la scène. La lumière de la lanterne éclairait le visage du Chinois ; il était calme et impassible. Soudain, avec un petit geste de la main, Chang

brisa la tension ; il tira un rideau de soie et découvrit une fenêtre ouvrant sur un balcon. Puis, il toucha le bras de Conway et le conduisit dans l'air froid et cristallin.

— Vous êtes intelligent, dit-il d'une voix rêveuse, mais pas absolument exact. Pour cette raison, je vous conseillerai de ne pas tracasser vos amis avec ces questions théoriques. Croyez-moi, ni vous, ni eux, n'êtes en danger à Shangri-La.

— Mais ce n'est pas le danger qui nous inquiète, c'est le retard.

— Je vous comprends. Et, effectivement, il peut y avoir un certain retard – absolument inévitable.

— Si ce n'est pas pour longtemps, et si c'est vraiment inévitable, il nous faudra naturellement nous en accommoder le mieux possible.

— Voilà une pensée fort sensée, car, sincèrement, nous ne désirons rien de plus, pour vous et vos compagnons, que de vous voir profiter de chaque instant passé chez nous.

— C'est très bien et, comme je vous l'ai dit, en ce qui me concerne, je n'y vois aucune objection – c'est une expérience nouvelle et intéressante et, de toute manière, nous avons besoin de repos.

Il contemplait la pyramide étincelante du Karakal. Dans le clair de lune, il semblait qu'on la toucherait en étendant très haut la main ; sa clarté fragile se découpait sur l'immensité bleue.

— Demain, dit Chang, ce sera peut-être encore beaucoup plus intéressant. Et quant au reste, si vous êtes fatigué, il n'y a pas beaucoup d'endroits au monde qui valent celui-ci.

En effet, tandis que Conway continuait sa contemplation, un repos très profond s'empara de lui, comme si le spectacle s'adressait à l'esprit autant qu'à l'œil. Un léger souffle d'air troublait à peine l'atmosphère et accentuait le contraste avec les rafales de la nuit précédente ; il se rendit compte que toute la vallée était une sorte de havre terrestre dominé par le Karakal, semblable à un phare. La similitude s'accrut alors qu'il le regardait, car une lumière s'alluma sur le sommet, une lueur d'un bleu glacé qui s'accordait avec la splendeur qu'elle reflétait. Un besoin obscur le poussa à demander l'interprétation littérale du nom et la réponse de Chang lui parvint comme un écho à sa propre rêverie.

— Karakal, dans le patois de la vallée, signifie Lune Bleue.

Conway ne transmit pas sa découverte ; il ne dévoila pas que son arrivée et celle de son groupe étaient, en quelque sorte, attendues des habitants de Shangri-La. Il avait eu l'intention de le faire, il comprenait l'importance de la question ; mais, quand le matin fut venu, ce fait le troublait si peu, sinon au point de vue théorique, qu'il recula devant l'idée d'être la cause d'une inquiétude plus grande chez ses compagnons. Une partie de son être lui rappelait cependant que

l'endroit était nettement bizarre, que l'attitude de Chang la veille au soir n'avait rien de rassurant et qu'ils étaient virtuellement prisonniers, jusqu'à ce que les autorités britanniques se décidassent à faire quelque chose pour eux. Et son devoir était clairement de les forcer à agir. Après tout, s'il n'était rien d'autre, il était représentant du Gouvernement anglais ; quel affront de voir ses requêtes légitimes repoussées par les occupants d'un monastère !... Telle serait sans doute l'attitude officielle à prendre ; et une partie de Conway était à la fois normale et officielle. Dans certaines occasions, personne mieux que lui ne pouvait jouer l'homme fort ; durant les quelques jours difficiles qui avaient précédé l'évacuation, il avait agi de telle façon (réfléchit-il avec ironie) qu'il devrait pour le moins obtenir une médaille et un roman primé par une école, intitulé *Avec Conway à Baskul*. D'avoir pris sur lui-même la direction de diverses classes de civils, y compris femmes et enfants, de les avoir tous protégés dans un petit consulat pendant une révolution sanglante, menée par quelques agitateurs xénophobes, et d'avoir menacé et séduit ces mêmes révolutionnaires jusqu'à leur extorquer l'autorisation d'une évacuation par la voie des airs – il sentait que ce n'était pas un petit exploit. Peut-être, en tirant des ficelles et en écrivant des rapports interminables, obtiendrait-il une mention dans la liste des prochains honneurs au Nouvel An. De toute façon, il s'était gagné l'admiration fervente de Mallinson. Malheureusement, le jeune homme devait le trouver d'autant plus décevant. C'était dommage, évidemment, mais Conway avait l'habitude d'être aimé uniquement parce qu'on le connaissait mal. À l'origine, il n'était pas un de ces bâtisseurs d'empire résolu, aux mâchoires carrées et qui ne reculent devant rien ; l'apparence qu'il en avait donnée n'était qu'une pièce en un acte, répétée de temps à autre, par des arrangements entre la fatalité et le Foreign Office.

En vérité, l'énigme de Shangri-La et de sa propre arrivée commençait à exercer sur lui une fascination charmante. En tout cas, il trouvait difficile d'éprouver la moindre défiance personnelle. Son occupation officielle l'envoyait toujours dans les coins les plus impossibles du monde et, en général, plus ils étaient extraordinaires, moins il s'ennuyait ; pourquoi alors murmurer si un accident, plutôt qu'une décision de White-hall, l'avait mené dans un lieu impossible ?

Il était, en vérité, très loin de se plaindre. Quand il se leva le lendemain et vit par la fenêtre le doux bleu de lapis du ciel, il n'aurait pas voulu choisir d'être ailleurs au monde – pas plus à Peshawar qu'à Piccadilly. Il fut heureux de constater que la nuit avait eu un effet reposant sur les autres également. Barnard réussit à plaisanter agréablement sur les lits, les bains, le déjeuner et autres installations hospitalières. Miss Brinklow admettait que, malgré des recherches méthodiques, elle n'avait pas réussi à trouver aucun des inconvénients

auxquels elle s'attendait. Même Mallinson se trouvait en possession d'une sorte de complaisance mi-hargneuse.

— Après tout, je suppose que nous ne partirons pas aujourd'hui, marmotta-t-il, à moins que quelqu'un n'y tienne réellement. Ces gens sont typiquement orientaux – vous ne pouvez rien leur faire faire rapidement et avec efficacité.

Conway accepta la remarque. Il y avait à peine un an que Mallinson avait quitté l'Angleterre – suffisamment longtemps, sans doute, pour justifier une généralisation qu'il répéterait probablement encore après l'avoir quittée depuis vingt ans. Et, jusqu'à un certain point, c'était vrai. Pourtant, Conway ne trouvait pas que les races orientales fussent anormalement lentes, mais bien plutôt que les Anglais et les Américains s'affairaient dans le monde avec une fièvre continue et déplacée. Il ne pensait pas que ce point de vue pût être partagé par ses compagnons occidentaux, mais lui, avec l'âge et l'expérience, s'y attachait de plus en plus. D'autre part, il était vrai que Chang usait d'une subtile équivoque pouvant justifier l'impatience de Mallinson. Conway éprouvait un léger désir d'être capable de s'impatisser aussi ; cela aurait rendu un tel service au jeune homme.

Il dit :

— Je crois que nous faisons mieux d'attendre et de voir ce qu'aujourd'hui nous apportera. C'était peut-être trop optimiste d'espérer qu'ils s'occuperaient de nous hier soir.

Mallinson leva vivement la tête.

— Je suppose que vous trouvez que je me suis rendu ridicule en me montrant si pressé ? Je n'y pouvais rien – je trouvais le caractère de ce Chinois si équivoque, je le trouve encore, du reste. Avez-vous réussi à lui tirer quoi que ce soit de sensé, après que nous sommes allés nous coucher ?

— Nous n'avons pas parlé longtemps. Il est resté dans le vague et ne s'est compromis sur aucun sujet.

— Nous allons avoir du travail à le cuisiner aujourd'hui.

— Sans doute, reconnut Conway, sans manifester un grand enthousiasme devant cette perspective. En attendant, quel bon petit déjeuner !

Il consistait en thé, « chuppatis » et pamplemousses parfaitement préparés et servis. Vers la fin du repas, Chang fit son entrée et, après une petite révérence, échangea les salutations d'usage qui, en anglais, sonnaient lourdement. Conway aurait préféré parler chinois, mais il n'avait pas encore révélé sa connaissance des langues orientales ; il avait le sentiment que cela pourrait lui être une carte utile. Il écouta gravement les courtoisies de Chang, et assura qu'il avait bien dormi et se sentait beaucoup mieux. Chang exprima son plaisir à ce sujet et

ajouta :

— Vraiment, ainsi que le dit votre poète national, « le sommeil dénoue la trame compliquée des inquiétudes ».

Cet étalage d'érudition ne fut pas trop bien reçu. Avec le léger dédain que tout jeune Anglais sain d'esprit doit ressentir en face de la poésie, Mallinson répondit :

— Je suppose que vous parlez de Shakespeare, bien que je ne connaisse pas la citation. Mais j'en connais une autre qui dit : « Ne vous attardez pas à vous préparer, mais partez tout de suite. » Sans être impoli, c'est ce que nous aimerions tous faire. Et je désire me mettre en chasse pour ces porteurs immédiatement – ce matin, si vous n'y voyez pas d'objection.

Le Chinois reçut l'ultimatum passivement et finit par répondre :

— Je regrette de vous dire que cela ne servirait pas à grand-chose. Je crains que nous n'ayons aucun homme disponible disposé à vous accompagner aussi loin de son foyer.

— Mais, bon Dieu ! vous ne supposez pourtant pas que nous allons nous contenter de cette réponse, ou bien ?

— Je regrette sincèrement, mais je ne puis en suggérer aucune autre.

— Vous semblez avoir décidé ça depuis hier soir, intervint Barnard. Vous n'en étiez pas si certain alors.

— Je ne désirais pas vous décevoir, vous étiez très fatigués après votre voyage. Maintenant, après une nuit reposante, j'ose espérer que vous considérerez l'affaire sous un jour plus raisonnable.

— Dites-moi, interrompit Conway avec désinvolture, tout ce vague et cette nébulosité ne sont pas de mise. Vous savez que nous ne pouvons pas rester ici indéfiniment. Il est également clair que nous ne pouvons pas nous en aller tout seuls. Alors, que proposez-vous ?

Chang sourit avec un éclat qu'il destinait avec évidence à Conway seul.

— Mon cher Monsieur, c'est un plaisir pour moi que de suggérer l'idée que j'ai en tête. Il n'y avait pas de réponse à l'attitude de votre ami, mais à la question d'un homme sensé, il y a toujours une réponse. Vous vous rappelez sans doute que quelqu'un a remarqué hier – votre ami, si je ne me trompe – que nous avions forcément des relations avec le monde extérieur. C'est tout à fait exact. De temps à autre, nous demandons ce dont nous avons besoin à de lointains entrepôts et nous le recevons habituellement en temps voulu – il n'est pas nécessaire que je vous indique par quelles méthodes et grâce à quelles formalités. Ce qui importe, c'est qu'une de ces expéditions est attendue prochainement et, comme les hommes qui en font partie repartiront

ensuite, il me semble que vous devriez arriver à vous entendre avec eux. En fait, je ne puis imaginer aucun plan meilleur, et j'espère, quand ils arriveront...

— Quand arriveront-ils ? interrompit brusquement Mallinson.

— Il est impossible de prévoir la date exacte. Vous avez vous-mêmes fait l'expérience de la difficulté de voyager dans ces régions. Une centaine de choses peuvent arriver – les hasards du temps...

De nouveau, Conway intervint.

— Éclaircissons la question. Vous suggérez que nous employions comme porteurs les hommes qui doivent arriver prochainement avec des marchandises. L'idée n'est pas mauvaise, mais nous devons tout de même en savoir un peu plus. D'abord, comme on vous l'a déjà demandé, quand ces gens sont-ils attendus ? Et ensuite, où nous emmèneront-ils ?

— Vous aurez à en discuter avec eux.

— Nous accompagneraient-ils aux Indes ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Bon, alors répondez à l'autre question. Quand seront-ils ici ? Je ne demande pas la date, je désire simplement savoir approximativement si ce sera la semaine prochaine ou dans un an.

— Cela pourrait être dans un mois à partir d'aujourd'hui. Probablement pas plus de deux.

— Ou trois, ou quatre, ou cinq, interrompit violemment Mallinson. Et vous vous imaginez que nous allons attendre ici ce convoi, ou cette caravane ou quoi que ce soit, pour nous emmener Dieu sait où, à une date très vague, dans un avenir lointain ?

— Je trouve que l'expression « avenir lointain » n'est pas très appropriée. À moins d'un cas imprévisible, la période d'attente n'excédera pas le laps de temps que j'ai indiqué.

— Mais *deux mois*. Deux mois ici ! C'est absurde. Conway, certainement, vous ne pouvez pas envisager cela ! Mais voyons, deux semaines, ce serait le maximum !

Chang rassembla sa robe autour de lui avec un petit geste définitif.

— Je regrette, je ne voulais pas vous offenser. La lamaserie continuera à vous offrir son entière hospitalité pour toute la durée du séjour que vous aurez l'infortune de devoir faire. Je ne puis rien dire de plus.

— Ce n'est pas nécessaire, rétorqua furieusement Mallinson. Et si vous croyez que vous pouvez nous tenir la dragée haute, vous verrez sous peu que vous vous f... dedans. Ne vous en faites pas, nous trouverons tous les porteurs que nous voulons. Vous pouvez vous

incliner et faire des manières et dire ce qui vous chante...

Conway posa une main sur le bras du jeune homme pour le faire taire. Mallinson en colère faisait penser à un enfant ; il disait tout ce qui lui passait par la tête, sans se soucier ni du sujet, ni du lieu. Étant donné les circonstances et la constitution du jeune homme, Conway était prêt à le trouver excusable, mais il craignait que cela ne blessât la susceptibilité plus délicate du Chinois. Heureusement Chang s'était esquivé, avec un tact admirable, juste à temps pour ne pas entendre le pire.

Ils passèrent le reste de la matinée à discuter la question. Quel coup, pour quatre personnes, qui, en temps ordinaire, auraient dû vivre à leur aise dans les clubs ou les maisons missionnaires de Peshawar, de se trouver devant la perspective d'un séjour de deux mois dans un monastère tibétain. Mais la nature des choses voulait que le choc initial de leur arrivée eût émoussé leurs facultés de s'étonner ou de s'indigner ; même Mallinson, après sa première explosion, se calma et passa à l'humeur d'un fataliste légèrement effaré.

— Je ne discuterai plus là-dessus, Conway, dit-il en aspirant nerveusement la fumée de sa cigarette. Vous savez ce que je ressens. Il y a longtemps que j'ai dit que toute cette affaire était ahurissante. Elle est même louche. Je voudrais en sortir à l'instant.

— Je ne vous en blâme pas, répondit Conway. Malheureusement, il n'est pas question de ce que nous aimerions faire, mais de tout ce à quoi il faudra nous faire. Franchement, si ces gens prétendent ne pas vouloir ou ne pas pouvoir nous fournir des porteurs nécessaires, il n'y a pas d'autre solution que d'attendre l'arrivée d'autres types. Je regrette de devoir admettre que nous sommes absolument sans défense, mais c'est la vérité.

— Vous voulez dire qu'il nous faudra rester ici deux mois ?

— Je ne vois guère ce que nous pouvons faire d'autre.

Mallinson secoua la cendre de sa cigarette avec un geste de nonchalance forcée.

— Très bien, alors. Allons-y pour deux mois. Et maintenant, crions tous hurrah !

Conway continua :

— Je ne vois pas pourquoi ce serait plus désagréable que de passer deux mois dans n'importe quelle autre partie isolée du monde. Des gens comme nous sont habitués, par leur profession, à être envoyés n'importe où, je crois pouvoir dire cela de nous tous. Évidemment, c'est moins drôle pour ceux qui ont des amis ou des parents. Personnellement, j'ai de la chance à ce point de vue ; je ne puis penser à personne qui s'inquiétera sérieusement de moi, et mon travail, quel qu'il soit, peut facilement être fait par quelqu'un d'autre.

Il se tourna vers ses compagnons, comme pour les inviter à parler. Mallinson ne souffla pas mot, mais Conway savait à peu près quelle était sa situation. Il avait des parents et une fiancée en Angleterre, ce qui compliquait les choses.

Barnard, d'un autre côté, acceptait les événements avec ce que Conway avait appris à considérer comme une bonne humeur habituelle.

— En ce qui me concerne, j'estime avoir de la chance, deux mois de pénitencier ne me tueront pas. Quant aux gens de ma ville natale, ils ne hausseront pas les sourcils, je ne les ai pas habitués à recevoir souvent de mes lettres.

— Vous oubliez que nos noms paraîtront dans les journaux, lui rappela Conway. Nous serons tous portés manquants et on imaginera certainement le pire.

Sur le moment, Barnard eut l'air alarmé ; puis, il répliqua avec une légère grimace :

— Oh ! oui, c'est vrai, mais je vous assure que cela ne me touche pas du tout.

Ceci satisfaisait Conway, mais le fait lui semblait un peu bizarre tout de même. Il se tourna vers Miss Brinklow qui, jusque-là, était restée remarquablement silencieuse ; elle n'avait émis aucune opinion au cours de l'entretien avec Chang. Il supposait qu'elle aussi pourrait avoir quelques soucis d'ordre personnel. Elle dit gaiement :

— Comme l'a fait remarquer Mr. Barnard, il n'y a pas besoin de faire tant d'embarras pour un séjour de deux mois ici. C'est toujours pareil, où que l'on soit, on est toujours au service de Dieu. La Providence m'a envoyée ici. Je considère cela comme un appel.

Conway jugea une telle attitude très commode dans de pareilles circonstances.

— Je suis certain, dit-il d'un ton encourageant, que votre société missionnaire sera ravie quand vous rentrerez. Il vous sera possible de lui donner de nombreuses et utiles informations. Nous aurons tous fait une expérience rare. Ce devrait être une petite consolation.

La conversation devint générale. Conway était plutôt surpris de la facilité avec laquelle Barnard et Miss Brinklow s'étaient accommodés de la nouvelle situation. Il en était cependant soulagé ; il ne lui restait qu'une personne mécontente avec qui traiter. Et pourtant, même Mallinson, après la tension de la discussion, subissait une réaction ; il était toujours troublé, mais mieux disposé à envisager le bon côté de la question.

— Dieu sait ce que nous allons faire, s'exclama-t-il, mais cette remarque même prouvait qu'il essayait de se réconcilier avec les faits.

— La première règle est d'éviter de s'énervier les uns les autres, remarqua Conway. Heureusement, l'endroit semble être assez vaste et, en tout cas, pas surpeuplé. Excepté les serviteurs, nous n'avons, jusqu'à présent, vu qu'un seul de ses habitants.

Barnard trouva une autre raison d'être optimiste.

— Il est clair que nous ne crèverons pas de faim, à en juger d'après les repas que nous avons pris jusqu'ici. Vous savez, Conway, il faut de la galette pour subvenir à un tel train de maison. Ces baignoires, par exemple, elles coûtent un prix fou. Et je ne vois pas qui gagne de l'argent ici, à moins que ces hommes dans la vallée aient des occupations et même, ils ne produiraient pas assez pour l'exportation. J'aimerais savoir s'ils ont des mines en exploitation.

— Tout l'endroit est diablement mystérieux, répondit Mallinson. J'aime à penser qu'ils ont des pots pleins d'argent cachés dans un coin, comme les jésuites. Quant aux baignoires, un admirateur millionnaire leur en a probablement fait cadeau. Mais ça ne m'inquiétera guère quand je serai parti. Pourtant je dois dire, que, dans son genre, la vue est belle. Ça ferait un joli centre de sports d'hiver, dans un autre pays. Je me demande si on pourrait skier sur les pentes là au-dessous.

Conway lui jeta un regard inquisiteur et amusé.

— Hier, quand j'ai trouvé un edelweiss, vous m'avez rappelé que je n'étais pas dans les Alpes. À mon tour de vous dire la même chose. Je ne vous conseillerais pas de tenter un de vos exploits Wengen-Scheidegg dans cette partie du monde.

— Je ne pense qu'on ait jamais vu ici un saut à skis.

— Ou même un match de hockey sur glace, répliqua Conway d'un ton railleur. Vous pourriez essayer de former des équipes. Que diriez-vous de « Gentlemen contre Lamas » ?

— Cela leur apprendrait certainement le jeu, glissa Miss Brinklow avec un sérieux inaltérable.

Un commentaire adéquat à cette remarque aurait peut-être été difficile à trouver, mais le besoin ne s'en fit pas sentir, car on servit le déjeuner et sa composition les divertit agréablement. Plus tard, quand Chang entra, personne ne montra aucune disposition à entamer une nouvelle discussion. Avec beaucoup de tact, Chang prouva à chacun qu'il avait conservé de bonnes relations avec tous et les quatre exilés ne firent rien pour détruire cette harmonie. Quand il leur proposa de faire plus ample connaissance avec le monastère et de leur servir de guide, ils acceptèrent tous de bon cœur.

— Mais bien sûr, dit Barnard. Autant jeter un coup d'œil à l'endroit pendant que nous y sommes. Je présume que nous n'y reviendrons pas de sitôt.

Miss Brinklow fit une remarque plus réfléchie.

— Quand nous avons quitté Baskul dans cet avion, j'étais à cent lieues de me douter que nous arriverions dans un endroit comme celui-ci, murmura-t-elle alors qu'ils s'ébranlaient sous l'escorte de Chang.

— Et nous ne savons toujours pas pourquoi nous sommes ici, répondit Mallinson, incapable de pouvoir l'oublier.

Conway n'avait aucun préjugé de race ou de couleur et, de sa part, c'était une affectation de prétendre, comme il le faisait parfois dans des clubs ou dans des wagons de première classe, qu'il attachait un grand prix à la « blancheur » d'un visage rouge homard sous un casque colonial. Cette constatation lui évitait bien des ennuis, spécialement aux Indes, et Conway évitait consciencieusement toutes les complications possibles. En Chine, c'était moins nécessaire ; il avait beaucoup d'amis chinois et il ne lui était jamais venu à l'idée de les traiter en inférieurs. Il ne s'en préoccupait donc pas dans ses relations avec Chang et ne voyait en lui qu'un vieux gentleman bien éduqué, en qui il ne fallait peut-être pas avoir trop confiance, mais qui possédait certainement une vive intelligence. Mallinson, lui, avait tendance à le voir au travers des barreaux d'une cage imaginaire ; Miss Brinklow était brève et sèche, comme si elle s'adressait à un païen aveuglé par son ignorance, tandis que la bonhomie empreinte de sagesse de Barnard était celle qu'il aurait employée vis-à-vis d'un valet de chambre.

Mais la visite de Shangri-La se révélait suffisamment intéressante pour reléguer toutes ces attitudes à l'arrière-plan. Ce n'était pas le premier monastère que visitait Conway, mais c'était, de loin, le plus grand et, sa situation mise à part, le plus remarquable. La simple visite des chambres et des cours représentait une promenade d'un après-midi et, pourtant, ils se doutaient de la présence d'autres appartements – de bâtiments entiers même – devant lesquels ils avaient passé sans que Chang leur offrît d'y entrer. Il leur en montra cependant suffisamment pour confirmer leurs impressions préalables. Barnard était de plus en plus persuadé de la richesse des lamas. Miss Brinklow trouva des preuves abondantes de leur immoralité. Mallinson, sitôt l'intérêt de la nouveauté éteint, se sentit aussi fatigué qu'après des excursions à de plus faibles altitudes ; il avait le sentiment que les lamas ne deviendraient pas ses héros.

Seul Conway subissait un merveilleux et progressif enchantement. Ce n'étaient pas tant les choses en elles-mêmes qui le touchaient, mais bien plutôt la révélation graduelle d'élégance, de goût simple et impeccable, d'harmonie si douce qu'elle charmaient l'œil sans l'arrêter. Il fit un gros effort pour se sortir de son état d'esprit d'artiste et se

mettre dans la peau d'un connaisseur ; il vit des trésors que les musées et les millionnaires se seraient disputés, d'exquises céramiques Sung d'un bleu de perle, décorées en encre de couleur et conservées depuis des milliers d'années, des pièces de laque où des paysages de contes de fées n'étaient pas tant peints qu'orchestrés. Un monde incomparablement raffiné s'agitait avec ferveur dans la porcelaine et les vernis, procurant un instant d'émotion avant de ne toucher que l'esprit. Il n'y avait aucune ostentation, aucune recherche de l'effet, aucune attaque dirigée sur les sentiments du contemplateur. Ces perfections délicates semblaient exister comme les pétales d'une fleur. Elles auraient rendu fou un collectionneur, mais Conway ne collectionnait pas ; il lui manquait et l'argent et l'instinct d'acquisition. Son amour pour l'art chinois était purement spirituel ; dans un monde de plus en plus bruyant et de plus en plus avide, il se tournait vers les miniatures, gentilles et simples. Alors qu'il traversait une pièce après l'autre, un vague trouble s'empara de lui à la pensée de l'immensité du Karakal suspendu au-dessus de tant de fragiles trésors.

Cependant, la lamaserie n'était pas qu'une exposition d'art chinois. On y trouvait, par exemple, une merveilleuse bibliothèque, aérée et spacieuse ; elle contenait une multitude de livres si judicieusement rangés dans des baies et des alcôves que l'atmosphère tout entière était plus imprégnée de savoir que d'étude, de bonnes manières plutôt que de gravité. Un bref regard sur les rayons étonna profondément Conway ; la meilleure littérature du monde se trouvait là, semblait-il, aussi bien qu'une quantité incroyable d'ouvrages aux titres obtus et curieux qu'il ne pouvait pas apprécier. Des volumes anglais, français, allemands et russes abondaient, parmi une quantité d'autres livres chinois et orientaux. Une section qui l'intéressait tout particulièrement était consacré à la « Tibétologie », si l'on peut l'appeler ainsi ; il nota différentes raretés, entre autres le *Novo Descubrimiento de grao catayo ou dos Regos de Tibet* par Antonio de Andrade (Lisbonne, 1626) ; la *Chine* d'Athanasius Kircher (Anvers, 1667) ; *Le Voyage en Chine des Pères Grueber et d'Orville* ; et le Belgatti : *Relazione Inedita di un Viaggio al Tibet*. Il examinait ce dernier quand il sentit le regard de Chang posé sur lui avec une douce curiosité.

— Vous êtes un lettré, peut-être ?

Conway éprouva de la difficulté à répondre. Ses anciennes fonctions à Oxford lui donnaient le droit d'acquiescer, mais il savait que le terme, tout en étant un compliment dans la bouche d'un Chinois, avait une sorte de prétention pour des oreilles anglaises, et par égard pour ses compagnons, il hésita à le reconnaître. Il dit :

— J'aime lire, évidemment, mais mon travail durant ces dernières années ne m'a pas laissé beaucoup de loisirs pour satisfaire ce

penchant.

— Pourtant, vous l'auriez voulu ?

— Oh ! je ne pourrais même pas le dire, mais je suis sensible à son attrait.

Mallinson, qui s'était emparé d'un livre, interrompit :

— Voici de quoi satisfaire vos penchants à l'étude, Conway. C'est une carte de la région.

— Nous en avons une collection de plusieurs centaines, dit Chang. Vous pouvez toutes les consulter, mais je puis peut-être vous éviter la peine de chercher. Vous ne trouverez Shangri-La sur aucune.

— Comme c'est curieux, commenta Conway. Je me demande pourquoi ?

— Il y a une très bonne raison, seulement je ne puis vous la dire.

Conway sourit, mais Mallinson prit un air maussade.

— Vous continuez à cultiver le mystère, dit-il. Jusqu'à présent nous n'avons pas vu grand-chose qu'il soit nécessaire de tenir secret.

Soudain, Miss Brinklow sortit de la stupeur où l'avait plongée la visite des locaux.

— N'allez-vous pas nous montrer les lamas au travail ? dit-elle d'une petite voix flûtée au timbre de laquelle on sentait qu'elle avait déjà intimidé plus d'un employé de chez Cook. On avait aussi l'impression que son cerveau était farci de visions de travaux indigènes, tissage de nattes ou autres occupations pittoresques et primitives, dont elle pourrait parler quand elle rentrerait chez elle. Elle semblait totalement dépourvue de toute faculté d'être surprise, mais paraissait toujours légèrement indignée, combinaison que ne dérangea absolument pas la réponse de Chang :

— J'ai le regret de vous dire que c'est impossible. Les personnes étrangères à l'établissement ne voient jamais – ou pour ainsi dire jamais – les lamas.

— Il faudra nous en passer, alors, convint Barnard. Mais je trouve que c'est vraiment dommage. Vous ne vous doutez pas combien j'aurais aimé serrer la main de votre supérieur.

Chang accepta la remarque avec une bénignité sérieuse. Mais Miss Brinklow ne se laissait pas dérouter pour si peu.

— Que font les lamas ? continua-t-elle.

— Ils se consacrent, Madame, à la contemplation et la recherche de la sagesse.

— Mais ce n'est pas *faire* quelque chose.

— Alors, Madame, ils ne font rien.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle saisit l'occasion de récapituler.

— Mr. Chang, j'éprouve un grand plaisir à voir toutes ces choses, vraiment, mais vous ne me convaincrez pas que cette institution ait une utilité quelconque. Je préfère quelque chose d'un ordre plus pratique.

— Peut-être aimeriez-vous prendre le thé ?

Conway se demanda tout d'abord si une intention ironique se cachait sous ces mots, mais il vit rapidement que non ; l'après-midi avait passé très vite et Chang, malgré sa frugalité, possédait le goût typique des Chinois de boire du thé à de fréquents intervalles. Miss Brinklow confessa que de visiter des musées et des galeries de tableaux lui donnait toujours mal à la tête. Ils se rallièrent donc tous à la proposition de Chang et le suivirent à travers plusieurs cours ; ils débouchèrent soudain devant une scène d'une beauté inégalable. Partant d'une colonnade, des marches descendaient dans un jardin où, grâce à une savante irrigation, s'inscrivait un étang tapissé de lotus aux feuilles si rapprochées qu'on aurait dit un sol recouvert de briques vertes et humides. Il était bordé de toute une ménagerie de lions, de dragons et de licornes en cuivre jaune, offrant tous une férocité stylisée qui accentuait la paix environnante plutôt qu'elle ne l'offensait. L'image tout entière était si parfaitement proportionnée qu'elle attirait l'œil d'un endroit à l'autre sans aucune hâte ; il n'existait ni rivalité, ni vanité et même le sommet du Karakal, sans égal au-dessus des toits de tuiles bleues, semblait être rentré dans le cadre d'une exquise œuvre d'art.

— Quel joli coin, s'exclama Barnard, comme Chang les conduisait vers un pavillon qui, pour la plus grande joie de Conway, contenait une harpe et un grand piano à queue moderne. C'était le couronnement étonnant d'un après-midi déjà surprenant. Jusqu'à un certain point, Chang répondit à toutes ses questions avec une grande simplicité ; il expliqua que les lamas tenaient la musique occidentale en haute estime, particulièrement celle de Mozart ; ils possédaient un grand choix de toutes les œuvres des compositeurs européens et plusieurs d'entre eux jouaient en virtuoses de divers instruments.

Barnard était surtout intrigué par le problème du transport.

— Vous ne me ferez pas croire que ce piano est arrivé ici par le même chemin que celui que nous avons pris hier.

— Il n'y en a pas d'autre.

— Eh bien, alors, ça bat tous les records ! Pourtant, avec un phonographe et une radio, vous auriez tout ce qu'il vous faudrait. Mais vous n'êtes pas au courant de ces récentes découvertes.

— Oh si, nous avons eu des rapports, mais on nous a laissé entendre que les montagnes rendraient impossibles les réceptions de

T.S.F. ; quant à un gramophone, l'idée a été soumise aux autorités, mais elles ont trouvé que rien ne pressait à ce sujet.

— Je m'en serais douté même si vous ne me l'aviez pas dit. Ça doit être la devise de votre société, « Rien ne presse ».

Il rit à haute voix et continua :

— Pour en revenir aux détails, supposez qu'un de vos patrons décide qu'il veut un gramo, par quel procédé l'obtenez-vous ? Les fabricants ne l'apportent certainement pas ici. J'en déduis que vous avez un agent à Pékin, à Shanghai ou ailleurs, et je parie ce que vous voulez que vous savez ce que ça coûte quand vous le recevez.

Mais Chang ne se laissa pas plus émouvoir que dans d'autres occasions.

— Vos déductions sont habiles, Mr. Barnard, mais je crains de ne pas pouvoir les discuter.

Ils se trouvaient de nouveau, réfléchit Conway, au bord de la ligne de démarcation entre ce qui pouvait et ne devait pas être révélé. Il pensait pouvoir bientôt en déterminer les limites, mais une nouvelle surprise l'en empêcha, car déjà des serviteurs apportaient des bols de thé parfumé et, avec eux, était entrée subrepticement une jeune fille en robe chinoise. Elle se dirigea directement vers la harpe et commença à jouer une gavotte de Rameau. Le premier pincement des cordes enchantait Conway au-delà de toute expression ; une relation intime se dégageait entre les airs argentins du dix-huitième siècle français et l'élégance des vases Sung, des laques exquis et de l'étang de lotus ; ils s'enveloppaient tous du même charme indestructible, qui apportait l'immortalité à une époque à laquelle leur esprit était étranger. Puis il remarqua celle qui jouait. Elle avait le nez long et mince, les pommettes et la pâleur de coquilles d'œuf des Mandchous ; ses cheveux noirs étaient tirés en arrière et tressés ; elle possédait la délicatesse et le fini des miniatures. Sa bouche ressemblait à un petit liseron rose ; la jeune fille se tenait absolument immobile, à l'exception de ses mains aux longs doigts. Quand la gavotte fut terminée, elle fit une petite révérence et sortit.

Chang lui sourit, et ensuite à Conway, avec un petit air de triomphe personnel.

— Vous êtes satisfait ? s'enquit-il.

— Qui est-elle ? demanda Mallinson, avant que Conway pût répondre.

— Elle s'appelle Lo-Tsen. Elle joue à merveille des instruments à cordes orientaux. De même que moi, elle n'a pas encore atteint l'initiation complète.

— Je le pense bien vraiment, s'exclama Miss Brinklow. C'est encore une enfant. Ainsi, vous avez des femmes lamas ?

— Il n'y a pas de distinction de sexe parmi nous.

— Quelle chose extraordinaire que votre lamaïsme, commenta Mallinson avec hauteur, après un silence.

Ils finirent de boire leur thé sans proférer un autre mot ; il semblait que les échos de la harpe flottaient toujours dans l'air, les tenant sous un charme magique. Alors qu'ils quittaient le pavillon, Chang se permit de demander si cette visite leur avait fait plaisir. Conway, répondant pour les autres, l'en assura avec la courtoisie de rigueur. Chang certifia à son tour qu'il était ravi de son après-midi ; les ressources de la bibliothèque et de la salle de musique devaient être considérées comme étant à leur entière disposition durant leur séjour.

Conway le remercia à nouveau, avec sincérité.

— Mais, et les lamas ? ajouta-t-il. N'ont-ils jamais envie de s'en servir ?

— Ils cèdent volontiers la place à leurs hôtes estimés.

— Voilà ce que j'appelle un beau geste, dit Barnard. Et qui est plus, cela prouve que les lamas savent véritablement que nous existons. C'est un pas en avant, je me sens plus à mon aise. Vous avez certainement une chic installation ici, Chang, et cette jeune fille joue très joliment de la harpe. Quel âge a-t-elle, je me le demande ?

— Je crains de ne pas pouvoir vous le dire.

Barnard rit.

— Vous ne dévoilez pas le secret de l'âge d'une femme, si je comprends bien ?

— Précisément, répondit Chang avec un léger sourire.

Ce soir-là, après le dîner, Conway trouva l'occasion de fausser compagnie aux autres et d'aller errer dans les vastes cours paisibles, baignées de lune. Shangri-La était vraiment belle alors, enveloppée du mystère qui se trouve autour même de la beauté. L'air était froid et tranquille ; l'impressionnante pyramide du Karakal semblait toute proche, beaucoup plus proche qu'en plein jour. Conway était physiquement heureux, sentimentalement satisfait et mentalement à l'aise ; mais son cerveau, qui n'était pas la même chose que son esprit, était légèrement troublé. Il était intrigué. La limite du domaine secret se dessinait plus clairement à ses yeux, mais seulement pour révéler un arrière-plan impénétrable. Toute la série d'événements ahurissants que ses trois compagnons de hasard et lui avaient vécus, s'effaçait dans une sorte de brouillard. Il ne pouvait pas encore les comprendre, mais il savait qu'ils pouvaient être expliqués.

Passant le long d'un cloître, il atteignit la terrasse dominant la

vallée. L'odeur des tubéreuses l'assaillit, pleine de doux souvenirs ; en Chine, on l'appelait « l'odeur de la lune ». Il pensa avec fantaisie que si la lune avait également un son, ce pourrait bien être celui de la gavotte de Rameau qu'il venait d'entendre ; et ceci le fit penser à la petite Mandchoue. Il ne lui était pas venu à l'idée d'imaginer des femmes à Shangri-La ; on n'associait généralement pas leur présence avec la pratique monastique. Pourtant, réfléchit-il, ce n'était pas une innovation désagréable ; une joueuse de harpe pouvait être un atout précieux pour une communauté qui se permettait d'être, selon les termes de Chang, « modérément hérétique ».

Il se pencha dans l'abîme bleu noir. Le saut était fantastique, peut-être de mille mètres. Il se demanda si on lui permettrait de descendre et d'inspecter la civilisation de la vallée dont on avait parlé. L'existence de cette étrange « poche de culture », cachée parmi des montagnes inconnues et dirigée par une sorte de théocratie, l'intéressait au point de vue historique, et ceci en dehors des curieux secrets de lamaserie.

Subitement, avec un souffle d'air, des sons lui parvinrent des profondeurs de la vallée. En écoutant attentivement, il entendait des gongs et des trompettes et aussi (quoique peut-être seulement en imagination) les lamentations d'une foule. Le vent tourna et il ne perçut plus rien. Mais la lueur de vie dans ces profondeurs voilées ne servait qu'à intensifier l'austérité de Shangri-La. Ses cours abandonnées et ses pavillons silencieux reposaient dans un calme dont toute l'agitation du monde avait été exclue, où le temps lui-même osait à peine passer. Puis, dans une fenêtre, bien au-dessus de la terrasse, il aperçut la lumière rose doré diffusée par les lanternes en papier ; était-ce là que les lamas se consacraient à la contemplation et à la recherche de la sagesse ? S'y adonnaient-ils en ce moment ? Il lui semblait qu'il pourrait résoudre le problème en entrant par la première porte venue, en explorant galeries et corridors jusqu'à ce que la vérité lui appartînt ; mais il savait qu'une telle liberté n'était qu'illusoire et, qu'en fait, ses mouvements étaient surveillés. Deux Tibétains avaient traversé la terrasse et s'étaient accoudés paresseusement au parapet. Ils avaient l'air de braves types. Le murmure des gongs et des trompettes s'éleva de nouveau et Conway entendit un des hommes questionner son compagnon. La réponse vint :

— Ils ont enterré Talu.

Conway, dont les connaissances de tibétain étaient peu profondes, espéra qu'ils continueraient leur conversation ; une seule remarque ne lui servait pas à grand-chose. Au bout d'un moment, celui qui posait

les questions reprit la conversation et obtint des réponses qui parvinrent jusqu'à Conway et celui-ci put à peu près comprendre ce qui suit :

— Il est mort en dehors de la vallée.

— Il a obéi aux supérieurs de Shangri-La.

— Il est venu dans les airs avec un grand oiseau pour le porter.

— Il a aussi amené des étrangers.

— Talu n'avait pas peur du vent de l'extérieur, ni du froid de l'extérieur.

— Bien qu'il soit parti depuis longtemps, la vallée de la Lune Bleue ne l'a pas oublié.

Ils ne dirent rien de plus que Conway pût interpréter et, après avoir attendu un certain temps, il retourna à ses pénates. Il en avait entendu suffisamment pour tourner une clé de plus dans la serrure du mystère et elle s'adaptait si bien qu'il se demandait pourquoi il ne l'avait pas trouvée tout seul. Il y avait bien pensé, mais c'était si fantastique et si peu raisonnable, qu'il n'avait pas voulu l'admettre. Maintenant, il se rendait compte que cette irréalité, quelque fantastique qu'elle fût, devait être acceptée. Le vol de Baskul n'était pas l'exploit sans raison d'un homme fou. C'était une action conçue, préparée et exécutée sur les données de Shangri-La. Les gens qui habitaient là connaissaient le pilote par son nom ; il avait vécu parmi eux, ils portaient son deuil. Une intelligence supérieure dirigeait et pliait tout à son propre gré ; une intention bien arrêtée avait décrété les heures et les kilomètres inexplicables. Mais quelle était cette intention ? Pour quelle raison pouvait-on bien amener les quatre passagers d'un avion anglais dans les solitudes himalayennes ?

La question épouvantait un tant soit peu Conway, mais ne lui déplaisait cependant pas. Son esprit était défié de la seule manière dont il pouvait l'être, par un besoin de lucidité ne demandant qu'une attention soutenue. Il décida immédiatement qu'il ne fallait pas encore communiquer cette curieuse découverte ; ses compagnons ne pourraient pas l'aider et ses hôtes ne le voudraient certainement pas.

— Je suppose que les gens ont dû parfois s'habituer à des endroits pires, remarqua Barnard à la fin de sa première semaine à Shangri-La et, sans aucun doute, c'était bien là ce qu'on pouvait dire.

Au bout des huit jours, leur groupe s'était installé dans une sorte de routine journalière et, avec l'aide de Chang, l'ennui n'était pas plus vif que dans bien des vacances organisées d'avance. Ils s'étaient tous accoutumés à l'atmosphère, la trouvant tout à fait vivifiante tant qu'on évitait un exercice fatigant. Ils avaient appris que les nuits étaient froides et les jours chauds, que la lamaserie se trouvait à l'abri du vent, que les avalanches sur le Karakal étaient fréquentes à midi, qu'un excellent tabac poussait dans la vallée, que certains mets et boissons étaient meilleurs que d'autres et que chacun d'eux avait ses goûts personnels et ses particularités. En effet, ils s'étaient découverts les uns et les autres comme quatre écoliers dans une école dont tout le monde serait mystérieusement absent. Chang s'efforçait sans cesse d'atténuer les frottements. Il dirigeait des excursions, suggérait des occupations, recommandait des livres et, chaque fois qu'un silence désagréable pesait au cours d'un repas, il parlait avec son débit lent et réfléchi ; bref, il se montrait, dans toutes les occasions, bénin, courtois et plein de ressources. La ligne de démarcation était si évidente entre les informations auxquelles on répondait de bonne grâce et celles que l'on déclinait, que plus personne ne songeait à s'en formaliser, sauf parfois Mallinson. Conway se plaisait à le remarquer ; cela ajoutait un fragment supplémentaire aux données qu'il accumulait. Barnard « taquinait » même le Chinois à la manière et selon les traditions d'une société rotarienne du Middle-West.

— Vous savez, Chang, votre hôtel est rudement mauvais. Ne vous envoie-t-on jamais de journaux ? Je donnerais tous les livres de votre bibliothèque pour l'édition du *Herald Tribune* de ce matin.

Les réponses de Chang étaient toujours empreintes de sérieux, ce qui ne voulait pas nécessairement dire qu'il prenait toutes les questions au sérieux.

— Nous avons une série du *Times*, Mr. Barnard, à laquelle il manque ces dernières années. Mais seulement, j'ai le regret de vous dire, le *Times* de Londres.

Conway fut heureux de voir que la vallée ne se trouvait pas « en dehors des limites », bien que son accès rendît une descente non escortée impossible. En compagnie de Chang, ils passèrent un jour entier à visiter le terrain vert, si agréable à regarder du haut de leur rocher escarpé. Conway s'absorba dans l'inspection avec un intérêt marqué. Ils voyagèrent dans des litières de bambou, se balançant périlleusement au-dessus des précipices, tandis que leurs porteurs descendaient le raide sentier d'un air nonchalant. Ce n'était pas un chemin pour gens peureux, mais quand ils atteignirent enfin le niveau des forêts et des collines, les bienfaits de la lamaserie se faisaient sentir partout. Car la vallée n'était rien d'autre qu'un paradis clos, d'une fertilité ahurissante, dans laquelle la différence verticale de quelque mille pieds creusait l'abîme entre le climat tempéré et le climat tropical. Des céréales d'une diversité inusitée croissaient en masse sans qu'un pouce de terrain restât inculte. La surface cultivée s'étendait sur une douzaine de kilomètres, sur une largeur variant entre un et cinq et, bien qu'étroite, elle avait la chance de recevoir les rayons du soleil pendant la partie la plus chaude de la journée. La température était agréable, même à l'ombre ; mais, dans les ruisselets qui arrosaient le sol, coulait le froid glacial des neiges éternelles. Une fois de plus, Conway contempla la prodigieuse muraille de la montagne et constata l'insécurité superbe et exquise de la scène ; car, sans une barrière placée là par hasard, la vallée n'aurait été qu'un lac, alimenté perpétuellement par les hauteurs glacées qui l'entouraient. Au lieu de cela, quelques rivières se frayaient un chemin pour remplir les réservoirs et irriguer les plantations, avec une discipline consciencieuse, digne d'un ingénieur agronome. Tout le spectacle lançait un défi à la prudence, mais il subsisterait tant que le cadre ne serait pas détruit par un tremblement de terre ou un glissement de terrain.

Toutefois, de telles craintes pour l'avenir ne faisaient qu'augmenter la beauté absolue du présent. Une fois de plus, Conway fut captivé par le même charme et la même ingénuité qui avaient rendu ses années en Chine plus heureuses que les autres. Le vaste massif environnant formait un contraste parfait avec les petites pelouses et les jardins bien entretenus, les maisons de thé colorées près de la rivière et les habitations fragiles semblables à des maisons de poupées. Les habitants lui parurent un mélange très réussi de Chinois et de Tibétains ; ils étaient plus propres et plus agréables à regarder que la plupart des représentants des deux races et semblaient avoir peu souffert d'unions répétées entre proches parents. Ils souriaient au passage des étrangers et échangeaient un mot aimable avec Chang ; ils étaient bien disposés et peu curieux, courtois et insoucians, occupés à des ouvrages innombrables, mais sans aucune

hâte apparente. Conway les classait parmi une des communautés les plus intéressantes qu'il eût jamais rencontrées et même Miss Brinklow, qui avait recherché tous les symptômes possibles de dégradation païenne, devait convenir « qu'en apparence », il n'y avait rien à redire. Elle était très soulagée de voir les indigènes « complètement » habillés ; et son inspection la plus scrupuleuse d'un temple bouddhiste ne lui permit de découvrir que peu d'objets pouvant avoir un caractère phallique. Chang expliqua que le temple possédait ses propres lamas, placés sous la vague surveillance de Shangri-La, tout en n'appartenant pas au même ordre. Plus bas dans la vallée se trouvaient également un temple taïste et un temple de Confucius.

— Les diamants ont plusieurs facettes, dit le Chinois, et il est possible que plusieurs religions soient modérément vraies.

— Je suis d'accord avec vous, dit chaleureusement Barnard. Je n'ai jamais cru aux jalousies sectaires. Chang, vous êtes un philosophe – il faut que je me rappelle votre remarque. « Plusieurs religions sont modérément vraies. » Vous devez être des types rudement intelligents, là-haut sur la montagne, pour avoir trouvé ça. Vous avez raison, j'en suis absolument certain.

— Mais nous, répondit Chang comme dans un rêve, en sommes seulement modérément certains.

Miss Brinklow ne s'intéressait pas à tous ces discours qui, pour elle, manquaient de sens pratique. Elle était préoccupée par une idée personnelle.

— Quand je rentrerai, dit-elle, les lèvres serrées, je demanderai à ma société d'envoyer un missionnaire ici. Et s'ils réclament à cause de la dépense, j'insisterai jusqu'à ce qu'ils cèdent.

Elle montrait une telle détermination que même Mallinson, si peu qu'il sympathisât avec les missions, ne put s'empêcher de l'admirer.

— Ils devraient *vous* y envoyer, dit-il. C'est-à-dire, évidemment, si cet endroit vous plaît.

— Il n'est pas question de « plaire », répliqua Miss Brinklow. Ça ne peut pas plaire. La question, c'est d'avoir le sentiment de son devoir.

— Si j'étais missionnaire, dit Conway, je crois que je choisirais cet endroit plutôt que n'importe quel autre.

— Dans ce cas-là, jappa Miss Brinklow, vous n'auriez évidemment aucun mérite.

— Mais je ne pensais pas au mérite.

— C'est d'autant plus dommage, alors. Il n'y a aucun mérite à faire quelque chose parce que cela vous plaît. Regardez tous ces gens ici.

— Ils ont tous l'air très heureux.

— *Justement*, répondit-elle avec une note de férocité. Du reste, je ne vois pas pourquoi je ne commencerais pas en apprenant leur langue. Pouvez-vous me prêter un livre à ce sujet, Mr. Chang ?

Chang se montra sous son aspect le plus suave.

— Très certainement, Madame, avec le plus grand plaisir. Et, si vous me permettez de vous le dire, l'idée est excellente.

Quand ils remontèrent à Shangri-La dans la soirée, il s'empessa de lui fournir le livre demandé. Miss Brinklow fut tout d'abord un peu éberluée de voir le gros volume écrit par un studieux Allemand du dix-neuvième siècle (elle s'attendait probablement plus à quelque chose dans le genre « Polissez votre tibétain »), mais avec l'aide du Chinois et les encouragements de Conway, elle débuta brillamment et tira bientôt une secrète satisfaction de sa tâche.

Conway trouva également beaucoup de choses qui l'intéressaient, en dehors du problème auquel il s'était attaqué. Durant les chaudes journées ensoleillées, il profitait de la bibliothèque et de la salle de musique, et était de plus en plus convaincu que les lamas possédaient une culture exceptionnelle. En tout cas, leur goût pour les livres était de tendance universelle ; Platon en grec côtoyait Omar en anglais ; Nietzsche voisinait avec Newton ; on y trouvait Thomas More et aussi Hannah More, Thomas Moore, George Moore et même le vieux Moore. Conway estimait le nombre total des volumes entre vingt et trente mille ; il était fort tentant de spéculer sur la méthode choisie pour les acquérir. Il chercha pour trouver les livres les plus nouveaux, mais ne trouva rien de plus récent qu'une édition bon marché de *Im Westen Nichts Neues*. Au cours d'une importante visite, Chang lui communiqua que d'autres livres, édités vers 1930, seraient sans doute ajoutés aux rayons ; ils étaient déjà arrivés à la lamaserie.

— Nous tâchons d'être à la page, voyez-vous, commenta-t-il.

— Il y a quantité de personnes qui ne partageraient pas votre opinion, répondit Conway avec un sourire. De nombreux événements se sont produits dans le monde depuis l'année dernière.

— Rien d'important, mon cher Monsieur, qui n'ait pu être prévu en 1920 et qui ne sera pas mieux compris en 1940.

— Alors, vous ne vous intéressez pas aux développements de la crise mondiale ?

— Je m'y intéresserai certainement, quand le moment sera venu.

— Vous savez, Chang, je crois que je commence à vous comprendre. Vous êtes orienté autrement que nous – le temps a moins de signification pour vous que pour la plupart des êtres. Si j'étais à

Londres, je ne me hâterais pas toujours pour obtenir la dernière édition d'un journal ; et à Shangri-La, vous n'êtes pas plus pressé d'en avoir une d'il y a un an. Ces deux attitudes me semblent très raisonnables. Dites-moi, depuis combien de temps n'avez-vous plus eu de visites ici ?

— Je ne puis malheureusement pas vous le dire, Mr. Conway.

C'est ainsi que se terminaient habituellement toutes les conversations et Conway préférait cela au phénomène opposé dont il avait souvent souffert – une conversation qui n'en finit jamais. Il se mettait à apprécier Chang de plus en plus, tandis que leurs rencontres se multipliaient, mais il était toujours intrigué de rencontrer si peu du personnel de la lamaserie. En admettant que les lamas eux-mêmes soient invisibles, n'y avait-il pas d'autres candidats que Chang ?

Il y avait, évidemment, la petite Mandchoue. Il la voyait parfois lorsqu'il se rendait dans la salle de musique ; mais elle ne savait pas l'anglais et il ne voulait pas encore dévoiler ses connaissances du chinois. Il n'arrivait pas à déterminer si elle faisait de la musique pour son plaisir, ou si elle était une sorte d'élève. Sa manière de jouer, de même que toute sa conduite, était exquisément conventionnelle et son choix se portait toujours sur Bach, Corelli, Scarlatti et, occasionnellement, Mozart. Elle préférait la harpe au piano, mais lorsque Conway jouait de ce dernier, elle écoutait avec une attention grave et presque forcée. Il était impossible de savoir ce que cachait son esprit ; il était même difficile de deviner son âge. Il n'aurait pu dire si elle avait plus de trente ans ou moins de treize ; et pourtant, de telles invraisemblances ne pouvaient pas être écartées comme étant entièrement impossibles.

Mallinson qui, à défaut de mieux, venait parfois écouter la musique, la trouvait très énigmatique.

— Je me demande ce qu'elle fait ici, dit-il à Conway plus d'une fois. La doctrine lama peut présenter un intérêt pour un vieux type comme Chang, mais quel en est l'attrait pour une jeune fille ? Je me demande depuis combien de temps elle est là ?

— Je me le demande aussi, mais c'est une de ces choses qu'on ne nous dit pas.

— Supposez-vous qu'elle se plaise ici ?

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle n'a pas l'air de s'y déplaire.

— En fait, elle n'a pas l'air d'avoir le moindre sentiment humain. C'est une petite poupée d'ivoire plus qu'un être humain.

— Mais charmante, malgré tout.

— Pour ce qu'on en tire...

Conway sourit.

— Mais on en tire passablement, Mallinson, si vous y réfléchissez. Après tout, la poupée d'ivoire a de bonnes manières, du goût pour ses vêtements, des traits agréables à regarder, un joli toucher de la harpe et elle ne se meut pas dans une pièce comme si elle jouait au hockey. L'Europe occidentale, si je me rappelle bien, contient un nombre incalculable de femmes auxquelles manquent ces vertus.

— Vous êtes affreusement cynique en ce qui concerne les femmes, Conway.

Conway était accoutumé à l'accusation. Jusqu'à présent, il n'avait pas eu beaucoup à faire avec l'autre sexe et, au cours de séjours occasionnels dans des stations climatiques des Indes, cette réputation-là n'avait pas été plus difficile à soutenir qu'une autre. En vérité, il avait eu quelques amitiés très agréables avec des femmes qui auraient été ravies de l'épouser s'il le leur avait demandé – mais il ne leur avait pas demandé. Il avait failli publier ses fiançailles, une fois, dans le *Morning Post*, mais la jeune fille ne voulait pas vivre à Pékin, et lui ne voulait pas habiter à Tunbridge Welles ; personne ne voulut céder et l'affaire en resta là. Son expérience avec les femmes avait été peu concluante, mais il n'en était pas, pour cela, un cynique.

Il dit en riant :

— J'ai trente-sept ans, vous en avez vingt-quatre. C'est là toute la différence.

Après un silence, Mallinson demanda soudain :

— Dites-moi, quel âge peut bien avoir Chang ?

— N'importe lequel, répliqua Conway d'un ton léger, entre quarante-neuf et cent quarante-neuf.

Le fait de ne pas satisfaire à toutes leurs curiosités tendait à diminuer la valeur réelle des renseignements que Chang était toujours prêt à donner. Il ne faisait pas un secret, par exemple, des coutumes et habitudes des gens de la vallée. Conway, qui s'y intéressait, échangeait avec lui des conversations qui auraient pu rendre de grands services pour une thèse d'étudiant. Il s'intéressait particulièrement à la façon dont était gouvernée la population de la vallée ; après une étude approfondie, il découvrit que c'était une autocratie douce et élastique, appliquée avec bienveillance. C'était en tout cas une réussite, comme le prouvait chaque descente dans la vallée. Conway était intrigué de savoir sur quoi était basé l'ordre qui régnait ; il semblait n'y avoir ni soldats, ni police ; pourtant on devait avoir prévu des sanctions pour les incorrigibles ? Chang répondit que le crime était très rare, partiellement parce que seules les choses graves étaient considérées comme des crimes et partiellement parce que chacun jouissait de tout ce qu'il pouvait raisonnablement désirer. En dernière ressource, les

serviteurs personnels de la lamaserie avaient le pouvoir d'expulser un coupable hors de la vallée – toutefois, cette punition, jugée terrible, n'était appliquée que très rarement. Mais le facteur principal du gouvernement de la Lune Bleue, continua Chang, consistait à inculquer les bonnes manières, à apprendre aux hommes à sentir ce qui « ne se faisait pas » et qu'ils se déclassaient en le faisant.

— Vous autres Anglais, inculquez les mêmes sentiments dans vos écoles publiques, mais en ne les appliquant pas aux mêmes choses, je le crains. Les habitants de notre vallée considèrent, par exemple, que « cela ne se fait pas » d'être inhospitalier envers les étrangers, de se disputer avec acrimonie, ou de s'efforcer d'obtenir la priorité. L'idée de trouver plaisant ce que vos professeurs appellent l'honneur sportif leur semblerait absolument barbare – un stimulant de tous les instincts les plus bas.

Conway demanda s'ils ne se disputaient jamais au sujet des femmes.

— C'est très rare, car il ne serait pas considéré comme convenable de prendre une femme qu'un autre homme désire.

— Supposez qu'il la désire si ardemment qu'il se moque complètement de savoir si c'est bien ou pas.

— Alors, mon cher Monsieur, il serait bien élevé de la part de l'autre homme de la lui laisser. Vous seriez réellement surpris de voir combien un peu de courtoisie aide à aplanir toutes les difficultés.

Il est bien certain qu'au cours de ses visites dans la vallée, Conway trouvait un esprit de bonne volonté et de contentement qui lui plaisait d'autant plus qu'il savait que, parmi tous les arts, celui de gouverner avait le moins été porté à la perfection. Quand il en fit compliment à Chang, celui-ci répondit :

— C'est que, voyez-vous, nous croyons que pour bien gouverner, il faut éviter de trop gouverner.

— Vous n'avez pourtant pas d'institutions démocratiques – le vote, et le reste ?

— Oh ! non ! Nos gens seraient très choqués d'avoir à déclarer qu'une politique est tout à fait juste et l'autre, tout à fait fausse.

Conway sourit. Il trouvait cette mentalité fort sympathique.

Pendant ce temps-là, Miss Brinklow trouvait une satisfaction personnelle dans l'étude du tibétain ; pendant ce temps-là également, Mallinson s'agitait et grognait tandis que Barnard montrait avec persistance une égalité d'humeur qui, réelle ou simulée, était également digne d'admiration.

— Pour dire la vérité, constata un jour Mallinson, la bonne

humeur de ce bonhomme commence à m'horripiler. Je comprends qu'il tâche de garder le sourire, mais ses perpétuelles plaisanteries m'agacent. Si nous le laissons faire, il n'y en aura plus que pour lui.

Une fois ou deux, Conway aussi s'était étonné de la facilité avec laquelle l'Américain s'accommodait de sa nouvelle vie. Il répondit :

— N'est-ce pas une chance pour nous qu'il le prenne si bien ?

— Personnellement, je trouve ça rudement étrange. Que savez-vous de lui, Conway ? je veux dire, qui il est, etc.

— Pas beaucoup plus que vous. J'ai cru comprendre qu'il venait de Perse, où il était censé s'occuper de puits de pétrole. Quand j'ai organisé l'évacuation, j'ai eu toutes les peines du monde à le persuader de se joindre à nous. Il n'a été d'accord que quand je lui ai dit qu'un passeport américain n'arrêterait pas une balle de revolver.

— Avez-vous jamais vu son passeport ?

— Il est probable que oui, je ne me rappelle pas. Pourquoi ?

— Je crains que vous ne pensiez que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Pourquoi le ferais-je, du reste ? Deux mois ici devraient révéler tous nos secrets, si nous en avons. Notez bien que c'est un pur hasard, la façon dont c'est arrivé, et je n'en ai soufflé mot à personne, cela va sans dire. Je ne pensais même pas vous le communiquer, mais maintenant que nous en parlons, je ne vois pas pourquoi je me tairais.

— C'est évident, mais j'aimerais bien que vous me disiez de quoi vous parlez.

— Simplement ceci. Barnard voyage avec un faux passeport et ne s'appelle pas du tout Barnard.

Conway leva les sourcils, sans grand intérêt. Il aimait Barnard, pour autant qu'il éprouvait pour cet homme un sentiment quelconque ; mais il lui était impossible de s'intéresser à savoir qui il était – ou n'était pas – en réalité. Il dit :

— Qui pensez-vous que ce soit, alors ?

— C'est Chalmers Byrant.

— Que dites-vous ? Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Il a laissé tomber un carnet de notes de sa poche ce matin ; Chang le ramassa et me le donna, pensant qu'il m'appartenait. Je n'ai pas pu m'empêcher de voir qu'il était bourré de coupures de journaux – quelques-unes tombèrent et ça m'est égal d'admettre que je les ai regardées. Après tout, les coupures de journaux ne sont pas privées, ou ne devraient pas l'être. Elles se rapportaient toutes à Bryant et aux recherches dont il était l'objet ; l'une d'elles portait une photographie qui ressemblait à Barnard, excepté la moustache.

— Avez-vous mentionné votre découverte à Barnard lui-même ?

— Non, je lui ai juste rendu son bien sans commentaires.

— Autrement dit, votre supposition repose sur l'identification d'une photographie de journal ?

— Jusqu'à présent, oui.

— Je ne crois pas que j'essaierais de convaincre qui que ce soit par cette seule preuve. Évidemment, vous pouvez avoir raison – je ne dis pas que ce ne peut pas être Bryant. Si c'était lui, ça expliquerait en grande partie son contentement à se trouver ici – il n'aurait pas pu trouver de meilleur endroit pour se cacher.

Mallinson parut légèrement désappointé que sa nouvelle sensationnelle ne suscitât pas plus d'intérêt.

— Eh bien, qu'allez-vous faire ? demanda-t-il.

Conway réfléchit un moment avant de répondre.

— Je ne sais pas trop. Probablement rien du tout. Que pourrions-nous faire, de toute façon ?

— Mais, zut après tout, si cet homme est Bryant...

— Mon cher Mallinson, si cet homme était Néron en personne, ça n'aurait aucune importance pour nous en ce moment ! Saint ou bandit, nous devons entretenir les meilleures relations possibles tant que nous sommes ici, et je ne vois pas en quoi nous serions plus avancés si nous changions d'attitude. Si je l'avais soupçonné à Baskul, évidemment, j'aurais tâché d'entrer en rapport avec Delhi à son sujet – ce n'aurait été que mon devoir. Mais je crois que maintenant, je puis me considérer comme étant en vacances.

— Ne trouvez-vous pas que c'est une manière bien nonchalante d'envisager ce cas ?

— Peu m'importe qu'elle soit nonchalante, si elle est raisonnable !

— Je suppose que vous me conseillez d'oublier ce que j'ai découvert ?

— Vous n'en êtes probablement pas capable, mais nous pouvons certainement garder notre opinion pour nous. Pas par considération pour Barnard, ou Bryant, ou quel que soit son nom, mais pour nous éviter une situation diablement gênante quand nous nous en irons.

— Vous voulez dire que nous le laisserons s'échapper ?

— Je m'exprimerais un peu différemment et dirais que nous devrions laisser à quelqu'un d'autre le plaisir de le capturer. Quand vous avez vécu agréablement avec un homme pendant quelques mois, il semble un peu déplacé de lui faire mettre les menottes.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Cet homme n'est rien d'autre qu'un filou de grande envergure – je connais passablement de personnes ruinées par lui.

Conway haussa les épaules. Il admirait la simplicité « noir sur blanc » du code de Mallinson ; la morale des écoles publiques pouvait

être cruelle, elle allait droit au but. Si un homme violait la loi, le devoir de chacun était de le remettre à la justice – toujours en supposant que cette loi appartenait à la catégorie de celles ne devant pas être violées. Et la loi concernant les chèques, les actions et les balances de comptes appartenait nettement à cette espèce. Bryant l'avait transgressée, et bien que Conway ne se fût pas beaucoup intéressé à l'affaire, il avait l'impression qu'elle était grave. Il savait seulement que la banqueroute du groupe géant Bryant à New York avait entraîné la perte d'une centaine de millions de dollars environ — une ruine record, même dans un monde où les records abondent. De toute façon (Conway ne s'y connaissait guère en matière de finances) Bryant s'était moqué de Wall Street et le résultat s'était présenté sous la forme d'un mandat d'arrêt ; il s'était sauvé en Europe et une demi-douzaine de pays possédaient des ordres d'extradition contre lui.

Conway dit finalement :

— Si vous écoutez mon avis, vous n'en direz rien – pas par égard pour lui, mais par égard pour nous. Cependant, faites ce que vous voulez, évidemment, sans oublier pourtant qu'il n'est peut-être pas du tout la personne que vous pensez.

Mais il l'était, la preuve en fut fournie après le dîner. Chang les avait quittés ; Miss Brinklow s'était plongée dans sa grammaire tibétaine ; les trois exilés mâles se faisaient face avec des cigares et du café. Pendant le repas, la conversation aurait languì plus d'une fois sans le tact et l'affabilité du Chinois ; maintenant, en son absence, un silence embarrassant s'était abattu. Pour une fois, Barnard ne faisait aucune plaisanterie. Mallinson n'arrivait pas à traiter l'Américain comme si de rien n'était, et Barnard se rendait compte que quelque chose était arrivé. Soudain, l'Américain jeta son cigare.

— Je suppose que vous savez tous qui je suis, dit-il. Mallinson rougit comme une fille, mais Conway répondit du même ton calme :

— Oui, Mallinson et moi pensons le savoir.

— Quelle négligence de ma part d'avoir laissé traîner ces coupures de journaux !

— Ça peut arriver à tout le monde.

— En tout cas, vous n'avez pas l'air d'en être très ému.

Un autre silence suivit, interrompu en fin de compte par la voix aigüe de Miss Brinklow :

— Eh bien moi, je ne sais pas qui vous êtes, Mr. Barnard, mais je dois dire qu'il y a longtemps que j'ai deviné que vous voyagiez *incognito*.

Ils la regardèrent tous d'un air interrogateur et elle continua :

— Je me rappelle vous avoir entendu dire, quand Mr. Conway a mentionné que nos noms se trouveraient dans les journaux, que cela ne vous toucherait pas du tout. J'ai pensé à ce moment-là que Barnard n'était probablement pas votre vrai nom.

Le coupable sourit lentement, tandis qu'il allumait un autre cigare.

— Madame, dit-il d'un ton uni, vous n'êtes pas seulement un détective subtil, mais encore vous avez trouvé un euphémisme très poli pour ma situation actuelle. Je voyage *incognito*. Vous l'avez dit et vous avez bien raison. Quant à vous, mes garçons, je ne regrette pas, dans un sens, que vous m'ayez découvert. Tant que personne ne se doutait de rien, on pouvait s'arranger, mais étant donné que nous sommes fixés, je ne vais pas m'amuser à faire le malin avec vous. Vous avez été si gentils pour moi que je ne voudrais pas compliquer la situation. Il semble que, par la force des choses, nous allons être obligés de vivre ensemble pendant un certain temps et c'est tout à notre avantage de nous aider les uns les autres tant que nous le pouvons. Quant à ce qui arrivera par la suite, je suppose que nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment.

Tout ceci parut si éminemment raisonnable à Conway, qu'il fixa Barnard avec un intérêt grandissant et même – bien que cela pût sembler bizarre à un tel moment – avec une réelle estime. C'était curieux de penser que ce gros homme charnu, réjoui, à l'aspect paternel, était un des plus grands escrocs du monde. Il avait beaucoup plus le genre qui, avec un peu plus d'éducation, aurait fait de lui un maître populaire dans une école préparatoire. Derrière sa jovialité, on découvrait les traces de ses derniers soucis, mais cela ne voulait pas dire que sa bonne humeur fût forcée. Il était certainement ce qu'il paraissait : un « bon type », dans le sens du monde, doux de nature et filou par profession seulement.

Conway dit :

— Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, j'en suis certain.

Barnard se mit à rire. Il semblait qu'il possédât des réserves encore plus grandes de bonne humeur et qu'il pouvait enfin les utiliser.

— Mince, c'est tout de même rudement extraordinaire, s'exclama-t-il en s'étirant dans son fauteuil. Je veux dire toute cette histoire. Droit à travers l'Europe, puis, par la Turquie et la Perse, échouer dans ce trou. La police à mes trousses tout le temps – ils m'ont presque mis la main dessus à Vienne. Au début, c'est assez excitant d'être poursuivi, mais on s'en lasse vite. Je me suis bien reposé à Baskul, pourtant – je pensais être en sécurité au beau milieu d'une révolution.

— Vous l'étiez effectivement, dit Conway avec un vague sourire,

excepté contre les balles.

— Oui, et c'est ce qui m'a persuadé de partir. Je peux vous dire que le choix n'était pas commode – ou rester à Baskul et me faire tirer dessus, ou accepter une traversée dans votre avion officiel et trouver des « bracelets » m'attendant à l'autre bout. Je ne tenais pas spécialement ni à l'un, ni à l'autre.

— Je me le rappelle.

Barnard se remit à rire.

— Telle était la situation, et vous pouvez vous imaginer sans peine que le changement de programme qui nous a conduits ici ne me trouble pas beaucoup. C'est un mystère de première classe, je le reconnais, mais personnellement, ça m'arrange plutôt. Ce n'est pas mon genre de faire la moue si je suis satisfait.

Le sourire de Conway devint définitivement cordial.

— Une attitude très sensée, bien que vous l'ayez un peu trop accentuée, je pense. Nous commençons tous à nous demander pourquoi vous étiez si content.

— Mais, *j'étais* content. L'endroit n'est pas désagréable, une fois qu'on y est habitué. L'air est un peu vif pour commencer, mais on ne peut pas tout avoir. C'est joli et tranquille, ça change un peu du reste. À chaque occasion, j'allais bien à Palm Beach faire une cure de repos, mais on ne le trouve pas dans ces endroits-là – on reste tout autant sur le qui-vive. Ici, par contre, j'ai tout ce que le docteur m'a ordonné et je me porte certainement beaucoup mieux. J'ai un régime différent, je ne surveille pas les cours de la Bourse et mon courtier ne peut pas m'atteindre au téléphone.

— J'ose penser qu'il le voudrait bien.

— Sûrement. Ils doivent se trouver dans un rude pétrin, je n'en doute pas.

Cette remarque fut faite avec tant de simplicité que Conway ne put s'empêcher de répondre :

— Je ne connais pas grand-chose à ce qu'on appelle la finance.

C'était une invite et l'Américain l'accepta sans la moindre hésitation.

— La haute finance, dit-il, se compose en majorité de lâcheurs.

— Je l'ai déjà souvent pensé.

— Voyez-vous, Conway, ça peut s'expliquer ainsi. Un homme fait ce qu'il a fait pendant des années et ce que quantité d'autres types ont fait également et, soudain, le marché se tourne contre lui. Il n'y peut rien, mais il rassemble son énergie et attend le changement. Seulement, pour une raison ou pour une autre, le changement ne se produit pas comme d'habitude et, quand il a perdu dix millions de

dollars, il lit dans les journaux qu'un professeur suédois prédit la fin du monde. Dites-moi, je vous le demande, est-ce que cette sorte de nouvelle est faite pour arranger les affaires ?

Ça lui donne un coup, mais il n'y peut toujours rien. Et il en est là jusqu'à ce que la débâcle arrive, s'il l'attend.

— Vous plaidez comme si ce n'était que de la malchance.

— J'en ai eu ma part.

— Vous aviez aussi l'argent d'autrui, interrompit sèchement Mallinson.

— Bien oui. Et pourquoi ? Parce qu'ils voulaient tous obtenir quelque chose pour rien et n'avaient pas suffisamment de cervelle pour l'obtenir eux-mêmes.

— Je ne suis pas d'accord. C'est parce qu'ils avaient confiance en vous et pensaient que leur argent était en sécurité.

— Eh bien, il ne l'était pas, il ne pouvait pas l'être. Il n'y a aucune sécurité nulle part et ceux qui croient qu'il y en a ressemblent à un groupe d'imbéciles essayant de se protéger contre un typhon sous une ombrelle.

Conway dit pacifiquement :

— Nous admettons tous que vous ne pouviez pas empêcher le typhon.

— Je ne pouvais même pas prétendre le changer – pas plus que vous ne pouviez changer ce qui s'est passé après notre départ de Baskul. Ça m'a frappé quand je vous ai vu dans l'avion, calme et impassible, tandis que Mallinson ne cessait de s'agiter. Vous saviez que vous ne pouviez rien y faire et vous vous en fichiez pas mal. J'ai éprouvé le même sentiment quand la crise s'est produite.

— Ce sont des histoires, cria Mallinson. Tout le monde peut éviter une escroquerie. Il suffit de jouer le jeu suivant les règles.

— Ce qui est rudement difficile quand tout le jeu est démoli. À part cela, il n'y a pas une âme au monde qui connaisse les règles. Tous les professeurs de Harvard ou de Yale ne pourraient vous les dire.

Mallinson répliqua avec mépris :

— Je fais simplement allusion aux règles de conduite les plus élémentaires.

— Alors je suppose que votre règle de conduite ne comprend pas la possibilité de s'occuper de « trusts ».

Conway se hâta d'intervenir.

— Nous ferions mieux de ne pas discuter. Je ne reproche rien à votre comparaison entre votre affaire et la mienne. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute : nous volons sans visibilité ces derniers temps. Mais maintenant nous sommes ici, c'est ce qui importe et je suis tout à

fait d'accord avec vous que nous pourrions nous trouver plus mal. Quand on y pense, c'est curieux de constater que, sur quatre personnes réunies par le hasard et enlevées à des milliers de kilomètres, trois trouvent le moyen d'en prendre leur parti. Vous, vous avez besoin d'une cure de repos et d'une cachette ; Miss Brinklow, elle, se sent appelée pour évangéliser les Tibétains.

— Quelle est la troisième personne ? interrompit Mallinson. Pas moi, j'espère.

— Je pensais à moi, répondit Conway. Et ma raison est peut-être la plus simple de toutes – je me plais ici.

En effet, un moment plus tard, alors que, comme chaque soir, il se promenait solitaire le long de la terrasse et près de l'étang aux lotus, il éprouva un sentiment de stabilité physique et morale. C'était vrai ; il aimait Shangri-La. Son atmosphère apaisait, tandis que son mystère stimulait, ce qui procurait une sensation agréable. Depuis plusieurs jours, petit à petit, il avait tiré certaines conclusions sur la lamaserie et ses habitants ; son esprit s'y intéressait toujours, mais ne le tracassait pas. Il ressemblait à un mathématicien penché sur un problème abstrait – s'en inquiétant, mais très calmement et de manière impersonnelle.

Quant à Bryant, qu'il avait décidé de continuer à appeler Barnard, la question de ses exploits et de son identité s'était immédiatement effacée de son cerveau, excepté une seule de ses phrases : « Tout le jeu est démoli. » Conway se surprit en train d'y penser et d'y faire écho en y ajoutant une signification probablement beaucoup plus profonde que celle que l'Américain avait voulu y mettre ; il trouvait qu'elle ne s'appliquait pas seulement aux banques américaines et aux agencements de compagnies en trusts. Elle s'appliquait également à Baskul, à Delhi et à Londres, à la guerre et à l'édification d'empires, aux consulats, aux concessions commerciales et aux dîners au palais du Gouvernement ; une menace de dissolution planait sur le monde et la guigne de Barnard avait peut-être seulement été mieux dramatisée que la sienne. Le jeu était, sans aucun doute, en train de se démolir, mais, heureusement, les joueurs en général n'étaient pas rendus responsables pour les pièces qu'ils n'arrivaient pas à sauver de la destruction. À ce point de vue, les financiers n'avaient pas de chance.

Mais ici, à Shangri-La, un calme profond régnait. Dans le ciel sans lune, les étoiles brillaient à fond et un pâle reflet bleu couronnait le dôme du Karakal. Conway se rendit compte que si, à la suite d'un changement, les porteurs arrivaient immédiatement du monde extérieur, il ne se réjouirait pas beaucoup de ce que la période d'attente fût abrégée. Et Barnard non plus, pensa-t-il avec un sourire intérieur. C'était amusant, vraiment ; et il comprit soudain qu'il aimait

encore Barnard, malgré tout ; sans cela, il n'y aurait rien vu de drôle. En quelque sorte, la perte de cent millions de dollars était trop pour retirer à un homme sa considération ; ce serait plus facile s'il avait seulement volé une montre. Et puis, comment pouvait-on perdre cent millions de dollars ? Peut-être uniquement dans le sens où un ministre du Cabinet annonçait d'un air dégagé qu'on lui avait « donné les Indes ».

Et de nouveau, il se prit à penser au jour où il quitterait Shangri-La avec les porteurs. Il s'imagina le voyage long et ardu, l'instant de l'arrivée possible au bungalow d'un planteur, dans le Sikkin ou le Baltistan – instant pour lequel on devrait se réjouir, mais qui serait probablement légèrement décevant. Puis les premières poignées de main et les présentations ; les premiers apéritifs dans les vérandas des clubs ; des visages bronzés par le soleil le dévisageant avec une incrédulité à peine déguisée. À Delhi, sans aucun doute, des entrevues avec le vice-roi et un C.I.C.[3] ; les salamalecs des serviteurs enturbannés ; des rapports interminables à préparer et à envoyer. Peut-être même, un voyage en Angleterre et à Whitehall ; des jeux sur le pont de la compagnie P.O.[4] ; la paume moite d'un sous-secrétaire ; des interviews de journalistes ; les voix dures et moqueuses des femmes avides d'émotion : « Est-ce bien vrai, Mr. Conway, lorsque vous étiez au Tibet, que... » Une chose était certaine : il pourrait raconter son histoire et agrémenter des dîners pendant au moins une saison. Mais y prendrait-il plaisir ? Il se rappela une phrase écrite par Gordon pendant les derniers jours à Khartoum : « Je vivrais plutôt comme un derviche avec le Mahdi que d'aller tous les soirs dîner en ville à Londres. » L'aversion de Conway était moins marquée ; il supposait simplement que ça l'ennuierait de raconter son histoire, et même, que ça l'attristerait.

Abruptement, au beau milieu de ses réflexions, il perçut l'approche de Chang.

— Monsieur, commença le Chinois, son lent murmure s'accélérait au fur et à mesure qu'il parlait, je suis fier d'être porteur de nouvelles importantes...

Ainsi, les porteurs étaient arrivés plus tôt qu'on ne les attendait. Telle fut la première pensée de Conway ; c'était bizarre qu'il vînt juste d'y penser. Et il éprouva le choc auquel il s'attendait un peu.

— Eh bien ? s'enquit-il.

L'état de Chang était aussi près de l'excitation que cela lui était physiquement possible.

— Mon cher Monsieur, je vous félicite, continua-t-il. Et je suis heureux de penser que, dans une certaine mesure, je suis responsable : c'est sur mes propres recommandations répétées que le Grand Lama a

pris sa décision : il désire vous voir immédiatement.

Conway lui lança un regard railleur.

— Vous êtes plus incohérent que jamais, Chang. Qu'est-il arrivé ?

— Le Grand Lama vous demande.

— C'est ce que j'ai compris. Mais pourquoi tout cet embarras ?

— Parce que c'est un fait extraordinaire et sans précédent ; même moi qui l'ai pressé, ne pensais pas qu'il se produirait aussi vite. Il y a quinze jours vous n'étiez pas arrivé et maintenant vous allez être reçu par *lui*. Jamais cet événement ne s'est produit aussi rapidement.

— Je ne suis pas encore très au clair, vous savez. Je dois voir votre Grand Lama – je le comprends bien. Mais y a-t-il autre chose ?

— N'est-ce pas suffisant ?

Conway rit.

— Vraiment, je vous assure, ne croyez pas que je sois mal poli. Mais, pour commencer, j'avais en tête quelque chose de totalement différent ; ne nous en occupons plus pour le moment. Je serai ravi et très honoré de faire la connaissance de ce vieux monsieur. Quand est le rendez-vous ?

— Tout de suite. Il m'a envoyé vous chercher.

— N'est-ce pas un peu tard ?

— Sans importance. Mon cher Monsieur, vous comprendrez bientôt beaucoup de choses. Et permettez-moi d'ajouter que cette période – plutôt embarrassante – touche maintenant à sa fin. Croyez-moi, j'ai souvent déploré de devoir vous refuser des informations. Je suis joyeux de savoir que ce moment désagréable ne se présentera plus.

— Vous êtes un drôle de type, Chang, répondit Conway. Mais, allons, ne vous donnez pas la peine de m'en dire plus. Je suis tout à fait prêt et j'apprécie vos aimables remarques. Montrez-moi le chemin.

Conway restait impassible, mais il cachait sous cette désinvolture une curiosité qui grandissait au fur et à mesure qu'il accompagnait Chang au travers des cours désertes. Si les mots du Chinois signifiaient quelque chose, il se trouvait sur le seuil de la découverte ; il saurait bientôt si sa théorie, encore informe, était moins invraisemblable qu'elle ne le semblait.

Ceci excepté, l'entrevue ne manquerait certes pas d'intérêt. Il avait autrefois rencontré des personnages importants ; il les considérait avec un intérêt détaché et une profonde perspicacité. Sans s'en rendre compte, il savait dire avec habileté des choses polies dans une langue qu'il parlait à peine. Peut-être, à cette occasion, serait-il plutôt auditeur. Il remarqua que Chang le conduisait dans des pièces qu'il n'avait jamais vues auparavant, toutes plus ravissantes les unes que les autres dans la lumière diffuse des lanternes en papier. Puis un escalier en spirale les amena derrière une porte où Chang frappa ; un serviteur tibétain l'ouvrit avec une telle promptitude que Conway supposa qu'il attendait derrière. Cette partie de la lamaserie, située à un étage supérieur, était arrangée avec autant de goût que le reste, mais ce qui frappait tout d'abord, c'était une douce chaleur, comme si toutes les fenêtres restaient fermées et qu'un système de chauffage à la vapeur travaillait à plein rendement. Le manque d'air s'accroissait tandis qu'ils avançaient, jusqu'à ce que, pour finir, Chang s'arrêtât derrière une porte qui, si l'on avait voulu en croire la sensation physique, aurait bien pu s'ouvrir sur un bain turc.

— Le Grand Lama, murmura Chang, vous recevra seul.

Ayant ouvert la porte pour que Conway pût entrer, il la referma ensuite si silencieusement que son départ fut presque imperceptible. Conway se tenait debout, hésitant, dans une atmosphère non seulement étouffante, mais encore si obscure qu'il lui fallut plusieurs instants avant que ses yeux s'habituaient à l'ombre. Il découvrit lentement une chambre, basse de plafond, tapissée de rideaux sombres et meublée simplement de tables et de chaises. Sur l'une d'elles, une petite personne pâle et ridée était assise, immobile dans l'ombre et produisant l'effet d'un antique dessin au clair-obscur à moitié effacé.

S'il existait une chose telle qu'une présence nous séparant de l'actualité, elle se trouvait là, parée d'une dignité classique qui était plus une émanation qu'un attribut. Conway doutait un tant soit peu de ses facultés de perception et se demandait s'il pouvait s'y fier ou si ce n'était qu'une illusion de ses sens. Il sentait la tête lui tourner sous le regard de ces yeux éteints ; il avança de quelques pas, puis s'arrêta. Les contours de l'occupant de la chaise restèrent dans le vague, mais prirent un peu plus de forme ; il vit un homme très petit et très vieux, vêtu du costume chinois, aux plis flottants sur un corps émacié et fragile.

— Vous êtes Mr. Conway, murmura-t-il en un excellent anglais.

La voix, d'une douceur apaisante et teintée d'une très légère mélancolie, tomba sur Conway avec une étrange félicité ; mais une fois de plus le sceptique en lui se sentait prêt à en rendre la température responsable.

— C'est moi, répondit-il.

La voix continua.

— C'est un plaisir de vous voir, Mr. Conway. Je vous ai fait appeler parce que j'ai pensé que nous ferions bien d'avoir une conversation ensemble. Asseyez-vous près de moi, s'il vous plaît et ne craignez rien. Je suis un vieillard et ne puis faire de mal à personne.

Conway répondit :

— Je me sens très honoré d'être reçu par vous.

— Merci, mon cher Conway – je vous appellerai ainsi, suivant la coutume anglaise. Comme je l'ai dit, c'est un moment de grande joie pour moi. Ma vue est mauvaise, mais croyez-moi, je vous vois aussi bien avec mon esprit qu'avec mes yeux. J'ose espérer que vous vous êtes plu à Shangri-La depuis votre arrivée ?

— Beaucoup.

— Je suis content. Chang s'est donné bien de la peine pour vous, sans doute. Il l'a fait avec grand plaisir. Il m'a dit que vous lui aviez posé beaucoup de questions sur notre communauté et son organisation.

— Je m'y intéresse certainement.

— Alors, si vous avez le temps de m'écouter, je vous parlerai des origines de notre fondation.

— Il n'y a rien que je ne saurais plus apprécier.

— Je l'ai bien pensé et espéré... Mais tout d'abord, avant notre discours...

Il fit un infime geste de la main et immédiatement, sans que Conway pût déceler par quelle technique de commandement, un serviteur entra pour préparer le rite élégant du thé. De petits bols en

forme de coquilles d'œufs, et presque transparents, furent disposés sur un plateau laqué. Conway, qui connaissait la cérémonie, ne la dédaignait pas du tout. La voix reprit :

— Ainsi, nos coutumes vous sont familières ?

Obéissant à une impulsion qu'il ne pouvait pas analyser et n'éprouvait aucun désir de contrôler, Conway répondit :

— J'ai vécu en Chine pendant plusieurs années.

— Vous ne l'avez pas dit à Chang.

— Non.

— À quoi dois-je attribuer cet honneur ?

Conway restait rarement sans pouvoir motiver ses actes, mais cette fois-ci, il ne trouvait aucune raison. Il répondit finalement :

— Pour être sincère, je n'en ai pas la moindre idée, sinon que je désirais vous le dire.

— La meilleure raison, je suis certain, entre ceux qui doivent devenir des amis... Maintenant, dites-moi, n'est-ce pas un arôme délicat ? Les thés de Chine sont variés et odorants, mais celui-ci, qui est un produit spécial de notre vallée, les vaut bien, à mon avis.

Conway leva le bol à ses lèvres et goûta. La saveur était fine, indéfinissable et cachée ; un bouquet vaporeux hantait la bouche plutôt qu'il n'y vivait. Il dit :

— C'est tout à fait exquis et aussi absolument nouveau pour moi.

— Oui, comme de nombreuses plantes de notre vallée, elle est à la fois unique et précieuse. Il faut la goûter très lentement – non seulement par politesse ou amitié, mais pour en extraire le plus grand plaisir possible. C'est une leçon fameuse que nous enseigne Kou Kai Tchou qui a vécu il y a quinze siècles. Il hésitait toujours avant d'atteindre la savoureuse moelle quand il mangeait un morceau de canne à sucre, car comme il expliquait : « Je m'introduis graduellement dans la région des délices. » Connaissez-vous les grands classiques chinois ?

Conway répondit qu'il avait quelques notions sur certains d'entre eux. Il savait que, conformément à l'étiquette, cette conversation évasive continuerait jusqu'à ce qu'on enlevât les bols de son thé ; mais il ne s'en irritait point, malgré son désir d'entendre l'histoire de Shangri-La. Sans doute lui restait-il dans les veines une certaine dose de la sensibilité de Kou Kai Tchou.

Finalement, le signal fut donné, de nouveau mystérieusement ; le serviteur entra et repartit sans bruit puis, sans préambule, le Grand Lama de Shangri-La commença :

— Mon cher Conway, vous connaissez probablement les grandes lignes de l'histoire tibétaine. Chang m'a informé que vous aviez

largement puisé dans notre bibliothèque et je ne doute pas que vous n'ayez étudié les annales arides, mais excessivement intéressantes, de cette région. Quoi qu'il en soit, vous savez peut-être que la chrétienté nestorienne était largement répandue dans toute l'Asie au Moyen Âge et que son souvenir subsista longtemps après son déclin. Au dix-septième siècle, un renouveau chrétien se déclara sous l'impulsion directe de Rome, grâce à ces héroïques missionnaires jésuites dont les voyages, je me permets de le remarquer, sont beaucoup plus intéressants à lire que ceux de saint Paul. Graduellement, l'Église s'établit sur une immense étendue et, fait remarquable que bien des Européens d'aujourd'hui ignorent, une mission chrétienne a existé pendant trente-huit ans à Lhassa même. Pourtant, ce n'est pas de Lhassa, mais de Pékin, qu'en 1719 quatre capucins se sont mis en route à la recherche des traces de la foi nestorienne qui pourraient survivre à l'intérieur du pays.

« Ils voyagèrent pendant plusieurs mois dans la direction du sud-ouest, par Lanchou et Kou-Kou-Nor, en proie à des difficultés inimaginables. Trois moururent en chemin et le quatrième était à deux doigts de la mort, quand il trouva, par hasard, le défilé rocheux qui reste aujourd'hui le seul accès praticable de la vallée de la Lune Bleue. À sa joie et à sa grande surprise, il y trouva une population nombreuse et amicale, qui se hâta de prodiguer ce que j'ai toujours considéré comme étant une de nos plus anciennes traditions : l'hospitalité aux étrangers. Il recouvra rapidement la santé et commença à prêcher sa foi. Les habitants étaient bouddhistes, mais prêts à l'écouter, et son succès fut considérable. Une ancienne lamaserie existait sur ce pan de montagne, bien que dans un état de délabrement à la fois matériel et moral ; comme la popularité du capucin s'accroissait de plus en plus, il conçut le projet d'édifier, dans ce même magnifique décor, un monastère chrétien. Sous sa surveillance, on répara les vieux bâtiments et on les agrandit ; lui-même commença à y vivre en 1734, à l'âge de cinquante-trois ans.

« Maintenant, laissez-moi vous parler de cet homme. Il s'appelait Perrault et était luxembourgeois de naissance. Avant de se dévouer aux lointaines missions en Orient, il avait étudié à Paris, Bologne et autres universités ; il était en quelque sorte un érudit. Il aimait la musique et les arts, possédait une aptitude spéciale pour les langues et, avant d'être certain de sa vocation, il goûta aux plaisirs du monde. Dans sa jeunesse, il combattit à Malplaquet et connut personnellement les horreurs de la guerre et des invasions. De nature vigoureuse, il travailla de ses mains pendant les premières années, labourant son propre jardin et apprenant des habitants autant qu'il leur enseignait. Il trouva des filons d'or le long de la vallée, mais ils ne le tentèrent pas ; il s'intéressa plus profondément aux plantes et aux herbes locales. Il

était humble et pas du tout bigot. Il s'opposa à la polygamie, mais ne trouva pas nécessaire de s'élever contre le goût invétéré pour la baie *tangatse*, à laquelle on attribuait des propriétés médicinales, mais qui était surtout populaire parce qu'elle faisait l'effet d'un léger narcotique. En fait Perrault lui-même s'y adonna ; c'était sa méthode d'accepter de la vie indigène tout ce qu'elle lui offrait de plaisant et d'inoffensif, et de lui donner en échange le trésor spirituel de l'Ouest. Il n'avait rien d'un ascète ; il aimait les bonnes choses et se donnait la peine d'enseigner à ses moines la bonne cuisine aussi bien que le catéchisme. Je voudrais vous donner l'impression d'un homme plutôt sérieux, actif, cultivé, simple et enthousiaste, qui, tout en remplissant ses fonctions de prêtre, ne dédaignait pas de mettre la main à la pâte et d'aider la construction des pièces où nous nous tenons. C'était, cela va sans dire, un travail d'une immense difficulté et que seules sa fierté et son obstination purent vaincre. Fierté ai-je dit, car c'est bien le sentiment qu'il éprouvait à l'origine – la fierté de sa foi lui fit décider que, si Gautama pouvait inspirer les hommes à construire un temple sur les bords du précipice de Shangri-La, Rome en était tout aussi capable.

« Mais le temps passa et il est tout naturel que, petit à petit, les désirs de Perrault fissent place à d'autres, plus calmes. Après tout, l'émulation est le signe de la jeunesse et Perrault, quand son monastère fut bientôt établi, comptait de nombreuses années. Vous ne devez pas perdre de vue qu'il n'avait pas toujours agi correctement, au sens strict des mots ; pourtant une certaine latitude doit être accordée aux ecclésiastiques dont les supérieurs se trouvent à une distance mesurable en années plutôt qu'en kilomètres. Cependant les habitants de la vallée et les moines eux-mêmes ne lui reprochaient rien ; ils l'aimaient et lui obéissaient et, avec le temps, se prirent à le vénérer. Il avait coutume, à de rares intervalles, d'envoyer des rapports à l'évêque de Pékin, mais, généralement, ils ne lui parvenaient pas, probablement parce que les porteurs succombaient aux rigueurs du voyage. Perrault se sentait de moins en moins enclin à hasarder leurs vies, et vers le milieu du siècle, il renonça à cet usage. Pourtant certains de ses précédents messages doivent avoir atteint leur but et un doute a dû s'élever sur ses activités, car en 1769, un étranger apporta une lettre écrite douze ans auparavant, donnant à Perrault l'ordre de rentrer à Rome.

« Si l'injonction lui était parvenue sans retard, il aurait eu plus de soixante-dix ans à sa réception, il approchait des quatre-vingt-neuf. Il ne pouvait envisager la longue marche par-delà la montagne et les plateaux ; il n'aurait jamais supporté les tempêtes sauvages et les froids glacials de la solitude extérieure. Pour cette raison, il envoya une réponse courtoise expliquant la situation, mais on n'a jamais su si

ce message avait franchi la barrière des montagnes.

« Ainsi Perrault resta à Shangri-La, non pas exactement qu'il eût désobéi à ses supérieurs, mais parce qu'il lui était physiquement impossible de leur obéir. De toute façon, c'était un vieillard et la mort viendrait probablement bientôt mettre fin à sa vie et à ses irrégularités. À ce moment-là, l'institution qu'il avait fondée commençait à subir une légère modification. C'était peut-être déplorable, mais n'avait rien d'étonnant ; car il est difficile de demander à un seul homme d'inculquer de façon permanente les coutumes et les traditions d'une époque. Aucun de ses collègues de l'Ouest ne se trouvait là pour le rappeler à l'ordre si sa poigne se relâchait ; peut-être avait-ce été une erreur de bâtir dans un site imprégné de souvenirs si anciens et si différents. C'était trop demander ; mais n'était-ce pas demander plus encore que d'attendre de la part d'un vieux vétéran qu'il reconnût ses fautes, alors qu'il franchissait le seuil de sa quatre-vingt-dixième année ? Perrault, de toute façon, ne le comprit pas. Il était bien trop âgé et bien trop heureux. Ses disciples lui étaient dévoués, même s'ils oubliaient ses enseignements, tandis que les gens de la vallée le tenaient dans une telle affection qu'il leur pardonnait, avec une indulgence grandissante, leur retour aux coutumes premières. Il était encore actif ; ses facultés étaient restées exceptionnellement vives. À l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, il commença l'étude de manuscrits bouddhistes, laissés à Shangri-La par ses prédécesseurs, et son intention était de consacrer le reste de sa vie à la composition d'un livre qui attaquerait le bouddhisme au point de vue orthodoxe. Il remplit cette tâche (nous avons son manuscrit complet), mais l'attaque manquait de force, car, à ce moment-là, il avait atteint le chiffre rond de cent ans – un âge où même les plus violentes acrimonies ont tendance à s'effacer.

« Pendant ce temps, comme vous pouvez le penser, plusieurs de ses disciples étaient morts, et, comme il s'en trouvait peu pour les remplacer, le nombre résidant sous les ordres du vieux capucin diminuait régulièrement. De plus de quatre-vingts, il tomba à une vingtaine, puis à douze ; la plupart étaient très âgés. La vie de Perrault devint alors une attente très placide de la fin. Il était bien trop vieux pour tomber malade ou être mécontent ; seul le sommeil éternel avait des droits sur lui et il ne le craignait pas. Les gens de la vallée, par gentillesse, lui fournissaient des vivres et des vêtements ; sa bibliothèque lui donnait du travail. Il était devenu plutôt fragile, mais avait conservé suffisamment d'énergie pour remplir les principales cérémonies de son office ; il passait le reste de la journée avec ses livres, ses souvenirs et les douces extases du narcotique. Son cerveau restait si lucide, qu'il s'engagea même dans l'étude de certaines pratiques mystiques, appelées *yoga* par les Hindous, et basées sur

diverses méthodes variées de respiration. Une telle entreprise pouvait sembler hasardeuse pour un homme de son âge ; il est vrai que peu après, en cette mémorable année 1789, la nouvelle parvint à la vallée que Perrault se mourait enfin.

« Il était couché dans cette pièce, mon cher Conway, d'où il pouvait voir, par la fenêtre, la tache blanche que sa faible vue lui donnait du Karakal ; mais il le voyait aussi en esprit ; il imaginait le contour net et incomparable qui l'avait frappé un demi-siècle auparavant. Alors, en une étrange parade, il revécut toutes ses expériences, ses années de voyage dans le désert et les régions montagneuses, les grandes foules des villes occidentales, le bruit et l'éclat des troupes de Marlborough. Son esprit se reposait dans un calme blanc comme la neige ; il était prêt, d'accord et content de mourir. Il rassembla ses amis et serviteurs autour de lui dans la chambre et leur dit à tous adieu ; puis il demanda d'être laissé seul un moment. Il avait espéré rendre l'âme dans cette solitude, avec son corps allant s'affaiblissant et son esprit transporté de béatitude... mais cela ne se passa pas ainsi. Il resta étendu plusieurs semaines, sans parler ni bouger, puis il commença à se remettre. Il avait cent huit ans.

Le murmure cessa un moment et Conway, délicieusement remué, eut le sentiment que le Grand Lama venait de traduire, avec aisance, un rêve ancien. Finalement, il continua :

— Ainsi que tous ceux qui ont attendu longtemps sur le seuil de la mort, Perrault avait été gratifié d'une vision qu'il put remporter dans le monde ; nous reviendrons sur cette vision par la suite. Je veux me borner ici au récit de ses actions et de sa conduite, qui était effectivement remarquables. Car, plutôt que de se complaire avec oisiveté dans sa convalescence, comme on aurait pu le supposer, il se plongea immédiatement dans une rigoureuse discipline personnelle, combinée un peu curieusement avec une indulgence due au narcotique. Prendre de la drogue et faire de profonds exercices de respiration, cela ne semble pas un régime défiant la mort ; pourtant, le fait est que, quand le plus âgé des moines mourut, en 1794, Perrault lui-même vivait toujours.

« Si quelqu'un à Shangri-La avait eu un sens de l'humour suffisant, il aurait peut-être souri. Le capucin ridé, pas plus décrépité que douze ans auparavant, persévérerait dans le rite secret qu'il avait développé, tandis que, aux yeux des gens de la vallée, il s'enveloppait bientôt d'un voile de mystère ; il devint un ermite, au pouvoir transcendant, vivant solitaire sur ce formidable rocher escarpé. Mais une tradition d'affection subsistait en sa faveur et on considéra comme méritoire et porte-bonheur de monter à Shangri-La, d'y laisser un simple cadeau ou d'y faire les travaux qui y étaient nécessaires. À tous ces pèlerins,

Perrault accordait sa bénédiction, peu soucieux de ce qu'ils fussent des brebis perdues et égarées. Car on entendait maintenant, dans les temples des vallées, aussi bien le *Te Deum Laudamus* que le *Om Mane Padme Hum*.

« À l'approche du siècle nouveau, la légende s'enrichit d'un fantastique folklore : on disait que Perrault était devenu dieu, qu'il faisait des miracles et que, certaines nuits, il volait au sommet du Karakal où il allumait un cierge dans le ciel. À la pleine lune, il y a toujours une pâleur sur la montagne ; mais point n'est besoin de vous assurer que Perrault, ni personne d'autre, n'a jamais gravi cette cime. Je le mentionne, bien que cela puisse ne pas paraître nécessaire, car on ne peut pas se fier à la masse de témoignages racontant que Perrault faisait et pouvait faire toutes sortes de choses impossibles. On racontait, par exemple, qu'il pratiquait l'art de la lévitation personnelle dont on parle tant dans les comptes rendus du mysticisme bouddhiste ; en vérité, il avait fait plusieurs expériences tendant à ce but, mais sans aucun succès. Il découvrit par contre que la diminution de certaines facultés peut, en quelque sorte, être compensée par le développement d'autres ; il acquit une grande compétence en télépathie, ce qui était peut-être remarquable et, bien qu'il ne s'attribuât aucun pouvoir spécial de guérison, sa présence avait une certaine influence qui pouvait rendre de grands services suivant les cas.

« Vous désirerez sans doute savoir comment il a vécu pendant ces années sans précédent. Son attitude peut être résumée en disant que, puisqu'il n'était pas mort à un âge normal, il commençait à avoir l'impression qu'il n'y avait pas de raison valable pour qu'il mourût ou ne mourût pas un jour ou l'autre. Comme il avait déjà été prouvé qu'il était anormal, il était aussi facile de croire que l'anormalité continuerait que d'en attendre la fin à chaque instant. Et, de ce fait, il commença à se conduire sans se soucier de l'imminence qui l'avait préoccupé si longtemps ; il se mit à mener la vie qu'il avait toujours désiré vivre, sans que l'occasion lui en fût donné ; car il avait conservé dans son cœur, à travers toutes les vicissitudes, les goûts tranquilles d'un homme de lettres. Sa mémoire était étonnante ; elle paraissait s'être débarrassée de toutes les entraves physiques pour atteindre une région supérieure d'une immense clarté ; il semblait presque qu'il pût maintenant étudier *tout* avec beaucoup plus de facilité qu'il n'avait été capable autrefois, d'apprendre *n'importe quoi*. Rapidement, il éprouva le besoin de posséder un plus grand nombre de livres, car il n'en avait que quelques-uns avec lui à son arrivée ; entre autres, cela vous intéressera peut-être, une grammaire anglaise et un dictionnaire, ainsi que la traduction de Florio de Montaigne. Avec ce matériel, il réussit à surmonter les difficultés de votre langue et nous possédons toujours

dans notre bibliothèque le manuscrit d'un de ses premiers exercices linguistiques : la traduction en tibétain de l'essai de Montaigne sur la vanité, une œuvre unique, sans aucun doute.

Conway sourit.

— Cela m'intéressait de le voir un jour, si je le puis.

— Avec le plus grand plaisir. Vous trouverez peut-être que c'était une œuvre singulière et peu ordinaire, mais n'oubliez pas que Perrault avait atteint un âge peu ordinaire. Il se serait senti bien seul, s'il n'avait eu de telles occupations, en tout cas jusqu'à la quatrième année du dix-neuvième siècle, qui marque une date importante dans l'histoire de notre fondation. Car c'est alors qu'un deuxième étranger arriva d'Europe dans la vallée de la Lune Bleue. C'était un jeune Autrichien, du nom de Henschell, qui s'était battu contre Napoléon en Italie, un jeune homme de noble naissance, de haute culture et de manières charmantes. La guerre l'avait ruiné et il avait erré à travers la Russie et l'Asie dans le vague espoir de reconstituer sa fortune. On aimerait savoir comment il a atteint le plateau, mais il n'en gardait pas le moindre souvenir ; en fait, il était aussi près de la mort que Perrault lorsqu'il y arriva. De nouveau, on lui prodigua l'hospitalité de Shangri-La, et l'étranger se remit ; mais là, le parallèle s'interrompt. Car Perrault était venu pour prêcher et faire des prosélytes, tandis que Henschell s'intéressa uniquement aux filons d'or. Sa plus grande ambition était de s'enrichir et de retourner en Europe le plus rapidement possible.

« Mais il n'y retourna pas. Un fait étrange survint – mais il s'est produit si souvent depuis, que nous devons peut-être convenir qu'il n'est pas si étrange après tout. La vallée, avec son caractère paisible et son ignorance des soucis matériels, lui plaisait de plus en plus et il retardait constamment son départ. Un beau jour, ayant entendu la légende locale, il grimpa à Shangri-La et eut sa première entrevue avec Perrault.

« Cette entrevue, au sens propre du mot, fut historique. Si Perrault était au-dessus des passions humaines telles que l'amitié ou l'affection, il était cependant imprégné d'une douceur d'esprit qui tomba sur le jeune homme comme de l'eau sur un sol desséché. Je n'essaierai pas de décrire les liens qui se créèrent entre eux ; l'un donna son adoration, tandis que l'autre partageait ses connaissances, ses extases et la vision insensée qui était la seule réalité lui restant au monde.

Il y eut une interruption et Conway dit très doucement :

— Pardonnez-moi, mais je ne comprends pas très bien.

— Je sais.

La réponse fut murmurée sur un ton plein de compréhension.

— Ce serait remarquable que vous le compreniez. Je serai

heureux de vous l'expliquer avant que notre entretien ne soit terminé, mais pour le moment, si vous m'excusez, je me tiendrai à des données plus simples. Un fait qui vous intéressera est que Henschell fut l'instigateur de nos collections d'art chinois, de même que de la bibliothèque et des acquisitions musicales. Il fit un voyage remarquable à Pékin et rapporta la première livraison en 1809. Il ne quitta plus la vallée mais son ingéniosité mit au point le système compliqué au moyen duquel la lamaserie a, depuis, été capable d'obtenir tout ce qui lui était utile du monde extérieur.

— Je suppose qu'il vous a été facile de faire des paiements en or ?

— Oui, nous avons eu de la chance de posséder des réserves d'un métal que le reste du monde semble tenir en si haute estime.

— Une estime si haute que vous avez eu de la chance d'éviter une ruée vers l'or.

Le Grand Lama inclina la tête pour indiquer son approbation.

— Ceci, mon cher Conway, a toujours été la crainte de Henschell. Il faisait attention qu'aucun des porteurs amenant des livres et des trésors d'art n'approchât trop près ; il leur faisait déposer leur charge à une journée de voyage, pour la faire chercher ensuite par les gens de la vallée. Il installa même des sentinelles pour surveiller l'entrée du défilé. Mais il lui vint bientôt à l'idée qu'il existait une garantie plus simple et plus efficace.

— Oui ? Laquelle ?

La voix de Conway était tendue.

— Voyez-vous, il n'y avait pas lieu de craindre une invasion par une armée. Ce ne sera jamais possible, étant donné la nature et les distances du pays. Le seul cas pouvant se présenter serait l'arrivée de quelques voyageurs perdus qui, même s'ils étaient armés, seraient probablement si affaiblis qu'ils ne constitueraient aucun danger. Il fut donc décidé que, dorénavant, les étrangers pourraient venir aussi librement qu'ils l'entendraient – à une seule condition.

« Et il en arriva quelques-uns, avec les années. Des marchands chinois traversant le plateau tombèrent par hasard sur ce passage, parmi bien d'autres. Des Tibétains nomades, errant hors de leurs tribus, s'égarèrent par ici comme des animaux fatigués. Tous furent les bienvenus, bien que quelques-uns n'eussent atteint l'abri de la vallée que pour y mourir. Dans l'année de Waterloo, deux missionnaires anglais, venant de Pékin, eurent la chance extraordinaire d'arriver aussi calmement que s'ils venaient faire une visite. En 1820, un commerçant grec, accompagné de serviteurs malades et affamés, fut trouvé mourant à l'endroit le plus périlleux du passage. En 1822, trois Espagnols, ayant entendu parler d'une vague histoire d'or, arrivèrent ici, après de nombreuses déceptions et pérégrinations. Puis, en 1830,

un plus grand nombre afflua. Deux Allemands, un Russe, un Anglais et un Suédois effectuèrent la redoutable traversée des Tian-Shan, attirés par un motif qui allait devenir de plus en plus courant : l'exploration scientifique. À l'époque de leur arrivée, une légère modification s'était produite dans l'attitude de Shangri-La vis-à-vis de ses visiteurs : ils n'étaient pas seulement les bienvenus s'ils trouvaient par hasard le chemin de la vallée, mais la coutume s'était établie d'aller au-devant d'eux s'ils s'aventuraient dans un certain rayon. Tout ceci pour une raison que j'exposerai plus tard, mais dont l'importance est de montrer que son hospitalité avait un but ; Shangri-La avait déjà besoin et désirait de nouvelles arrivées. Et, en effet, au cours des années suivantes, plus d'un groupe d'explorateurs, attiré par l'apparition lointaine du Karakal, rencontra des messagers porteurs d'une cordiale invitation rarement déclinée.

« Pendant ce temps-là, la lamaserie avait acquis beaucoup de ses caractéristiques actuelles. Je dois souligner le fait que Henschell était très capable et doué, et que le Shangri-La d'aujourd'hui lui doit autant qu'à son fondateur. Oui, tout autant, je le pense souvent. Car il possédait la main ferme et cependant douce qui est nécessaire à chaque institution, une fois atteint un certain développement et sa perte aurait été absolument irréparable, s'il était mort avant d'avoir exécuté le travail de plus d'une vie.

Conway leva la tête pour répéter plutôt que pour demander la signification de ces derniers mots.

— *Il est mort !*

— Oui, subitement. Il a été tué. C'était pendant l'année de votre mutinerie aux Indes. Juste avant sa mort, un artiste chinois avait fait son portrait, et je puis vous montrer cette esquisse maintenant : elle se trouve dans cette pièce.

L'infime geste de la main fut répété et, une fois de plus, un serviteur entra. Conway, comme un spectateur tombé en extase, regarda l'homme tirer un petit rideau à l'autre bout de la pièce et laisser une lanterne se balancer parmi les ombres. Puis, le murmure l'invita à s'approcher, le murmure qui, déjà, lui était devenu une musique familière.

Il se leva et traversa le cercle de lumière tremblotante. Le croquis était petit, à peine plus grand qu'une miniature, à l'encre de couleur, mais l'artiste avait réussi à donner aux tons de chair une délicate texture de figure en cire. Les traits étaient d'une grande beauté, presque féminins dans leur modelé et Conway se sentit attiré par leur charme, malgré les barrières du temps, de la mort et des artifices. Mais la chose la plus étrange de toutes, il ne la réalisa qu'après un premier mouvement d'admiration : c'était le visage d'un jeune homme.

— Mais... vous disiez... que ce portrait avait été l'ait juste avant sa mort ?

— Oui. Il est très ressemblant.

— Mais s'il est mort l'année que vous avez indiquée...

— C'est exact.

— Et il est venu ici, m'avez-vous dit, en 1803, quand il était jeune ?

— Oui.

Conway ne dit rien pendant un moment ; puis rassemblant ses esprits, avec effort, il reprit :

— Et il a été tué, disiez-vous ?

— Oui. Un Anglais lui a tiré dessus. Cela s'est passé peu de semaines après l'arrivée de cet Anglais à Shangri-La. C'était un explorateur.

— Pour quelle raison ?

— Une querelle s'était élevée, concernant des porteurs. Henschell venait de lui communiquer la raison *sine qua non* qui régit la réception de nos hôtes. C'est une tâche assez délicate et depuis, malgré ma faiblesse, je me suis toujours senti obligé de la remplir moi-même.

Le Grand Lama s'interrompit à nouveau, longuement, avec une note d'interrogation dans son silence ; quand il poursuivit, il ajouta :

— Peut-être vous demandez-vous, mon cher Conway, quelle peut être cette raison ?

— Je crois pouvoir la deviner.

— Le pouvez-vous vraiment ? Et pouvez-vous deviner autre chose après ma longue et curieuse histoire ?

Tandis que Conway cherchait à répondre à la question, il sentit son cerveau lui échapper ; la pièce n'était plus qu'un tourbillon d'ombres, avec ce doux vieillard bénin au centre. Tout au long de la narration, il avait écouté avec une telle intensité que la signification profonde du récit lui avait peut-être échappé ; maintenant, en essayant de s'exprimer de manière consciente, il était submergé d'étonnement, et la certitude qui se faisait jour dans son cerveau était presque étouffée quand il la mit en paroles.

— Cela semble impossible, bégaya-t-il. Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'y penser... c'est extraordinaire... et étonnant... et tout à fait incroyable... et cependant pas *absolument* hors de mon pouvoir de compréhension...

— Qu'est-ce, mon fils ?

Et Conway répondit, secoué par une émotion dont il ne connaissait pas la cause et qu'il ne cherchait pas à cacher :

— *Vous êtes toujours en vie, Père Perrault.*

Un silence suivit, imposé par le Grand Lama qui avait demandé des rafraîchissements ; Conway ne s'en étonna pas, car ce long récit demandait du narrateur un effort considérable. Il fut satisfait de ce répit. Il avait le sentiment qu'une interruption était désirable, tant au point de vue artistique qu'à n'importe quel autre, et que les bols de thé, avec leur accompagnement de courtoisies improvisées, remplissaient la même fonction qu'une *cadenza* en musique. Cette pensée démontra (à moins que ce ne fût une simple coïncidence) les pouvoirs de télépathie du Grand Lama, car il commença immédiatement à parler musique à Conway, et à exprimer son plaisir que, dans ce domaine, celui-ci eût trouvé une légère satisfaction à Shangri-La. Conway répondit avec la politesse de rigueur et ajouta qu'il avait été surpris de trouver la lamaserie en possession d'une si complète collection de compositeurs européens. Le compliment fut reçu entre deux gorgées de thé.

— Ah ! mon cher Conway, nous avons de la chance d'avoir parmi nous un musicien doué – il était, en effet, élève de Chopin – et nous avons été heureux de pouvoir remettre entièrement entre ses mains l'arrangement de notre salon. Il faudra que vous fassiez sa connaissance.

— J'en serais bien aise. Chang m'a dit que votre compositeur préféré était Mozart.

— C'est bien vrai. Mozart possède une élégance austère qui nous convient parfaitement. Il construit une maison qui n'est ni trop grande, ni trop petite, et il la meuble avec un goût parfait.

Cet échange de propos se poursuivit jusqu'à ce que les bols de thé fussent enlevés ; à ce moment-là, Conway était à même de demander tout à fait calmement :

— Ainsi, pour résumer notre précédent entretien, vous avez l'intention de nous garder tous ici ? Telle est, je suppose, la raison importante et irréductible ?

— Vous avez deviné juste, mon fils.

— Et nous resterons vraiment ici pour toujours ?

— Je préférerais de beaucoup employer votre excellente expression et dire que nous sommes tous ici « pour de bon ».

— Ce qui m'intrigue, c'est pourquoi nous quatre, parmi le reste des habitants du monde, avons été choisis.

Revenant à sa précédente narration, le Grand Lama répondit :

— C'est une histoire embrouillée, mais peut-être voulez-vous l'entendre quand même. Vous devez savoir que nous avons toujours essayé de maintenir notre nombre par un recrutement constant — puisque en dehors de toute autre raison, il est agréable d'avoir avec nous des personnes d'âges divers et représentant différentes périodes. Malheureusement, depuis la dernière guerre européenne et la révolution russe, les voyages et explorations au Tibet ont complètement cessé ; en fait, notre dernière visite, un Japonais, est arrivée en 1912 et, pour être franc, l'acquisition n'a pas grande valeur pour nous. Vous voyez, mon cher Conway, nous ne sommes pas des farceurs ni des charlatans ; nous ne pouvons pas garantir et ne garantissons pas la réussite. Certains de nos visiteurs ne tirent aucun profit de leur séjour ici ; d'autres vivent jusqu'à un âge normalement avancé et meurent d'une indisposition quelconque. En général, nous avons constaté que les Tibétains, étant donné qu'ils sont immunisés contre l'altitude et les autres conditions atmosphériques, sont moins sensibles que les races venant de l'extérieur ; ce sont des gens charmants, nous en avons accueilli plusieurs, mais je doute que beaucoup dépassent leur centième année. Les Chinois rendent un peu mieux, mais même parmi eux, nous avons un fort pourcentage de défaillances. Sans aucun doute, nos meilleurs sujets sont les races nordiques et latines d'Europe ; peut-être les Américains pourraient-ils également s'adapter et c'est pour moi une grande chance que nous ayons enfin réussi, dans la personne d'un de vos compagnons, à obtenir un citoyen de cette nation. Mais je dois continuer à répondre à votre question. Comme je vous l'ai expliqué, nous n'avons pas accueilli de nouveaux arrivants pendant environ deux décades et, comme il y a eu plusieurs décès au cours de cette période, le problème commençait à se poser. Il y a quelques années, l'un d'entre nous vint à la rescousse avec une idée nouvelle ; c'était un jeune homme natif de notre vallée, absolument digne de confiance et plein de sympathie pour nos traditions. C'est lui qui suggéra de nous quitter, de se rendre dans un pays environnant et de nous amener des collègues supplémentaires par une méthode qui aurait été impossible autrefois. Pour plusieurs raisons, c'était une proposition révolutionnaire, mais nous lui avons accordé notre consentement, après de nombreuses délibérations. Car nous devons vivre avec notre époque, savez-vous, même à Shangri-La.

— Vous voulez dire qu'il a été envoyé délibérément pour ramener quelqu'un par avion.

— Voyez-vous, c'était un jeune homme très doué et plein de ressources et nous avions grande confiance en lui. C'était son idée et

nous lui avons donné carte blanche pour l'exécuter. Tout ce que nous savions de certain était la première partie de son projet, comprenant une période d'instruction dans une école américaine de pilotes.

— Mais comment s'est-il arrangé pour la suite ? Au fond, c'est uniquement par hasard que cet avion s'est trouvé à Baskul...

— C'est vrai, mon cher Conway, beaucoup de choses arrivent par hasard. Mais, en somme, il s'est trouvé que ce soit juste le hasard que Talu attendait. S'il ne s'était pas présenté, il aurait peut-être bénéficié d'une autre occasion, dans une année ou deux ou peut-être jamais. Je confesse avoir été surpris quand nos sentinelles ont annoncé son atterrissage sur le plateau. Les progrès de l'aviation sont rapides, mais j'aurais cru qu'il faudrait plus de temps pour qu'un appareil ordinaire pût franchir de telles montagnes.

— Ce n'était pas un appareil ordinaire. C'en était un spécial, construit pour les vols sur les montagnes.

— De nouveau par hasard ? Notre jeune ami a vraiment eu de la chance. Quel dommage que nous ne puissions pas discuter avec lui ! Nous sommes tous peiné par sa mort. Vous l'auriez aimé, Conway.

Conway acquiesça doucement ; il partageait cet avis. Il dit, au bout d'un silence :

— Mais quel est le but de tout ceci ?

— Mon fils, votre manière de poser cette question me procure un plaisir infini. Au cours d'une expérience plutôt longue, elle ne m'a jamais été posée sur un ton aussi calme. Ma révélation a été accueillie de toutes les manières possibles et imaginables – avec indignation, détresse, fureur, doute et colère – mais jamais, jusqu'à cette nuit, avec un véritable intérêt. Pourtant, c'est une attitude à laquelle j'accorde la plus cordiale bienvenue. Aujourd'hui, vous êtes intéressé, demain, vous serez captivé ; éventuellement, peut-être aurons-nous recours à votre dévouement.

— C'est plus que je ne voudrais promettre.

— Votre doute même me plaît ; c'est la base de toute foi profonde et significative... Mais ne discutons pas. Vous êtes intéressé et, de votre part, c'est beaucoup. Ce que je demande en plus, maintenant, c'est que ma révélation reste, pour le moment, ignorée de vos compagnons.

Conway garda le silence.

— Le jour viendra où ils apprendront, comme vous, mais, pour leur bien, ce jour n'a pas besoin d'être hâté. Je suis si certain de votre compréhension en cette matière que je ne vous demande pas votre promesse ; vous agirez, je le sais, pour le mieux... Maintenant, laissez-moi vous peindre un tableau très agréable. Vous êtes encore, dirais-je, ce qu'on appelle un homme jeune ; votre vie, comme on a coutume de

le dire, s'étend encore devant vous ; au cours normal, vous pouvez espérer encore vingt ou trente ans d'activité diminuant lentement et graduellement. Ce n'est d'aucune manière une perspective déplaisante et je ne puis m'attendre à ce que vous le jugiez comme moi – un intermède peu considérable, rapide et beaucoup trop bousculé. Le premier quart de votre existence a certainement été obscurci par l'idée d'être trop jeune pour les joies de la vie, tandis que le quatrième quart sera naturellement assombri par la perspective d'être trop vieux pour elles ; et entre ces deux ombres, quel faible rayon de soleil illumine une vie humaine ! Mais vous, peut-être, êtes destiné à avoir plus de chance, puisque, d'après les règles de Shangri-La, vos années ensoleillées ont à peine commencé. Il se peut que, dans des dizaines d'années, vous ne vous sentiez pas plus vieux qu'aujourd'hui – vous pourrez conserver, comme Henschell, une longue et merveilleuse jeunesse. Mais ceci, croyez-moi, n'est qu'une phase préliminaire et superficielle. Il viendra un temps où vous vieillirez comme les autres, bien que beaucoup plus lentement et de manière beaucoup plus noble ; à quatre-vingts ans, vous pourrez franchir le col avec l'agilité d'un jeune homme, mais au double de cet âge, vous ne devez pas compter que le prodige aura persisté. Nous ne faisons pas de miracles ; nous n'avons pas triomphé de la mort, ni même de la décrépitude. Tout ce que nous avons fait, et pouvons parfois faire, est de ralentir le *tempo* de ce bref intervalle qu'est la vie. Nous arrivons à ce résultat par des méthodes qui sont aussi simples ici qu'elles sont impossibles ailleurs ; mais ne vous y trompez pas ; la fin nous attend tous.

« Néanmoins, je dévoile devant vous une perspective pleine de charme – de longues périodes tranquilles, pendant lesquelles vous observerez le coucher du soleil comme les hommes du monde extérieur écoutant une horloge sonner l'heure, et avec beaucoup moins de déplaisir. Les années viendront et s'en iront et vous passerez des plaisirs de la chair à d'autres biens plus austères, mais non moins satisfaisants ; vous perdrez peut-être la vivacité de vos muscles et de votre appétit, mais là encore, vous gagnerez autre chose pour compenser votre perte ; vous posséderez le calme et la profondeur, la maturité, la sagesse et le clair enchantement du souvenir. Et, précieux entre tout, vous aurez le Temps – ce don rare et inappréciable que vos contrées occidentales ont perdu parce qu'elles le cherchaient trop. Réfléchissez un moment. Vous aurez le temps de lire ; plus jamais vous n'aurez à sauter des pages pour gagner du temps, ni à éviter quelque étude, de crainte de la trouver trop absorbante. Vous aimez également la musique – ici, vous trouvez partitions et instruments, avec le Temps calme et immense, pour en extraire leur plus riche saveur. Et vous êtes aussi, dirons-nous, un homme sociable – cela ne vous charme-t-il pas de penser aux amitiés sereines, aux échanges de

vues longs et aimables dont la mort ne vous arrachera pas avec sa hâte coutumière ? Ou si c'est la solitude que vous préférez, ne pouvez-vous pas utiliser nos pavillons pour enrichir la douceur de vos pensées solitaires ?

La voix se perdit dans un silence que Conway ne chercha pas à interrompre.

— Vous ne dites rien, mon cher Conway. Pardonnez-moi mon éloquence ; j'appartiens à une époque et à une nation qui ne craignent pas d'être claires... mais peut-être pensez-vous à une femme, à des parents ou des enfants que vous laissez dans le monde ? Ou encore à votre ambition d'obtenir tel ou tel résultat ? Croyez-moi, bien que le choc puisse être rude sur le moment, dans une dizaine d'années son fantôme ne vous hantera même pas. Quoique, en fait, si je lis correctement vos pensées, vous ne faites aucune de ces remarques.

Conway s'effraya presque de la justesse de cette constatation.

— Vous avez raison, répondit-il. Je ne suis pas marié ; j'ai peu d'amis proches et pas d'ambitions.

— Pas d'ambitions ? Et comment avez-vous fait pour éviter des maladies si répandues ?

Pour la première fois, Conway eut le sentiment qu'il prenait vraiment part à la conversation. Il dit :

— Il m'a toujours semblé, dans ma profession, que beaucoup de ce qui passait pour du succès me serait plutôt désagréable, sans compter que cela aurait demandé plus d'effort que je ne me sentais disposé à en faire. J'étais dans le service consulaire ; un poste subordonné, mais qui me convenait très bien.

— Pourtant, votre âme n'y était pas ?

— Ni mon âme, ni mon cœur, ni plus de la moitié de mes forces. Je suis plutôt paresseux de nature.

Les rides s'accrochèrent et se tordirent et Conway comprit que, très probablement, le Grand Lama souriait.

— La paresse, dans certains cas, peut être une grande vertu, susurra la voix. En tout cas, vous ne nous trouverez pas exigeants à ce propos. Chang, je crois, vous a expliqué notre principe de modération ; une des choses où nous sommes toujours modérés est l'activité. Par exemple, j'ai étudié dix langues ; j'aurai pu en apprendre vingt si j'avais travaillé immodérément. Mais je ne l'ai pas fait. Il en est de même pour le reste ; vous ne trouverez ici ni débauchés, ni ascétiques. Jusqu'à ce que nous atteignons un certain âge, où la sobriété est nécessaire, nous acceptons avec joie les plaisirs de la table, tandis que (au bénéfice de nos plus jeunes collègues) les femmes de la vallée ont joyeusement appliqué le principe de modération à leur propre chasteté. Toutes choses considérées, je suis certain que vous

vous habituerez à nos mœurs sans grand effort. Chang était, en effet, très optimiste – et il en est de même pour moi, après cet entretien. Mais je reconnais qu’il y a en vous une attitude que je n’ai rencontrée chez aucun de nos visiteurs jusqu’à présent. Ce n’est pas vraiment du cynisme, encore moins de l’amertume ; peut-être est-ce en partie de la désillusion, mais c’est aussi une clarté d’esprit que je n’aurais pas pensé trouver chez une personne âgée, disons, de moins de cent ans. C’est, si je devais le résumer en peu de mots, un manque de passion.

Conway répondit :

— Une définition pas plus mauvaise qu’une autre, sans aucun doute. J’ignore si vous classez les personnes qui viennent ici, mais si vous le faites, vous pouvez m’étiqueter « 1914-1918 ». Ce qui me range, je suppose, parmi les spécimens uniques de votre musée d’antiquités – les trois autres qui sont arrivés en même temps que moi n’appartiennent pas à cette catégorie. J’ai utilisé la plupart de mes passions et de mes forces pendant les années que je viens de mentionner et, bien que je n’en parle pas beaucoup, la principale faveur que j’ai demandée au monde depuis, est de me laisser tranquille. Je trouve à Shangri-La un certain charme, une tranquillité qui me plaisent et, sans doute, ainsi que vous en avez fait la remarque, je m’habituerai facilement à tout.

— Vous ne dites rien d’autre, mon fils ?

— J’espère bien suivre votre règle de modération.

— Vous êtes intelligent ; comme Chang me l’a dit, vous êtes très intelligent. Mais n’y a-t-il rien, dans les perspectives que j’ai entrouvertes devant vous, qui vous porte à un sentiment plus violent ?

Conway garda le silence pendant un moment, puis répondit alors :

— Votre récit du passé m’a profondément intéressé, mais pour être franc, votre tableau de l’avenir ne m’intéresse qu’au sens abstrait. Je ne puis regarder si loin dans l’avenir. Je regretterais certainement de devoir quitter Shangri-La demain, ou la semaine prochaine, ou même peut-être dans un an ; mais je ne puis m’imaginer quels seront mes sentiments si je dois vivre cent ans et plus. Je peux le considérer comme n’importe quel autre avenir, mais pour m’y intéresser, il devrait y avoir un but. Je me suis souvent demandé si la vie avait un sens ; une longue vie en aurait encore moins.

— Mon ami, les traditions de ce bâtiment, à la fois bouddhistes et chrétiennes, sont très rassurantes.

— C’est possible. Mais je crains de désirer une raison encore plus définie pour envier un centenaire.

— Il en existe une, très précise même. C’est la raison d’être de ces étrangers réunis par le hasard et vivant au-delà de leur âge. Nous ne suivons pas une expérience vaine, un simple caprice. Nous suivons un

rêve et une vision. C'est la vision qui est apparue au vieux Perrault la première fois quand il se mourait dans cette pièce, en l'an 1789. Il revit alors sa longue vie, comme je vous l'ai déjà dit, et il lui parut que toutes les plus belles choses étaient passagères et périssables, tandis que la guerre, la convoitise et la brutalité les écraseraient peut-être un jour et alors elles disparaîtraient totalement de la surface de la terre. Il se rappela les scènes qu'il avait vues de ses propres yeux et il en imagina d'autres ; il vit les nations cultivant, non pas la sagesse, mais les passions vulgaires et la volonté de destruction ; il vit la puissance de la machine se développer jusqu'à ce qu'un seul homme armé puisse combattre l'armée entière du Grand Monarque. Et il perçut que, quand ils auraient ruiné la terre et la mer, ils s'empareraient des airs... Pouvez-vous dire que cette vision était fausse ?

— Très juste, au contraire.

— Mais ce n'est pas tout. Il prévoit un temps où l'homme, exultant de sa technique homicide, se jetterait si violemment sur le monde que toute chose précieuse serait en danger, chaque livre et chaque tableau, chaque harmonie, chaque trésor vieux de deux mille ans, ce qui est petit, délicat, sans défense – tout serait perdu comme le livre de Livie, ou détruit comme les Anglais ont détruit le Palais d'Été à Pékin.

— Je partage votre opinion sur ce sujet.

— Évidemment. Mais que valent les opinions d'hommes raisonnables contre le fer et l'acier ? Croyez-moi, la vision du vieux Perrault se réalisera. Et c'est pourquoi, mon fils, je suis ici, et pourquoi *vous* y êtes aussi et nous pouvons prier pour survivre à la ruine qui menace de tous côtés.

— Survivre ?

— Il existe une chance. Tout ceci se produira avant que vous ne soyez aussi vieux que moi.

— Et vous pensez que Shangri-La y échappera ?

— Peut-être. Nous ne pouvons attendre aucune pitié, mais nous pouvons faiblement espérer d'être négligés. Nous resterons ici avec nos livres, notre musique et nos méditations, conservant la fragile élégance d'un âge se mourant, et cherchant la sagesse dont les hommes auront besoin quand leurs passions seront épuisées. Nous avons un héritage à conserver et à léguer. Prenons tout le plaisir que nous pouvons jusqu'à ce que vienne ce temps.

— Et alors ?

— Alors, mon fils, quand les forts se seront mangés entre eux, la morale chrétienne pourra enfin se réaliser et « les doux hériteront la terre ».

Une certaine emphase se dégageait du murmure et Conway se soumit à sa beauté ; de nouveau, il subit la pression de l'ombre

alentour, mais symboliquement maintenant, comme si le monde extérieur se préparait déjà à la tempête. Puis il vit que le Grand Lama de Shangri-La s'agitait ; celui-ci se leva de son siège et se tint debout comme l'incarnation d'un esprit. Par simple politesse, Conway fit un geste pour l'aider ; mais, subitement, une impulsion plus profonde le saisit et il fit ce qu'il n'avait jamais fait devant aucun homme auparavant : il s'agenouilla et sut à peine pourquoi il le faisait.

— Je vous comprends, Père, dit-il.

Il ne se rendit pas exactement compte de la façon dont il le quitta ; il était plongé dans un rêve dont il ne sortit que longtemps après. Il se rappela l'air glacé de la nuit après la chaleur de ces chambres supérieures, et la présence de Chang, un silence serein comme ils traversaient ensemble les cours illuminées d'étoiles. Jamais Shangri-La n'avait offert à ses yeux une telle beauté condensée ; il imaginait la vallée s'étendant à leurs pieds, au-dessous du précipice, et cette vision était celle d'un étang calme qui s'associait à la paix de ses propres pensées. Car Conway avait dépassé le stade de l'étonnement. Le long entretien, avec ses différentes phases, l'avait laissé vide, hormis une satisfaction qui tenait autant de l'esprit que des sentiments et de l'âme ; même ses doutes n'étaient plus harassants, mais faisaient partie d'une subtile harmonie. Chang et lui se taisaient. Il était fort tard et Conway vit avec plaisir que ses compagnons ne l'avaient pas attendu.

Le matin suivant, il se demanda s'il avait vécu ou rêvé tout ce dont il se rappelait.

Ce doute ne dura pas longtemps. Un chœur de questions l'accueillit quand il apparut au petit déjeuner.

— Vous avez certainement eu une conversation de taille avec le patron, hier soir, commença l'Américain. Nous voulions vous attendre, mais nous en avons eu assez. Quel genre de type est-ce ?

— A-t-il dit quelque chose au sujet des porteurs ? demanda Mallinson avec intérêt.

— J'espère que vous lui avez parlé de mon intention d'avoir un missionnaire en permanence ici ?

Ce bombardement servit à Conway pour utiliser sa défense habituelle.

— Je crains de vous décevoir tous, répondit-il d'un ton détaché. Je n'ai pas discuté avec lui la question des missions ; il ne m'a pas du tout parlé des porteurs ; quant à son apparence, je puis seulement dire que c'est un très vieil homme, qu'il parle un très bon anglais et qu'il possède une haute compréhension de la vie.

Mallinson l'interrompit avec irritation :

— Ce qui importe, c'est de savoir si on peut avoir confiance en lui ou pas ! Croyez-vous qu'il ait l'intention de nous laisser tomber ?

— Il ne m'a pas fait l'effet d'une personne malhonnête.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas insisté sur cette question de porteurs ?

— Ça ne m'est pas venu à l'idée.

Mallinson le regarda d'un air incrédule.

— Je n'arrive pas à vous comprendre, Conway. Vous vous êtes si bien débrouillé à Baskul que j'ai peine à croire que vous êtes le même homme. Vous semblez vous être volatilisé.

— Je regrette.

— Ça ne sert à rien de regretter. Vous devriez vous ressaisir et avoir l'air de vous intéresser à ce qui arrive.

— Vous m'avez mal compris. Je voulais dire que je regrettais de

vous désappointer.

La voix de Conway était brève et destinée à masquer ses sentiments qui, en réalité, étaient si divers que les autres auraient eu de la peine à les deviner. Il était surpris lui-même de l'aisance avec laquelle il avait détourné la conversation ; il se rendait compte qu'il avait l'intention de suivre la suggestion du Grand Lama et de garder le secret. Il était également intrigué de la facilité et du naturel avec lesquels il acceptait de jouer un rôle que ses compagnons considéreraient certainement, et à juste titre, comme une trahison envers eux. Mallinson avait raison : ce n'était guère ce qu'on pouvait attendre d'un héros. Conway nourrit soudain pour le jeune homme une affection mêlée de compassion ; puis il se raidit en songeant que les êtres qui adorent des héros doivent se préparer à éprouver des désillusions. Mallinson à Baskul avait beaucoup trop été le garçon qui s'enflamme pour le capitaine de jeux, et maintenant le capitaine chancelait, s'il n'était pas déjà tombé de son piédestal. Il y a toujours quelque chose de pathétique dans l'écroulement d'un idéal, même faux ; et, à défaut d'autre chose, l'admiration que Mallinson lui portait aurait pu compenser l'effort que faisait Conway pour donner l'impression d'être ce qu'il n'était pas. Mais toute prétention était inutile. Dans l'air de Shangri-La – et peut-être à cause de l'altitude – se trouvait une qualité qui vous empêchait de simuler une émotion.

Il dit :

— Écoutez, Mallinson, il est inutile de revenir perpétuellement sur Baskul. J'étais évidemment différent à ce moment-là, mais la situation aussi était différente.

— Et beaucoup plus saine, à mon idée. Au moins, on savait à quoi on s'attaquait.

— Des meurtres et des rapt, pour être précis. Vous pouvez appeler ça plus sain si vous voulez.

La voix du jeune homme s'éleva sur un ton aigu, alors qu'il répliquait :

— Oui, je trouve ça plus sain, dans un sens. J'aime mieux y faire face qu'à cette histoire pleine de mystère. (Puis il ajouta soudain :) cette jeune fille chinoise, par exemple, comment est-elle venue ici ? Est-ce que ce type vous l'a dit ?

— Non. Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Mais, pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? Et pourquoi ne l'auriez-vous pas demandé, si vous vous intéressiez tant soit peu à ce qui nous arrive ? Est-ce une chose courante de trouver une jeune fille vivant parmi les moines ?

Jusqu'à présent, il n'était même pas venu à l'idée de Conway de considérer les faits sous cet angle.

— Ceci n'est pas un monastère ordinaire, répondit-il après avoir bien réfléchi.

— Je le vois bien, grand Dieu !

Un silence suivit, car la discussion était évidemment tombée à plat. L'histoire de Lo-Tsen semblait, à Conway, hors de propos ; la petite Mandchoue reposait si tranquillement dans son esprit qu'il se souciait à peine de sa présence. Mais à cette simple allusion, Miss Brinklow avait brusquement levé la tête de dessus la grammaire tibétaine qu'elle était en train d'étudier (comme si, songea Conway avec une secrète ironie, elle n'avait pas toute la vie pour le faire). De parler de filles et de moines lui remémorait ces histoires de temples hindous que les missionnaires racontaient à leurs femmes et que les femmes repassaient à leurs collègues féminines célibataires.

— Évidemment, dit-elle, les lèvres serrées, la moralité de cet endroit est exécration, nous pouvions nous y attendre.

Elle se tourna vers Barnard comme pour lui demander son approbation, mais l'Américain se contenta de faire la grimace.

— Je ne suppose pas que vous accorderez la moindre valeur à mon opinion en matière de moralité, remarqua-t-il sèchement. Mais je dirais que les querelles ne valent pas mieux. Puisque nous devons rester ici encore un certain temps, tâchons de ne pas nous emporter et rendons-nous la vie confortable.

Conway jugea cette remarque de bon conseil, mais Mallinson restait implacable.

— Je comprends très bien que vous trouviez l'endroit plus confortable que Dartmoor[5], dit-il à Barnard d'un ton plein de sous-entendus.

— Dartmoor ? Oh ! c'est votre grand pénitencier ? Je saisis votre idée. Oui, évidemment, je n'ai jamais envié les personnes qui s'y trouvent. Et autre chose encore : vous ne me blessez pas en y faisant allusion. Peau épaisse et cœur tendre, tel est mon alliage.

Conway lui jeta un regard approbateur, tandis qu'il regardait Mallinson avec reproche ; mais subitement, il eut le sentiment qu'ils jouaient tous sur une vaste scène dont le fond n'était connu que de lui ; et cette connaissance, si peu communicable, lui donna soudain envie de se trouver seul. Il leur fit signe de la tête et sortit dans la cour. À la vue du Karakal, ses doutes disparurent et ses scrupules vis-à-vis de ses trois compagnons se perdirent dans l'acceptation irraisonnée du monde nouveau qui se trouvait si peu à portée de leurs suppositions. Il arrive un moment, comprit-il, où l'étrangeté de *toute* chose rend plus grande la difficulté de saisir l'étrangeté de *chaque* chose ; où l'on accepte tout sans s'étonner, simplement parce que l'étonnement serait aussi déplaisant pour soi-même que pour les

autres. Il en était arrivé à ce point-là à Shangri-La et il se rappela avoir atteint une tranquillité d'âme analogue, quoique beaucoup moins plaisante, pendant ses années de guerre.

Il avait besoin de cette paix d'âme, rien que pour s'accommoder à la double vie qu'il était tenu de mener. Désormais, avec ses compagnons d'exil, il vivait dans un monde conditionné par l'arrivée des porteurs et le retour aux Indes ; le reste du temps, l'horizon se levait comme un rideau ; le temps s'étendait et l'espace diminuait. Parfois, il se demandait laquelle des deux vies était la plus vraie, mais le problème ne pressait pas ; et une fois de plus, il repensait à la guerre, car au cours de violents bombardements, il avait déjà éprouvé la même sensation réconfortante d'avoir plusieurs vies, dont une seule pouvait être réclamée par la mort.

Chang lui parlait maintenant sans aucune réserve et ils eurent plusieurs conversations concernant les us et les coutumes de la lamaserie. Conway apprit que, pendant les cinq premières années, il vivrait de sa vie normale, sans aucun régime spécial ; ceci s'était toujours fait, comme le disait Chang « pour permettre au corps de s'accoutumer à l'altitude et aussi pour permettre aux regrets spirituels et sentimentaux de se disperser ».

Conway remarqua avec un sourire :

— Je suppose que vous êtes certains, alors, qu'aucune affection humaine ne peut survivre à une absence de cinq années ?

— Elle le peut, sans doute, répondit le Chinois, mais seulement comme un souvenir dont on ne peut qu'apprécier la mélancolie.

Après les cinq premières années d'essai, continua d'expliquer Chang, le procédé pour retarder la vieillesse commencerait à être appliqué et, s'il réussissait, il donnerait à Conway, pendant un demi-siècle, l'apparence d'un homme de quarante ans – ce qui n'était pas un mauvais âge de la vie pour rester stationnaire.

— Qu'en est-il pour vous ? demanda Conway. Comment cela s'est-il passé ?

— Ah ! mon cher Monsieur, j'ai eu la chance d'arriver ici quand j'étais tout jeune, âgé seulement de vingt-deux ans. J'étais soldat, bien que vous ne vous en doutiez probablement pas ; je commandais des troupes contre des tribus de brigands, en l'année 1855. J'étais en train de faire ce qu'on aurait appelé une reconnaissance, mais j'ai perdu mon chemin dans les montagnes et seulement sept parmi mes cent hommes ont survécu aux rigueurs du climat. Quand j'ai enfin été sauvé et amené à Shangri-La, j'étais si malade que seules ma résistance et mon extrême jeunesse m'ont sauvé.

— Vingt-deux, répéta Conway en faisant des calculs. Alors vous avez quatre-vingt-dix-sept ans ?

— Oui. Très prochainement, si les lamas veulent me donner leur consentement, je recevrai l'initiation totale.

— Je comprends. Il faut atteindre le chiffre rond ?

— Non, nous ne sommes soumis à aucune limite d'âge, mais un siècle est généralement considéré comme un âge où les passions et les humeurs de la vie courante ont eu des chances de disparaître.

— Je suis de votre avis. Et qu'arrive-t-il ensuite ? Combien de temps pensez-vous continuer ?

— Il y a de bonnes raisons d'espérer que je deviendrai lama avec tous les espoirs que permet Shangri-La. Cela peut durer un autre siècle, ou plus.

Conway acquiesça.

— Je ne sais pas si je dois vous féliciter – vous semblez avoir été doté de ce qu'il y a de meilleur dans la vie, une jeunesse longue et agréable derrière vous et un vieil âge également plaisant en perspective. Quand avez-vous commencé à vieillir en apparence ?

— Après avoir dépassé soixante-dix ans. C'est très souvent le cas, bien que je croie pouvoir prétendre ne pas paraître mon âge.

— Certainement. Et supposez que vous deviez quitter la vallée, qu'arriverait-il ?

— La mort, si je restais absent plus de quelques jours.

— L'atmosphère de Shangri-La, alors, est essentielle ?

— Il n'existe qu'une seule vallée de la Lune Bleue et ceux qui attendent d'en trouver une autre demandent trop à la nature.

— Mais que serait-il arrivé si vous aviez quitté la vallée, disons il y a trente ans, au cours de votre jeunesse prolongée ?

Chang répondit :

— Probablement que je serais mort même à ce moment-là. De toute façon, j'aurais très rapidement acquis l'apparence complète de mon âge réel. Nous en avons eu un curieux exemple il y a quelques années et il y en avait eu d'autres auparavant. L'un de nous avait quitté la vallée pour aller à la recherche d'un groupe de voyageurs dont on nous avait signalé l'approche. Cet homme, un Russe, était arrivé ici dans la fleur de l'âge et s'était si bien adapté qu'à quatre-vingts ans, il en paraissait à peine la moitié. Il n'aurait pas dû être absent plus d'une semaine (ce qui n'aurait pas eu d'importance), mais, malheureusement, il a été fait prisonnier par des tribus nomades et emmené à une certaine distance. Nous avons supposé un accident et l'avons cru perdu. Trois mois plus tard, cependant, il nous revint, ayant réussi à s'échapper. Mais c'était un homme tout différent. Chaque année de sa vie marquait son visage et ses attitudes ; il est mort peu après, comme meurt un vieillard.

Pendant un certain temps, Conway ne dit rien. Ils parlaient dans la bibliothèque et il fixait par la fenêtre le passage qui conduisait au monde extérieur ; un petit nuage barrait l'arête.

— C'est une histoire plutôt effrayante, Chang, commenta-t-il finalement. Elle donne l'impression que le Temps est un monstre avide, tapi aux portes de la vallée et prêt à se jeter sur les flemmards qui ont réussi à lui échapper plus longtemps qu'ils ne l'auraient dû.

— *Flemmards* ? s'enquit Chang.

Sa connaissance de l'anglais était excellente, mais la signification de certaines locutions lui échappaient parfois.

— « Flemmard », expliqua Conway, est un mot d'argot qui veut dire un type paresseux, bon à rien. Évidemment, je ne l'employais pas sérieusement.

Chang s'inclina et remercia pour l'explication. Il s'intéressait vivement aux langues et aimait utiliser un mot nouveau en lui donnant une signification philosophique.

— Il est significatif, dit-il après un silence, que les Anglais regardent la « flemme » comme un défaut. Nous, d'un autre côté, la préférons largement à l'activité fébrile. N'y a-t-il pas trop d'activité fébrile dans le monde présent et ne vaudrait-il pas mieux qu'il y eût plus de « flemmards » ?

— Je suis disposé à être d'accord avec vous, répondit Conway avec une solennité amusée.

Au cours de la semaine qui suivit son entretien avec le Grand Lama, Conway fit la connaissance de plusieurs de ses futurs collègues. Chang ne montrait ni empressement, ni réticence à le présenter, et Conway vivait dans une atmosphère nouvelle et plaisante pour lui, où la précipitation n'était pas de mise et où un ajournement ne tirait pas à conséquence.

— Du reste, expliquait Chang, il y a des lamas que vous ne verrez pas avant un certain temps – peut-être des années – mais cela ne doit pas vous surprendre.

Ils sont prêts à faire votre connaissance quand le moment sera venu et qu'ils évitent de se presser ne signifie absolument pas qu'ils montrent de la mauvaise volonté.

Conway, qui avait souvent éprouvé des sentiments analogues en rendant visite aux nouveaux arrivés à des consulats étrangers, trouva facile de comprendre cette attitude.

Par contre, les relations avec ses nouvelles connaissances réussirent très bien et des conversations avec des hommes trois fois plus âgés que lui ne présentèrent aucune des difficultés qui auraient

pu se produire à Londres ou à Delhi. Il rencontra tout d'abord un Allemand très sociable, du nom de Meister, qui était entré à la lamaserie au dix-neuvième siècle, survivant unique d'une troupe d'explorateurs. Il parlait bien l'anglais quoique avec un certain accent. Un jour ou deux plus tard, Conway fit une deuxième connaissance et apprécia tout spécialement sa première conversation avec un homme dont le Grand Lama lui avait beaucoup parlé ; Alphonse Briac, un Français de petite stature, nerveux et qui ne paraissait pas spécialement âgé, bien qu'il se présentât comme élève de Chopin. Conway pensa que lui et l'Allemand seraient d'une agréable compagnie. Son subconscient fonctionnait déjà et après quelques autres rencontres, il en avait tiré une ou deux conclusions générales ; il se doutait que les lamas qu'il connaissait, tout en possédant quelques différences individuelles, étaient en possession d'une qualité pour laquelle le terme de « sans âge » n'était pas qu'un très bon nom, mais le seul qu'on pouvait leur attribuer. De plus, tous étaient dotés d'une calme intelligence qui s'extériorisait agréablement dans des opinions mesurées et bien équilibrées. Conway répondait admirablement à cet état d'esprit, il sentait qu'ils s'en rendaient compte et lui en étaient reconnaissants.

Il trouvait tout aussi facile de s'accorder avec eux qu'il l'aurait fait avec n'importe quel autre groupe de gens cultivés qu'il aurait pu rencontrer, mais il y avait une certaine étrangeté à écouter des réminiscences aussi anciennes et qui leur paraissaient pourtant si naturelles. Une personne à cheveux blancs et à l'air bénévole, par exemple, demanda à Conway, après une courte conversation, s'il s'intéressait aux Brontë. Conway répondit que oui, dans une certaine mesure, et l'autre ajouta :

— Quand j'étais vicaire dans le West Riding, vers 1840, je suis allé une fois à Haworth et j'ai fait un séjour au presbytère. Depuis, je suis venu ici et j'étudie tout le problème Brontë – j'écris même un livre à ce sujet. Peut-être cela vous intéresserait-il de le parcourir une fois avec moi ?

Conway répondit cordialement et, plus tard, quand Chang et lui restèrent seuls, il commenta la vivacité avec laquelle les lamas semblaient se souvenir de leur vie pré-tibétaine. Chang répondit que cela faisait partie de leur entraînement.

— Voyez-vous, mon cher Monsieur, la première condition pour éclaircir l'esprit est d'obtenir un panorama de son propre passé et celui-ci, comme toutes les autres vues, est plus précis en perspective. Quand vous aurez été suffisamment longtemps parmi nous, vous verrez votre vie passée émerger du brouillard, semblable à un paysage vu au travers d'un télescope et qui se précise quand les lentilles sont au point. Chaque détail ressortira clair et net, bien proportionné et

avec sa signification correcte. Un des lamas, par exemple, discerne que le vrai grand moment de sa vie a été quand, jeune homme, il a rendu visite à un vieux pasteur et à ses trois filles.

— Ainsi je suppose qu'il faudra me mettre à l'ouvrage pour me rappeler les grands moments de ma vie ?

— Ce ne sera pas un effort. Ils vous viendront tout naturellement.

— Je ne sais pas s'ils seront les bienvenus, constata Conway avec mauvaise humeur.

Mais quoi que pût lui apporter le passé, il découvrait le bonheur dans le présent. Quand il était assis en train de lire dans la bibliothèque, ou qu'il jouait du Mozart dans la salle de musique, une émotion spirituelle l'envahissait souvent, comme si Shangri-La était véritablement une essence de vie, distillée par la magie des générations et miraculeusement protégée contre le temps et la mort. À de tels moments, son entretien avec le Grand Lama lui revenait à l'esprit ; il percevait en ce personnage une intelligence calme, méditant sur toute diversion, procurant une infinité de réconforts à l'ouïe et à la vue. Ainsi écoutait-il Lo-Tsen maîtriser les difficultés d'un rythme fougueux et se demandait ce qui se cachait derrière le léger sourire impersonnel qui étirait ses lèvres et la faisait ressembler à une fleur entrouverte. Elle parlait très peu, bien qu'elle sut maintenant que Conway comprenait sa langue ; vis-à-vis de Mallinson qui aimait parfois se rendre à la salle de musique, elle était presque muette. Conway trouvait dans son silence un charme parfaitement exprimé.

Il demanda une fois à Chang de lui raconter l'histoire de la jeune fille et il apprit qu'elle descendait de lignée royale mandchoue.

— Elle était fiancée à un prince du Turkestan et se rendait à Kashgar pour le rejoindre, quand ses porteurs se perdirent dans les montagnes. Sans la rencontre coutumière de nos émissaires, la caravane tout entièrement aurait certainement péri.

— Quand est-ce arrivé ?

— En 1884. Elle avait dix-huit ans.

— Dix-huit, à *ce moment-là* ?

Chang s'inclina.

— Oui, nous réussissons extrêmement bien avec elle, comme vous pouvez en juger par vous-même. Ses progrès n'ont cessé d'être excellents.

— Comment a-t-elle pris les choses quand elle est arrivée ?

— Elle a accepté la situation avec un peu plus de difficulté que la moyenne des arrivants ; elle ne protesta pas, mais nous nous sommes rendu compte que, pendant un certain temps, elle était tourmentée. C'était, en effet un événement peu habituel – intercepter une jeune

filles allant au-devant de son futur mari... Nous étions tous désireux de la rendre heureuse ici. (Chang sourit doucement.) Je crains que l'élan de l'amour ne facilite pas la soumission, bien que cinq ans se soient révélés amplement suffisants à cet effet.

— Elle était très attachée, je suppose, à l'homme qu'elle aurait dû épouser ?

— On peut à peine le dire, mon cher Monsieur, car elle ne l'avait jamais vu. C'était l'ancienne coutume. L'élan de ses sentiments était purement impersonnel.

Conway acquiesça et pensa tendrement à Lo-Tsen. Il se la représenta comme elle devait être un demi-siècle auparavant, semblable à une statue dans sa chaise décorée que les porteurs transportaient péniblement à travers le plateau, ses yeux scrutant les horizons balayés par le vent qui devaient lui sembler si durs après les jardins et les étangs de lotus de son pays. « Pauvres enfants ! » dit-il, en songeant à toute cette beauté gardée captive pendant des années. La connaissance de son passé augmentait, plutôt qu'il ne la diminuait, la satisfaction que lui procuraient sa tranquillité et son silence ; elle était comme un ravissant vase froid, non décoré, excepté par un rayon de lumière intermittent.

Il éprouvait la même satisfaction, quoique moins accentuée, quand Briac lui parlait de Chopin dont il jouait les mélodies familières avec beaucoup de brio. Le Français lui révéla plusieurs compositions de Chopin qui n'avaient jamais été publiées et, comme il les avait notées, Conway consacra quelques heures agréables à les étudier lui-même par cœur. Il trouvait un certain piquant à l'idée que ni Cortot, ni Pachmann n'avaient eu cette bonne fortune. Et les souvenirs de Briac n'étaient pas épuisés ; sa mémoire lui rappelait continuellement de petits bouts de mélodies que le compositeur avait improvisées dans certaines occasions ; il les notait tous sur le papier, au fur et à mesure qu'ils lui revenaient, et certains étaient de délicieux fragments.

— Briac, expliqua Chang, n'a pas été initié depuis fort longtemps, aussi devez-vous l'excuser s'il parle beaucoup de Chopin. Les jeunes lamas sont naturellement préoccupés du passé ; c'est un pas nécessaire avant d'envisager l'avenir.

— Qui, si je comprends bien, regarde les plus âgés ?

— Oui. Le Grand Lama, par exemple, passe presque toute sa vie dans une clairvoyante méditation.

Conway réfléchit un moment et dit :

— À ce propos, quand pensez-vous que je le reverrai ?

— Sans doute au bout de vos cinq premières années, mon cher Monsieur.

Mais en l'occurrence, Chang se trompait, car moins d'un mois

après son arrivée à Shangri-La, Conway reçut pour la seconde fois l'invitation de se rendre dans cette torride chambre supérieure. Chang lui avait dit que le Grand Lama ne quittait jamais ses appartements et que son existence corporelle nécessitait leur atmosphère surchauffée ; et Conway, ainsi prévenu, trouva le changement moins déconcertant que la première fois. En fait, il respira librement sitôt qu'il se fut incliné devant le Grand Lama et eut été gratifié d'un signe à peine visible des yeux enfoncés. Il se sentait apparenté à l'esprit qui se cachait derrière ce regard et, bien qu'il sût que ce second entretien, suivant le premier de si près, était un honneur sans précédent, il ne se sentait pas le moins du monde énervé ou accablé par cette solennité. L'âge n'était pas pour lui un facteur plus obsédant que le rang ou la couleur ; il ne s'était jamais senti empêché d'aimer les gens parce qu'ils étaient trop jeunes ou trop âgés. Il tenait le Grand Lama dans la plus profonde estime et ne voyait pas pourquoi leurs relations sociales devraient être autres que courtoises.

Ils échangèrent les politesses habituelles et Conway répondit à plusieurs questions polies. Il dit trouver la vie très agréable et avoir déjà contracté plusieurs amitiés.

— Et vous n'avez pas soufflé mot de nos secrets à vos trois compagnons ?

— Non, pas jusqu'à présent. Je me suis trouvé parfois dans des situations embarrassantes, mais probablement moins que si je le leur avais dit.

— Exactement ce que je prévoyais ; vous avez agi au mieux. Et l'embarras, après tout, n'est que temporaire. Chang me dit croire que deux d'entre eux feront peu de difficultés.

— J'oserais dire qu'il a raison.

— Et le troisième ?

— Mallinson est un jeune homme excitable, il tient beaucoup à s'en retourner.

— L'aimez-vous ?

— Oui, je l'aime beaucoup.

À ce moment-là, on apporta les bols de thé et la conversation devint plus familière, entre les gorgées du liquide parfumé. C'était une coutume bien trouvée, qui permettait au flux verbal d'acquérir un ton presque frivole et Conway y répondait admirablement. Quand le Grand Lama lui demanda si Shangri-La n'était pas un cas unique dans ses expériences, et si l'Occident pouvait lui offrir quoi que ce fût d'analogue, il répondit avec un sourire :

— Eh bien, oui ! Pour être tout à fait franc, cela me rappelle légèrement Oxford, où j'ai donné des cours. Le décor n'est pas aussi beau, mais les sujets d'étude y sont souvent aussi impossibles et,

même si le plus vénérable des professeurs n'est pas aussi âgé que vous, ceux-ci semblent vieillir de manière semblable.

— Mon cher Conway, répliqua le Grand Lama, vous avez un sens de l'humour dont nous vous serons très reconnaissants dans les années à venir.

— C'est extraordinaire, remarqua Chang quand il apprit que Conway avait revu le Grand Lama.

Et de la part de quelqu'un d'aussi circonspect dans l'emploi des superlatifs, un tel mot prenait toute sa valeur. Ce fait ne s'était jamais produit auparavant, disait Chang avec emphase, jamais depuis l'établissement de la tradition de Shangri-La ; jamais le Grand Lama n'avait désiré un second entretien avant que les cinq années ne se fussent écoulées, afin de permettre aux exilés de se débarrasser de leurs émotions.

— Car c'est un gros effort pour lui de parler à un nouvel arrivant. La simple présence de passions humaines le fatigue et, vu son âge, lui déplaît souverainement. Non pas que je doute de son entière compétence en la matière. Il nous enseigne, me semble-t-il, une leçon de grande valeur – que même les règles de notre communauté sont établies modérément seulement. Mais, tout de même, c'est extraordinaire.

À Conway, évidemment, cela ne paraissait pas plus extraordinaire que le reste et, après avoir rendu visite au Grand Lama une troisième et une quatrième fois, il commença à ne plus rien y trouver d'extraordinaire du tout. Il semblait au contraire y avoir une prédestination dans l'aisance avec laquelle leurs deux esprits se rapprochaient ; il semblait à Conway que toutes ses tensions secrètes se relâchaient, lui donnant, quand il s'en allait, une sensation de merveilleuse tranquillité.

Par moments, il éprouvait le sentiment d'être complètement ensorcelé par la maturité de cette intelligence unique, mais alors, avec l'arrivée des bols de thé bleu pâle, les élucubrations se paraient d'une vivacité si simple et si gentille qu'il avait l'impression d'un théorème se dissolvant avec limpidité en un sonnet.

Leurs conversations les emmenaient très loin ; ils étudiaient des philosophies entières ; les longues avenues de l'histoire se soumettaient à leur inspection et étaient gratifiées de nouvelles possibilités. C'était une expérience passionnante, mais Conway ne perdait pas son attitude critique et, une fois, alors qu'il discutait sur un sujet, le Grand Lama répondit :

— Mon fils, vous êtes jeune en années, mais il me semble que votre sagesse possède la maturité de l'âge mûr. Il vous est certainement arrivé quelque chose d'étrange.

Conway sourit.

— Rien de plus étrange que ce qui est arrivé à bien d'autres de ma génération.

— Je n'ai jamais rencontré personne qui vous ressemble.

Conway répondit au bout d'un moment :

— Ce n'est pas un grand mystère. La partie de moi-même qui vous paraît vieillie a été usée par une expérience intense et prématurée. Mes années de dix-neuf à vingt-deux ans ont certainement bénéficié d'une éducation supérieure, sans doute, mais plutôt épuisante.

— Vous avez été très malheureux pendant la guerre ?

— Pas spécialement. J'étais excité, puis prêt à me suicider, puis effrayé, puis insouciant, et, parfois, d'une colère bleue. Comme quelques millions d'autres, en fait. J'ai bu et tué et fait la noce dans un grand style. C'était un abus de toutes les émotions et l'on en sortait, quand on en sortait, avec une dose d'ennui et de mauvaise humeur toute-puissante. C'est ce qui a rendu difficiles les années qui suivirent. Ne croyez pas que je pose au tragique – dans l'ensemble, j'ai eu plutôt de la chance depuis. Mais c'était un peu comme de se trouver dans une école avec un mauvais directeur – vous pouviez en tirer du plaisir si le cœur vous en disait, mais c'était plutôt démoralisant et pas vraiment satisfaisant. Je crois l'avoir éprouvé plus que beaucoup d'autres.

— Et votre éducation a continué ainsi ?

Conway haussa les épaules.

— Peut-être l'épuisement des passions est-il le commencement de la sagesse, si l'on peut altérer le proverbe.

— Telle est aussi la doctrine de Shangri-La, mon fils.

— Je le sais. Voilà pourquoi je m'y plais.

Il disait la vérité. Alors que les jours et les semaines passaient, il commença de ressentir des accès de contentement, unissant le corps et l'esprit ; à l'instar de Perrault, Henschell et des autres, il tombait sous le charme. La Lune Bleue l'avait pris, et il ne pouvait plus lui échapper. Les montagnes alentour étincelaient en une haie d'une inaccessible pureté, et ses yeux éblouis se tournaient vers les vertes profondeurs de la vallée. Le paysage tout entier déployait une splendeur incomparable et quand il entendait la monotonie argentine de la harpe se répandre sur l'étang de lotus, il avait le sentiment qu'elle tissait le motif parfait de la vue et du son.

Il était très tranquillement amoureux de la petite Mandchoue et le savait. Son amour ne demandait rien, pas même de réponse ; c'était un tribut de l'esprit, auquel ses sens ajoutaient seulement un léger parfum. Elle figurait pour lui le symbole de tout ce qui est délicat et fragile ; ses révérences stylisées et le toucher de ses doigts sur le clavier le remplissaient d'une sensation d'intimité absolument satisfaisante. Parfois il lui adressait la parole de telle sorte que, si elle l'avait voulu, la conversation aurait pu prendre un ton moins officiel ; mais ses réponses ne laissaient jamais percer l'exquis secret de ses pensées et, dans un sens, il préférerait qu'il en fût ainsi. Il lui avait subitement été donné de voir une seule facette du joyau promis ; il avait le Temps, le Temps pour que tout ce qu'il désirait arrivât, tant de temps pour le désir lui-même était amorti par la certitude de la réalisation. Dans un an, dans dix ans, il aurait encore le Temps. La vision grandissait en lui et le comblait de joie.

Puis, à de brefs intervalles, il pénétrait dans l'autre vie pour faire face à l'impatience de Mallinson, à la cordialité de Barnard et aux intentions arrêtées de Miss Brinklow. Il sentait qu'il serait heureux quand ils en sauraient autant que lui ; et, de même que Chang, il avait l'impression que ni l'Américain, ni la missionnaire ne se révéleraient des cas difficiles à convaincre. Il fut même amusé quand Barnard lui dit une fois :

— Savez-vous, Conway, je me demande si cet endroit ne serait pas très agréable pour s'y installer ; je pensais tout d'abord que les journaux et les cinémas me manqueraient, mais je suppose qu'on peut s'habituer à n'importe quoi.

— Je crois que oui, acquiesça Conway.

Il apprit ensuite que, sur la demande de l'Américain, Chang avait accompagné Barnard dans la vallée, pour profiter de toutes les possibilités qu'offrait la localité, dans le sens d'une « nuit de sortie ». Quand Mallinson en entendit parler, il formula une remarque méprisante.

— Il est allé se soûler, je suppose, dit-il à Conway, tandis qu'il faisait remarquer à Barnard lui-même : Cela ne me regarde pas, bien sûr, mais il faut nous maintenir en bonne forme pour le voyage. Les porteurs doivent arriver dans une quinzaine de jours et, d'après ce que j'ai entendu dire, le retour ne sera pas exactement une partie de plaisir.

Barnard acquiesça d'un ton indifférent.

— Je ne me suis jamais imaginé qu'il le serait, répondit-il. Quant à être en forme, je ne me suis jamais senti aussi bien depuis de nombreuses années. Je prends tous les jours de l'exercice, je n'ai pas de soucis et les bars de la vallée ne vous laissent pas dépasser les

limites. Modération : la devise de la maison.

— Oui, je ne doute pas que vous vous arrangiez à passer le temps de manière modérément agréable, dit Mallinson d'un ton acide.

— Certainement. Cet établissement s'ingénie à satisfaire tous les goûts – certaines personnes aiment les petites Chinoises, n'est-ce pas ? On ne peut blâmer les autres pour leurs caprices.

Conway ne fut absolument pas dérouté, mais Mallinson rougit comme un élève.

— On peut pourtant les envoyer en prison quand leurs caprices les poussent à s'emparer du bien d'autrui, lança-t-il d'un ton hargneux, piqué d'une colère qui exaspérait son esprit belliqueux.

— Bien sûr, si on peut les attraper. (L'Américain esquissa une grimace affable.) Et ceci me mène à quelque chose que je puis tout aussi bien vous communiquer maintenant, puisque nous en parlons. J'ai décidé de laisser partir les porteurs sans moi. Je suppose qu'ils viennent ici assez régulièrement et j'attendrai la prochaine tournée, ou peut-être encore la suivante. C'est-à-dire, si les moines trouvent qu'il vaille la peine de payer mes frais d'hôtel.

— Vous voulez dire que vous ne viendrez pas avec nous ?

— Exactement. J'ai décidé de rester encore un moment. Tout est bel et bien pour vous ; quand vous rentrerez, la fanfare vous attendra, mais toute la bienvenue que je recevrai me sera souhaitée par une rangée de « flics ». Et plus j'y pense, moins je trouve que cette réception vaille la peine.

— Autrement dit, vous craignez de faire face aux conséquences de vos actions ?

— De toute manière, je n'ai jamais aimé les réceptions.

Mallinson ajouta avec un mépris glacial :

— Je suppose que cela vous regarde. Personne ne peut vous empêcher de rester ici toute votre vie si ça vous chante.

Néanmoins, il regarda autour de lui en quête d'une approbation.

— Ce n'est pas ce que tout le monde choisirait de faire, mais à chacun ses goûts. Qu'en dites-vous, Conway ?

— Je suis de votre avis. À chacun ses goûts.

Mallinson se tourna vers Miss Brinklow qui posa subitement son livre et dit :

— Au fait, je crois que je resterai aussi.

— *Quoi ?* crièrent-ils tous ensemble.

Elle continua, avec un large sourire qui semblait plutôt s'attacher à son visage que l'illuminer :

— J'ai réfléchi à la façon dont les choses se sont enchaînées pour

nous conduire ici et je ne puis aboutir qu'à une seule conclusion. Un pouvoir mystérieux nous dirige. Ne pensez-vous pas de même, Mr. Conway ?

Conway aurait pu se trouver en peine de répondre, mais Miss Brinklow continua en hâte :

— Qui suis-je pour discuter les décrets de la Providence ? J'ai été envoyée ici à dessein et j'y resterai.

— Voulez-vous dire que vous avez l'espoir de fonder une mission ici ? s'enquit Mallinson.

— Non seulement l'espoir, mais la ferme intention. Je sais très bien comme je l'entends, n'ayez crainte. Aucun d'eux n'a beaucoup de fermeté de caractère.

— Et vous avez l'intention d'en introduire ?

— Oui, Mr. Mallinson. Je suis fortement opposée à ce principe de modération dont nous entendons tant parler. Vous pouvez l'appeler largeur d'idées si vous le désirez, mais, dans mon opinion, cela conduit à la pire espèce de relâchement. La difficulté avec ces gens d'ici réside justement dans leur trop grande modération et j'ai l'intention de m'y opposer de toutes mes forces.

— Et ils sont si larges d'esprit qu'ils vous laisseront carte blanche ? dit Conway en souriant.

— Ou alors, elle est si déterminée qu'ils ne pourront pas l'en empêcher, interrompit Barnard. (Il ajouta en riant :) C'est bien ce que je disais, cet établissement satisfait tous les goûts.

— Peut-être, si vous aimez la prison, rétorqua Mallinson.

— Il y a deux manières de considérer cela. Mon Dieu ! si vous pensiez à tous les êtres dans le monde qui voudraient se trouver à l'abri dans un endroit comme celui-ci ; seulement, ils ne peuvent pas sortir d'où ils se trouvent. Sommes-nous en prison ou y sont-ils ?

— C'est une spéculation réconfortante pour un singe dans une cage, répliqua Mallinson.

Il ne décolerait pas.

Plus tard, il parla à Conway seul.

— Cet homme continue à m'énervé, remarqua-t-il en marchant de long en large dans la cour. Je ne regrette pas qu'il ne vienne pas avec nous quand nous partirons. Vous pourrez me juger susceptible, mais ses allusions à cette jeune fille chinoise ne me paraissent pas drôles du tout.

Conway prit le bras de Mallinson. Il se rendait de mieux en mieux compte qu'il aimait beaucoup le jeune homme et ces quelques semaines de vie commune n'avaient fait qu'approfondir ses

sentiments, malgré les querelles. Il répondit :

— Je crois que c'est plutôt à moi qu'il faisait allusion.

— Non, je crois qu'il s'adressait à moi. Il sait que je m'y intéresse. Et je m'y intéresse vraiment. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle est ici et je me demande si elle s'y plaît. Sapristi, si je parlais sa langue comme vous le faites, il y a longtemps que je saurais à quoi m'en tenir.

— Je me demande si vous le sauriez vraiment. Elle ne dit pas grand-chose, de toute façon.

— Mais pourquoi ne la harcelez-vous pas de questions ?

— Je ne crois pas que ce soit mon fort.

Il aurait voulu pouvoir en dire plus et un sentiment de pitié et d'ironie subit l'envahit comme une vapeur floconneuse ; ce jeune homme si pétulant et si vif aurait beaucoup de peine à s'accoutumer.

— Si j'étais vous, je ne me souciera pas de Lo-Tsen. Elle est suffisamment heureuse.

La décision de Barnard et de Miss Brinklow de rester là soulagea Conway, bien qu'elle le rejetât apparemment dans le camp opposé, avec Mallinson. C'était une situation extraordinaire et il se sentait peu enclin à la débrouiller.

Heureusement, le besoin ne s'en faisait même pas sentir. Jusqu'à ce que les deux mois se fussent écoulés, il ne pouvait pas arriver grand-chose ; et ensuite, la crise ne serait pas moins violente que s'il avait préparé le terrain. Pour cette raison et pour d'autres, il n'avait aucune envie de s'inquiéter pour l'inévitable, bien qu'il dît une fois :

— Vous savez, Chang, je me fais du souci pour le jeune Mallinson. Je crains qu'il ne prenne mal les choses quand il saura à quoi s'en tenir.

Chang hocha la tête avec sympathie.

— Oui, ce ne sera pas facile de le persuader de sa chance. Mais après tout, la difficulté n'est que temporaire. D'ici vingt ans, vous et votre ami serez tout à fait réconciliés.

Conway eut le sentiment que Chang envisageait la question sous un angle vraiment trop philosophique.

— Ce qui m'inquiète, c'est de savoir comment j'entamerai la discussion à ce sujet. Il compte les jours jusqu'à l'arrivée des porteurs et, s'ils ne viennent pas...

— Mais ils *viendront*.

— Oh ! Je m'imaginai plutôt que tout ce que vous en disiez n'était qu'une fable plaisante destinée à nous donner le change.

— Jamais de la vie. Bien que nous ne soyons pas fanatiques à ce point de vue, la coutume à Shangri-La est d'être modérément véridique et je puis vous assurer que mes renseignements sur les porteurs étaient presque justes. En tout cas, nous attendons ces hommes au jour dit.

— Alors vous aurez de la peine à empêcher Mallinson de les rejoindre.

— Mais nous n'essaierons pas de le faire. Il découvrira simplement – par ses propres moyens – que les porteurs ne sont pas disposés à emmener qui que ce soit avec eux.

— Je comprends. C'est donc ça votre méthode ? Et qu'espérez-vous ensuite ?

— Alors, mon cher Monsieur, après une période de désappointement, il commencera, comme il est jeune et optimiste, à espérer la venue du prochain convoi de porteurs, attendu dans neuf ou dix mois, et s'imaginera le trouver plus disposé à l'emmener. Et c'est un espoir que, si nous sommes sages, nous ne chercherons pas à décourager tout d'abord.

Conway dit d'un ton tranchant :

— Je ne suis pas si certain que vous de votre réussite. Je crois plutôt qu'il cherchera à s'échapper par ses propres moyens.

— *Échapper* ? Est-ce réellement le mot qui convient ? Après tout, le passage est ouvert à tout le monde n'importe quand. Nous n'avons pas d'autres géôliers que ceux dont la nature nous a gratifiés.

Conway sourit.

— Vous devez reconnaître qu'elle a rudement bien fait les choses. Mais je ne suppose pourtant pas que vous vous fiez uniquement à elle, dans n'importe quel cas. Qu'en était-il des caravanes arrivées ici ? Le passage leur restait-il également ouvert quand elles désiraient partir ?

Ce fut au tour de Chang de sourire.

— Mon cher Monsieur, des circonstances spéciales demandent des considérations spéciales.

— Excellent. Ainsi vous ne donnez aux gens une chance de s'échapper que quand vous savez qu'ils ne seraient pas assez fous de la tenter ? Mais je suppose que certains le font quand même.

— C'est arrivé très rarement et, en général, les fugitifs sont heureux de revenir après une seule nuit sur le plateau.

— Sans abri et sans vêtements adéquats ? Si c'est ainsi, je comprends que vos douces méthodes soient en réalité très efficaces. Mais, pour les cas plus rares qui ne reviennent pas ?

— Vous avez répondu vous-même à la question. Ils ne reviennent pas. Mais, se hâta-t-il d'ajouter, je puis cependant vous affirmer que

très peu ont eu cette malchance et j'ai confiance en votre ami qu'il ne sera pas assez impétueux pour accroître leur nombre.

Conway ne trouva pas ces réponses entièrement rassurantes et l'avenir de Mallinson continua de le tracasser. Il aurait voulu qu'il fût possible au jeune homme de s'en aller avec le consentement de Shangri-La, ce qui ne serait pas sans précédent, vu le cas récent de Talu, l'aviateur. Chang reconnut que les autorités détenaient entièrement le pouvoir de faire tout ce qu'elles considéraient comme sage.

— Mais serait-il sage, mon cher ami, de confier entièrement notre avenir au sentiment de gratitude de votre ami ?

Conway reconnaissait la pertinence de la question, car l'attitude de Mallinson laissait peu de doutes quant à ce qu'il ferait aussitôt qu'il aurait atteint les Indes.

C'était un de ses thèmes favoris et il l'avait souvent développé.

Mais tout ceci se passait évidemment dans le monde protocolaire qui était petit à petit chassé de son esprit par le monde opulent et pénétrant de Shangri-La. Excepté quand il pensait à Mallinson, Conway était extraordinairement heureux ; la lente révélation de son nouvel entourage continuait de l'étonner par sa conformité délicate avec ses propres goûts et besoins.

Il dit une fois à Chang :

— Dites-moi, comment les gens ici accommodent-ils l'amour avec votre manière de voir ? Je suppose qu'il arrive parfois que certains s'attachent ?

— Très souvent, répondit Chang avec un large sourire. Les lamas, évidemment, sont immunisés et aussi la plupart de nous qui sommes près de la maturité, mais jusque-là, nous sommes semblables aux autres hommes, excepté que nous, nous pouvons prétendre agir plus raisonnablement. Et ceci me donne l'opportunité de vous assurer, Mr. Conway, que l'hospitalité de Shangri-La est fort compréhensive. Votre ami, Mr. Barnard, en a déjà profité.

Conway lui rendit son sourire.

— Merci, dit-il sèchement. Je ne doute pas qu'il l'ait fait. Mais, pour le moment, mes inclinations ne sont pas aussi positives. J'étais plus curieux du problème mental que physique.

— Vous trouvez facile de séparer les deux ? Serait-il possible que vous tombiez amoureux de Lo-Tsen ?

Conway fut tant soit peu surpris, mais s'efforça de le cacher.

— Qu'est-ce qui vous fait demander cela ?

— Parce que, mon cher Monsieur, ce serait tout à fait conforme à nos méthodes, toujours, évidemment, si c'est avec modération. Lo-

Tsen ne vous donnerait aucune passion en retour – ce serait trop lui demander – mais l'expérience serait charmante, je vous assure. Et je parle en connaissance de cause, car j'ai moi-même été amoureux d'elle quand j'étais beaucoup plus jeune.

— Vraiment ? Et a-t-elle répondu à votre amour à ce moment-là ?

— Seulement par une charmante appréciation des compliments que je lui faisais, et par une amitié rendue de plus en plus précieuse avec les années.

— Autrement dit, elle n'a pas répondu ?

— Si vous préférez...

Chang ajouta, un peu sentencieusement :

— Sa méthode a toujours été de ne jamais accorder à ses soupirants le moment de satiété qui va avec toute possession absolue.

Conway rit.

— Ça va peut-être très bien dans votre cas et dans le mien, mais pour ce qui est de l'attitude d'un jeune homme bouillant comme Mallinson, qu'en pensez-vous ?

— Mon cher Monsieur, ce serait la meilleure chose qui pourrait arriver ! Je vous certifie que ce ne serait pas la première fois que Lo-Tsen consolerait un douloureux exilé quand il apprend qu'il ne s'en retournera jamais.

— *Consoler ?*

— Oui, quoique vous ne deviez pas vous méprendre sur le sens que je prête à ce mot. Lo-Tsen n'accorde pas de caresses, mais sa seule présence touche le cœur blessé. Que dit votre Shakespeare de Cléopâtre ? « Plus elle assouvit, plus on est affamé. » C'est un type populaire, sans doute, parmi les races entraînées par leurs passions, mais une femme pareille, je vous l'assure, ne serait absolument pas à sa place à Shangri-La. Lo-Tsen, si je puis altérer la citation, éloigne le désir en le satisfaisant le moins possible. C'est une performance plus délicate et plus durable.

— Et elle l'accomplit, je présume, avec beaucoup d'art ?

— Oh ! assurément ; nous en avons eu plusieurs exemples. Elle sait adoucir les palpitations du désir en un murmure qui n'en est pas moins agréable, même s'il ne reçoit rien en retour.

— À ce point de vue, alors, on peut la considérer comme une partie du matériel d'entraînement de l'établissement ?

— Vous pouvez la considérer comme telle si vous le voulez, répondit Chang avec une douceur suppliante. Mais il serait tout aussi gracieux, et tout aussi vrai, de la comparer à un arc-en-ciel reflété dans un bol de verre, ou aux gouttes de rosée sur les bourgeons des arbres fruitiers.

— Je suis entièrement de votre avis, Chang. Ce serait beaucoup plus gracieux.

Conway appréciait les reparties promptes et cependant pleines de mesure avec lesquelles Chang éludait souvent ses taquineries.

Mais quand il se trouva à nouveau avec la petite Mandchoue, il sentit que les remarques de Chang avaient eu beaucoup de finesse. Elle dégageait une ambiance qui se communiquait à ses propres émotions, soufflant sur les cendres non point pour brûler, mais simplement pour réchauffer. Et soudain, il comprit que Shangri-La et Lo-Tsen étaient parfaites et qu'il ne désirait que susciter une légère et éventuelle émotion dans cette tranquillité. Pendant des années, ses passions avaient ressemblé à un nerf que le monde fait vibrer ; maintenant, enfin, la douleur était apaisée et il pouvait se soumettre à un amour qui n'était ni un tourment, ni un ennui. Quand il passait près de l'étang de lotus, il s'imaginait parfois la prendre dans ses bras, mais le sentiment du temps effaçait la vision, le calmant avec une infinie tendresse.

Il ne se rappelait pas avoir jamais été si heureux, même pas au cours des années précédant la grande barrière de la guerre. Il aimait le monde serein que Shangri-La lui offrait, pacifié plutôt que dominé par une seule et gigantesque idée. Il aimait l'atmosphère réfléchie, délassante, dans laquelle parler était un talent et non pas une simple habitude. Et il aimait réaliser que les plus petites choses pouvaient maintenant être libérées de la malédiction du temps perdu et que les rêves les plus fragiles pouvaient être accueillis par l'esprit. Shangri-La était toujours paisible, mais restait pourtant toujours une ruche poursuivant ses occupations ; les lamas vivaient effectivement comme si le temps leur appartenait, mais le temps ne pesait pas plus qu'une plume. Conway ne fit pas de nouvelles connaissances, mais il remarqua petit à petit la quantité et la variété de leurs occupations. En dehors de leur notion des langues, d'aucuns s'attaquaient à l'étude d'une manière qui aurait beaucoup surpris le monde occidental. Certains s'occupaient à écrire des ouvrages manuscrits de diverses espèces ; l'un (disait Chang) faisait des recherches de valeur sur les mathématiques pures ; un autre coordonnait Gibbon et Spengler en une vaste thèse sur l'histoire de la civilisation européenne. Mais tous ne faisaient pas de même ; certains, comme Briac, recherchaient des fragments de mélodies et d'autres, comme l'ex-vicaire, une nouvelle théorie sur les *Hauts de Hurlevent*. Ou d'autres sujets encore plus impossibles. Une fois que Conway faisait une remarque à ce propos, le Grand Lama lui raconta l'histoire d'un artiste chinois du troisième siècle avant Jésus-Christ qui, ayant passé plusieurs années à sculpter des dragons, des oiseaux et des chevaux sur un noyau de cerise, offrit son œuvre terminée à un prince royal. Le prince n'y voyait au début

qu'un vulgaire noyau, mais l'artiste le pria de « faire construire un mur et d'y découper une fenêtre, et d'observer le noyau par la fenêtre dans la gloire du couchant ». Le prince suivit son conseil et s'aperçut en effet que le noyau était magnifique.

— N'est-ce pas une histoire charmante, mon cher Conway, et ne nous enseigne-t-elle pas une leçon de grande valeur ?

Conway acquiesça ; il trouvait plaisant de voir que le but de Shangri-La pouvait être atteint par des occupations multiples et parfois bizarres. Aussi ne se sentait-il pas prêt à plaisanter quand Barnard lui confia qu'il envisageait un avenir intéressant à Shangri-La.

Il semblait que les excursions de Barnard dans la vallée, devenues de plus en plus fréquentes les derniers temps, ne fussent pas entièrement consacrées aux femmes et à la boisson.

— Je vous le confie, Conway, parce que vous êtes différent de Mallinson ; il m'en veut personnellement, comme vous avez pu vous en rendre compte. Mais j'ai le sentiment que vous comprendrez mieux la situation. C'est amusant, vous autres, officiers britanniques, êtes terriblement guindés et compassés au premier abord, mais vous êtes le genre d'hommes en qui l'on peut avoir confiance, quand tout est dit et fait.

— Je n'oserais pas l'affirmer, répliqua Conway en souriant. Et Mallinson est un officier britannique tout autant que moi.

— Oui, mais un vrai gamin. Il ne considère pas les choses raisonnablement. Vous et moi sommes des hommes qui avons vécu ; nous prenons les choses comme elles se présentent. Cette situation, par exemple, nous ne pouvons pas toujours en comprendre les tenants et les aboutissants, ni pourquoi nous avons échoué ici, mais n'est-ce pas courant ? Savons-nous pourquoi nous sommes au monde, au fait ?

— Peut-être que certains ne le savent pas, mais à quoi voulez-vous en venir ?

Barnard laissa tomber la voix dans un murmure haché.

— De l'or, mon ami, répondit-il avec une certaine extase. Simplement ça et rien d'autre. Il y en a des tonnes, littéralement, dans la vallée. J'ai été ingénieur des mines dans ma jeunesse et je n'ai pas oublié à quoi ressemble un filon. Croyez-moi, il y en a autant que dans le Rand et il est dix fois plus aisé à exploiter. Je suppose que vous ne croyiez pas que j'allais m'amuser chaque fois que vous me voyiez descendre dans mon petit fauteuil. Loin de là. Je savais ce que je faisais. Je m'en suis douté dès le début ; ces types ne pouvaient pas se procurer toutes leurs marchandises de l'extérieur sans payer un bon prix, et avec quoi d'autre que de l'or ou de l'argent ou des diamants pourraient-ils payer ? Ce n'est que logique, après tout. Et une fois que j'ai commencé à rôder, je n'ai pas mis longtemps à découvrir le pot

aux roses.

— Vous l'avez trouvé tout seul ?

— Eh bien ! je ne pourrais pas vraiment le dire, mais j'en ai deviné une partie et je l'ai exposée ouvertement à Chang, d'homme à homme. Et croyez-moi, Conway, ce Chinois n'est pas si mauvais type qu'on aurait pu le penser.

— Personnellement, il ne m'a jamais déplu.

— Évidemment, je sais qu'il vous a toujours été sympathique, ça ne vous surprendra donc pas que nous nous entendions bien. Il me montra tous les chantiers et cela peut vous intéresser de savoir que j'ai obtenu des autorités l'entière permission de prospecter dans la vallée autant que j'en ai envie, et de faire un rapport détaillé. Qu'en pensez-vous, mon garçon ? Ils semblaient contents d'utiliser les services d'un expert, spécialement quand je leur ai dit que je leur donnerais des tuyaux pour augmenter le rendement.

— J'en conclus que vous allez vous sentir comme chez vous, ici, dit Conway.

— Il faut reconnaître que j'ai trouvé un emploi, c'est déjà quelque chose. Et on ne sait jamais comment ça peut finir. Peut-être que les gens chez moi ne se presseront pas tant de me mettre en prison quand ils apprendront que je peux leur montrer le chemin de nouvelles mines d'or. Une seule difficulté se présente : me croiront-ils ?

— Pourquoi pas ? C'est extraordinaire tout ce que les gens peuvent croire.

Barnard acquiesça avec enthousiasme.

— Je suis content que vous me compreniez, Conway. Et nous pourrions conclure un marché. Nous marcherions moitié-moitié en tout, évidemment. Tout ce qu'il vous faut faire, c'est de mettre votre signature sur mon rapport : consul britannique et tout le tralala. Ça lui donnera du poids.

Conway rit.

— Il faudra voir. Faites d'abord votre rapport.

Cela l'amusait d'envisager une possibilité qui risquait si peu de se présenter et, en même temps, il était content que Barnard eût trouvé quelque chose qui lui procurait un réconfort immédiat.

Il en était de même pour le Grand Lama, que Conway voyait de plus en plus fréquemment. Il lui rendait souvent visite tard le soir et restait de longues heures avec lui, bien après que les serviteurs avaient enlevé les derniers bols de thé et avaient été congédiés pour la nuit. Le Grand Lama ne manquait jamais de se renseigner sur les progrès et le bien-être de ses trois compagnons et il le questionna une fois sur leurs carrières, que leur arrivée à Shangri-La avait inévitablement

interrompues.

Conway répondit après réflexion :

— Mallinson aurait très bien pu réussir dans la sienne ; il est énergique et a de l'ambition. Les deux autres... (Il haussa les épaules.) Eh bien, il se trouve que ça leur convient de rester ici, pour le moment, en tout cas.

Il aperçut un éclat de lumière à la fenêtre aux rideaux tirés ; il avait entendu des roulements de tonnerre en traversant la cour, alors qu'il se dirigeait vers la chambre maintenant familière. Aucun bruit ne pénétrait et les lourdes tapisseries réduisaient l'éclair à de pâles étincelles.

— Oui, lui parvint la réponse, nous avons fait de notre mieux pour qu'ils se sentent chez eux. Miss Brinklow désire nous convertir et Mr. Barnard voudrait aussi nous convertir... en une société à responsabilité limitée ! Projets bien inoffensifs, qui leur feront agréablement passer le temps. Mais votre ami, auquel ni l'or ni la religion ne peuvent apporter leur secours, que va-t-il advenir de lui ?

— Oui, le problème se pose.

— Je crains qu'il ne devienne *votre* problème.

— Pourquoi le mien ?

Il n'obtint pas de réponse immédiate, car les bols à thé furent apportés à ce moment-là et, à leur apparition, le Grand Lama se rallia aux lois de l'hospitalité.

— Le Karakal nous envoie des tempêtes à cette époque-ci de l'année. Les gens de la Lune Bleue croient qu'elles sont provoquées par des démons furieux, dans le grand espace de l'autre côté du passage. « L'extérieur » comme ils l'appellent. Vous vous êtes peut-être rendu compte que, dans leur patois, ils emploient ce mot pour le reste du monde. Ils ignorent tout des pays tels que la France, ou l'Angleterre, ou même les Indes. Pour eux, si attachés à leur coin de terre chaud et protégé du vent, il leur semble impossible de songer à quitter la vallée ; ils supposent que les gens de « l'extérieur » sont passionnément désireux de pénétrer chez eux.

Conway se rappela quelques remarques analogues de Barnard et les cita.

— Comme c'est raisonnable, commenta le Grand Lama. Et c'est notre premier Américain... nous avons de la chance.

Conway trouva piquant la réflexion que la chance de la lamaserie consistât en l'acquisition d'un homme activement recherché par la police d'une demi-douzaine de pays ; il aurait voulu faire partager cette ironie, si le sentiment qu'il valait mieux laisser Barnard raconter son histoire quand le moment serait venu, ne l'avait retenu.

Il dit :

— Il a sans doute raison, et il y a dans le monde, de nos jours, beaucoup de gens qui seraient contents d'être ici.

— *Trop* de gens, mon cher Conway. Nous sommes un unique bateau de sauvetage voguant sur les océans déchaînés ; nous pouvons prendre au hasard quelques survivants, mais si tous les naufragés voulaient nous rejoindre et monter à bord, nous coulerions nous-mêmes... Mais n'y pensons pas maintenant. J'ai ouï dire que vous vous entendiez fort bien avec notre excellent Briac. Un charmant compatriote du reste, bien que je ne partage pas son opinion sur Chopin. Vous savez que je préfère Mozart...

On enleva les bols de thé et, quand les serviteurs eurent été congédiés, Conway se risqua à rappeler la question restée sans réponse.

— Nous parlions de Mallinson et vous disiez qu'il serait *mon* problème. Pourquoi le mien particulièrement ?

Alors le Grand Lama répondit très simplement :

— Parce que je vais mourir, mon fils.

La nouvelle parut extraordinaire et laissa Conway muet pendant un moment. Le Grand Lama continua :

— Vous êtes surpris ? Mais certainement, mon ami, nous sommes tous mortels... même à Shangri-La. Et il est possible qu'il me reste encore quelque temps à vivre, ou même quelques années. Ce que j'annonce n'est que la pure vérité, je puis déjà voir la fin. C'est charmant de vous montrer si inquiet et je ne prétendrais pas qu'il n'y ait aucune appréhension, même à mon âge, à contempler la mort. Heureusement, il reste peu de moi qui puisse mourir physiquement ; quant au reste, toutes les religions dispensent unanimement de l'optimisme. Je suis très content, mais je dois m'habituer à une sensation étrange pendant les heures qui me restent ; je dois comprendre que je n'ai plus de temps que pour une seule chose. Pouvez-vous imaginer laquelle ?

Conway garda le silence.

— Cela vous concerne, mon fils.

— Vous me faites un grand honneur.

— J'ai dans l'idée de faire plus que cela.

Conway s'inclina légèrement, mais ne dit rien et le Grand Lama, après avoir attendu un moment, reprit :

— Vous savez peut-être que la fréquence de nos entretiens sort de nos usages coutumiers. Mais c'est dans nos traditions, si je puis me permettre ce paradoxe, de n'être jamais esclaves des traditions. Nous n'avons pas de rigueurs, de règles inexorables. Nous agissons comme

nous pensons qu'il est correct de le faire, guidés un peu par l'exemple du passé, mais encore plus par notre sagesse actuelle et par notre clairvoyance de l'avenir.

Conway ne disait toujours rien.

— Je remets entre vos mains, mon fils, l'héritage et la destinée de Shangri-La.

La tension se rompit finalement et Conway sentit une influence douce et persuasive prendre possession de lui ; les échos nageaient dans le silence, il n'entendait plus que les battements de son cœur, résonnant comme un gong. Et puis, interceptant le rythme, tombèrent ces paroles :

— Je vous ai attendu très longtemps, mon fils. Je suis resté assis dans cette pièce et j'ai scruté le visage des arrivants, j'ai regardé leurs yeux et écouté leurs voix, et toujours j'ai espéré vous trouver un jour. Mes collègues ont vieilli et sont devenus sages, mais vous qui êtes encore jeune en années, vous êtes déjà sage. Mon ami, ce n'est pas une tâche ardue que je vous lègue, car notre ordre ne connaît que des liens de soie. Être doux et patient, s'intéresser aux trésors de l'esprit, préserver la sagesse quand la tempête fait rage – tout sera simple et plaisant pour vous, et vous y trouverez une grande joie.

De nouveau, Conway tenta de répondre, mais sans succès, jusqu'à ce que finalement, un brillant éclair illuminât les ombres et lui fît s'exclamer :

— La tempête... cette tempête dont vous avez parlé...

— Sa violence, mon fils, dépassera tout ce que le monde a déjà vu. Il n'y aura aucune sécurité par les armes, aucune aide de l'autorité, pas de solution par la science. Elle fera rage jusqu'à ce que chaque fleur de la culture soit écrasée et que toutes les choses humaines soient nivelées en un vaste chaos. Telle a été ma vision alors que Napoléon n'était pas encore connu ; et je la vois chaque jour de plus en plus clairement à chaque heure. Croyez-vous que je me trompe ?

Conway répondit :

— Non, je crois que vous pouvez avoir raison. Le monde a déjà connu une pareille chute, et le sombre Moyen Âge a duré pendant cinq cents ans.

— La ressemblance n'est pas tout à fait exacte. Car cette sombre période n'était réellement pas si sombre ; elle foisonnait en petites lanternes vacillantes, et même si toute la lumière s'était éteinte en Europe, il subsistait d'autres rayons, plus exactement en Chine et au Pérou. Mais les Temps Sombres qui s'approchent maintenant recouvriront le monde tout entier d'un seul manteau ; il n'y aura ni fuite ni sanctuaire, excepté ceux qui sont trop bien cachés pour être trouvés ou trop humbles pour être remarqués. Et Shangri-La peut

espérer appartenir à une de ces deux catégories. Les aviateurs qui apportent la mort dans les grandes villes ne passeront pas par ici et s'ils le faisaient par hasard, ils ne nous jugeraient pas dignes d'une bombe.

— Et vous pensez que tout ceci arrivera de mon temps ?

— Je crois que vous survivrez à la tempête. Et ensuite, tout au long de la période de désolation, vous vivrez encore, devenant de plus en plus vieux, de plus en plus sage et de plus en plus patient. Vous conserverez le caractère de notre histoire et vous y ajouterez la note de votre esprit. Vous accueillerez les étrangers et leur enseignerez la sagesse et l'art de vieillir ; et un de ces étrangers, peut-être, vous succédera quand vous serez très âgé. Au-delà, ma vision s'affaiblit, mais je vois, à une très grande distance, un monde nouveau s'éveiller dans les ruines, maladroît mais plein d'espoir, cherchant ses trésors perdus et légendaires. Et ils seront tous ici, mon fils, cachés par les montagnes dans la vallée de la Lune Bleue, préservés par miracle pour une nouvelle renaissance...

L'oraison prit fin et Conway vit le visage devant lui paré d'une beauté immatérielle et surprenante ; puis l'éclat s'éteignit et il ne resta qu'un masque sombre, semblable à du vieux bois, absolument immobile et les yeux clos. Il le contempla un moment et, comme s'il sortait d'un rêve, il comprit que le Grand Lama était mort.

Il parut nécessaire de conférer une sorte de réalité à la situation, de crainte qu'elle ne devînt trop invraisemblable et, avec un mécanisme instinctif des yeux et de la main, Conway jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Il était minuit un quart. Subitement, en traversant la pièce, il lui vint à l'idée qu'il n'avait pas la moindre notion de ce qu'il devait faire pour obtenir du secours. Les Tibétains, il le savait, avaient tous été renvoyés pour la nuit et il ignorait totalement où il pourrait trouver Chang, ou qui que ce fût d'autre. Il se tenait, incertain, sur le seuil de la porte ; à travers une fenêtre, il voyait que le ciel était clair, mais les montagnes flamboyaient toujours dans les éclairs comme une fresque d'argent. Et puis, au milieu de son rêve envoûtant, il se sentit maître de Shangri-La. Autour de lui se trouvaient les choses qu'il aimait tant, ces choses de l'esprit parmi lesquelles il vivait de plus en plus intensément, loin de l'agitation du monde. Ses yeux erraient dans l'ombre et s'arrêtaient à des clous d'or étincelant dans les laques ondulantes ; et le parfum des tubéreuses, si subtil qu'on le percevait à peine, l'accompagnait de chambre en chambre. Finalement, il déboucha dans les cours et trébucha au bord de l'étang ; la pleine lune voguait derrière le Karakal. Il était deux heures moins vingt.

Plus tard, il se rendit compte que Mallinson se trouvait à ses côtés, lui tenant le bras et l'emmenant en grande hâte. Il ne comprit pas de quoi il s'agissait, mais il entendait le jeune homme pérorer avec excitation.

Ils atteignirent la pièce entourée d'un balcon où ils prenaient leur repas, Mallinson l'entraînant toujours par le bras.

— Dépêchez-vous, Conway, nous avons jusqu'à l'aube pour emballer ce que nous pouvons et nous en aller. Grande nouvelle, mon vieux, je me demande ce que diront Barnard et Miss Brinklow demain matin quand ils s'apercevront de notre départ... mais c'est eux-mêmes qui ont choisi de rester et nous nous en tirerons probablement beaucoup mieux sans eux... Les porteurs se trouvent à environ cinq milles du col, ils sont arrivés hier avec des charges de livres et d'affaires... demain ils entreprennent leur voyage de retour... Cela montre bien que les autres voulaient nous laisser tomber ; ils ne nous en ont rien dit et nous aurions été coincés ici pour Dieu sait combien de temps... Mais qu'y a-t-il ? Êtes-vous malade ?

Conway s'était affalé sur une chaise et s'appuyait sur la table avec les coudes. Il se passa la main sur les yeux.

— Malade ? non, je ne crois pas. Juste... plutôt... fatigué.

— Probablement l'orage. Où étiez-vous pendant tout ce temps ? Je vous ai attendu pendant des heures.

— Je... j'étais en visite auprès du Grand Lama.

— Oh ! *celui-là* ! Heureusement, c'est pour la dernière fois, Dieu soit loué.

— Oui, Mallinson, pour la dernière fois.

Quelque chose dans la voix de Conway et encore plus dans le silence qui suivit, déclencha l'irascibilité du jeune homme.

— Oh ! Zut à la fin, je voudrais bien que vous ne restiez pas planté là comme une momie, il faut nous dépêcher.

Conway se raidit et fit un effort pour se ressaisir.

— Je regrette, dit-il.

Un peu pour éprouver ses nerfs et la réalité de ses sensations, il alluma une cigarette. Ses mains et ses lèvres tremblaient.

— Je ne vous comprends pas très bien... vous disiez que les porteurs...

— Oui, les porteurs, mon vieux, rassemblez donc un peu vos esprits.

— Vous avez l'intention d'aller les rejoindre ?

— *L'intention* ? Je suis fermement décidé, ils sont juste de l'autre côté de la crête. Et il nous faut partir immédiatement.

— *Immédiatement* ?

— Oui, oui, pourquoi pas ?

Conway fit une deuxième tentative de se transférer d'un monde dans l'autre. Il dit finalement, ayant partiellement réussi :

— Je suppose que vous comprenez que ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air.

Mallinson lançait une haute paire de souliers de montagne tibétains, tandis qu'il répondit d'un ton saccadé :

— Je comprends tout, mais nous devons le faire tout de même, et nous le ferons, avec un peu de chance, si nous ne tardons pas.

— Je ne vois pas comment...

— Oh ! Seigneur ! Conway, voulez-vous rester en dehors de tout ? N'avez-vous plus de sang dans les veines ?

L'attaque, moitié passionnée, moitié moqueuse, aida Conway à se ressaisir.

— Peu importe que j'en aie ou que je n'en aie pas, mais si vous voulez que je m'explique, je le ferai. C'est une question de quelques détails importants. Supposez que vous atteigniez l'autre côté du col, comment savez-vous qu'ils vous emmèneront avec eux ? Ne vous est-il pas venu à l'idée qu'ils ne seront peut-être pas aussi d'accord que vous l'espérez ? Vous ne pouvez pas simplement vous présenter et demander à être escorté. Tout cela nécessite des arrangements, des négociations préalables...

— Ou n'importe quoi d'autre qui puisse retarder, s'exclama amèrement Mallinson. Dieu ! quel homme vous faites ! Heureusement que je n'ai pas à compter sur vous pour arranger les affaires. Car elles ont été arrangées, les porteurs sont payés d'avance et ils sont prêts à nous emmener. Voici les vêtements et l'équipement pour le voyage, tout prêts. Votre dernière excuse disparaît. Allons, voyons, faisons quelque chose.

— Mais... je ne comprends pas...

— Je ne suppose pas que vous compreniez, mais c'est sans importance.

— Qui a fait tous ces arrangements ?

Mallinson répondit brusquement :

— Lo-Tsen, si vous tenez vraiment à le savoir. Elle est avec les porteurs, maintenant. Elle attend.

— *Attend* ?

— Oui. Elle vient avec nous. Vous n'y voyez aucun inconvénient, je présume ?

À la mention du nom de Lo-Tsen, les deux mondes se rencontrèrent soudain et s'enflammèrent dans le cerveau de Conway.

— Quelle absurdité ! C'est impossible.

— Pourquoi est-ce impossible ?

— Parce que... tout simplement, c'est impossible. Il y a toutes sortes de raisons. Croyez-moi ; ça ne peut pas marcher. C'est déjà suffisamment incroyable qu'elle soit là-bas maintenant, je suis étonné que tout ce que vous dites soit arrivé, mais l'idée de faire aller Lo-Tsen plus loin est proprement absurde.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'absurde. C'est naturel qu'elle ait tout aussi envie de partir que moi.

— Mais elle n'a pas envie de partir. C'est là que vous vous trompez.

Mallinson sourit avec dédain.

— Vous croyez en savoir beaucoup plus que moi sur son compte. Peut-être faites-vous erreur.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a d'autres manières de se faire comprendre d'autrui que d'apprendre des douzaines de langages.

— Pour l'amour du ciel, où voulez-vous en venir ?

Puis Conway ajouta plus calmement :

— C'est idiot. Il ne faut pas nous quereller. Expliquez-moi, Mallinson, je ne comprends toujours pas.

— Mais pourquoi faites-vous une telle histoire ?

— Dites-moi la vérité, je vous en prie, dites-la-moi.

— C'est très simple. Une gosse de son âge, enfermée ici avec un tas de vieux messieurs bizarres, il est bien évident qu'elle saisira la première occasion de partir. Elle n'en a pas eu jusqu'à présent.

— Ne croyez-vous pas la juger d'après vous-même ? Comme je vous l'ai toujours dit, elle est parfaitement heureuse.

— Alors, pourquoi a-t-elle dit qu'elle viendrait ?

— Elle a dit ça ? Comment a-t-elle pu ? Elle ne sait pas l'anglais.

— Je le lui ai demandé, en tibétain, Miss Brinklow a cherché les mots. La conversation n'était pas très aisée, mais tout à fait suffisante pour permettre un accord. (Mallinson rougit légèrement.) Zut après tout, Conway, ne me regardez pas comme ça ; n'importe qui pourrait penser que je chasse sur vos terres.

Conway répondit :

— Personne ne penserait une chose pareille, j'espère, mais votre

remarque dit plus que vous n'auriez peut-être voulu m'en laisser savoir. Je puis seulement dire que je regrette beaucoup.

— Et que diable pouvez-vous regretter ?

Les doigts de Conway laissèrent tomber la cigarette. Il se sentait fatigué, ennuyé, et plein d'une tendresse contradictoire qu'il aurait préféré ne pas éprouver. Il dit doucement :

— Je voudrais bien que nos idées ne se heurtent pas toujours. Lo-Tsen est charmante, mais pourquoi nous disputerions-nous à son sujet ?

— *Charmante* ? (Mallinson répéta le mot avec mépris.) Elle est bien plus que cela. Vous ne devez pas croire que tout le monde a le sang aussi froid que vous. L'admirer comme si elle était exposée dans un musée, telle peut être votre idée de ce qu'elle mérite, mais la mienne est plus positive et, quand quelqu'un me plaît et se trouve dans l'embarras, j'essaye de lui venir en aide.

— Mais il ne faut rien prendre à la légère. N'êtes-vous pas trop impétueux ? Que deviendra-t-elle si elle s'en va ?

— Je présume qu'elle doit avoir des amis en Chine ou ailleurs. De toute façon, elle sera mieux qu'ici.

— Comment pouvez-vous en être aussi certain ?

— Je m'arrangerai à m'occuper d'elle moi-même, si personne d'autre ne s'en charge. Après tout, si vous tirez les gens d'un endroit infernal, vous ne vous arrêtez généralement pas à leur demander si on les attend ailleurs.

— Et vous trouvez Shangri-La infernal ?

— Définitivement. Il y a quelque chose d'obscur et de mauvais en cet endroit ; il en a été ainsi dès le début, la façon dont nous avons été amenés ici sans aucune raison, par un fou, et la façon dont on nous a retenus depuis, pour une raison ou pour une autre. Mais la chose la plus effrayante de toutes, pour moi, c'est l'effet qu'il a sur vous.

— Sur *moi* ?

— Oui, sur vous. Vous vous êtes contenté de rêvasser comme si rien n'importait et si vous étiez content de rester ici éternellement. Vous avez même admis que l'endroit vous plaisait... Conway, que vous est-il arrivé ? Ne pouvez-vous pas vous arranger à être de nouveau vous-même ? Nous nous entendions si bien à Baskul. Vous étiez tout différent en ce temps-là.

— Mon cher enfant !

Conway tendit la main à Mallinson qui répondit par une pression chaude et affectueuse. Mallinson continua :

— Je ne crois pas que vous vous en rendiez compte, mais j'ai été terriblement abandonné tous ces derniers temps. Personne ne semblait

se soucier de ce qui était vraiment important, Barnard et Miss Brinklow avaient certaines raisons ; mais vous trouver, vous, contre moi !...

— Alors laissez-moi vous aider en vous disant quelque chose. Quand vous saurez, vous comprendrez, j'espère, une grande partie de ce qui vous paraît maintenant curieux et compliqué. En tout cas, vous comprendrez pourquoi Lo-Tsen ne peut pas partir avec vous.

— Je ne crois pas que quoi que ce soit pourrait me le faire admettre. Et dépêchez-vous, car nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre.

— Vous ne cessez de le répéter, ça ne sert à rien.

Obéissant à une impulsion subite, Mallinson répliqua :

— Je regrette.

Alors Conway lui raconta l'histoire de Shangri-La, aussi brièvement que possible, comme le Grand Lama la lui avait racontée, en y ajoutant les conversations avec Chang. C'était la dernière chose qu'il avait eu l'intention de faire, mais il jugeait que les circonstances justifiaient, et même nécessitaient, une telle intervention ; il se rappelait que Mallinson était bel et bien son problème, il devait le résoudre comme il le pourrait. Il raconta rapidement et avec facilité et, ce faisant, il se retrouva de nouveau sous le charme étrange de ce monde sans âge ; sa beauté l'envahit alors qu'il en parlait et, plus d'une fois, il lui semblait lire à livre ouvert, tant les idées et les phrases s'étaient imprimées dans son esprit. Il ne garda le secret que sur un seul point, afin de s'éviter une émotion avec laquelle il ne se sentait pas le courage de traiter : la mort du Grand Lama et son titre de successeur.

En approchant de la fin, il se sentit réconforté ; il était content d'en avoir terminé et, après tout, il avait agi de la seule manière possible. Quand il eut fini, il leva calmement les yeux, plein de confiance en la tâche qu'il venait d'accomplir.

Mais Mallinson se contenta de pianoter sur la table et dit, après une longue attente :

— Je ne sais vraiment que dire, Conway... sinon que vous êtes complètement fou.

Un long silence suivit, pendant lequel les deux hommes se fixèrent, chacun dans un état d'esprit différent : Conway abattu et désappointé, Mallinson excité et inquiet.

— Ainsi, vous pensez que je suis fou ? remarqua finalement Conway.

Mallinson éclata d'un rire nerveux.

— Il y a des chances, après un conte comme celui-là. Je veux

dire... voyons... une telle absurdité... Il me semble que cela ne vaut pas la peine d'en discuter.

Conway le regarda et parut terriblement étonné.

— Vous trouvez que c'est absurde ?

— Eh bien, alors ! que peut-on dire d'autre ? Je regrette, Conway, mais je ne vois pas comment une personne saine d'esprit pourrait en douter.

— Ainsi vous persistez à croire que nous avons été amenés ici par pur accident, par un lunatique qui avait établi des plans précis pour s'emparer d'un avion et voler plus de mille kilomètres, rien que pour le plaisir de l'aventure.

Conway offrit une cigarette et l'autre l'accepta. Ils furent l'un et l'autre reconnaissants du silence qui s'établit. Puis Mallinson reprit :

— Dites donc, ça n'a pas de sens de discuter un point après l'autre. En somme, votre théorie de prétendre qu'on a envoyé quelqu'un dans le monde pour ramener des étrangers, que ce type a délibérément appris à piloter et a attendu qu'une occasion se présente pour filer dans un appareil ad hoc avec quatre passagers, n'a rien d'impossible, bien que cela me paraisse chercher bien loin la vérité. En elle-même, on pourrait encore l'admettre, mais si vous l'appuyez sur des faits qui sont *absolument* impossibles, toutes ces histoires de lamas âgés de plusieurs centaines d'années, et ayant découvert une sorte d'élixir de jeunesse... je ne peux pas m'empêcher de me demander quel microbe vous a infecté. C'est tout.

Conway sourit.

— Je comprends que vous ayez de la peine à l'admettre. Peut-être ai-je aussi eu des doutes au début, je ne m'en souviens plus. Évidemment, c'est une histoire extraordinaire, mais j'aurais pensé que vous aviez eu suffisamment de preuves que tout l'endroit était extraordinaire. Réfléchissez à tout ce que nous avons déjà vu, une vallée perdue au cœur de montagnes inexplorées, un monastère avec une bibliothèque garnie de livres européens...

— Oh ! oui, et un système de chauffage central, et une installation sanitaire moderne, et l'« afternoon tea » et tout le reste, tout ça, c'est merveilleux, je le sais.

— Alors, qu'en dites-vous ?

— Oh ! sacrebleu, je l'admets bien. Le mystère est complet. Mais ce n'est pas une raison pour croire toutes les bourdes qu'on vous raconte et qui sont physiquement impossibles. Il est différent de croire à des bains parce que vous les avez pris et de croire à des gens vieux de plusieurs siècles simplement parce qu'on vous le dit.

Il rit de nouveau, toujours pas très à l'aise.

— Dites-moi Conway, cet endroit ne vous convient pas. Emballez vos affaires et partons. Nous terminerons cette discussion dans un mois ou deux, quand nous aurons fait un bon petit dîner au « Maiden ».

Conway répondit tranquillement :

— Je ne désire pas du tout retourner à ce genre de vie.

— Quelle vie ?

— La vie à laquelle vous pensez... dîners... danses... polo... et tout, et tout...

— Mais je n'ai jamais parlé de danse ni de polo. Et puis après tout, quel mal y aurait-il ? Voulez-vous dire que vous ne venez pas avec moi ? Que vous restez ici comme les deux autres ? Mais, au moins, vous ne m'empêcherez pas de partir !

Mallinson jeta sa cigarette et bondit vers la porte, les yeux étincelants.

— Vous avez perdu la tête, hurla-t-il comme un sauvage. Vous êtes fou ! Conway, qu'avez-vous ! Je sais que vous êtes toujours calme et que je suis toujours excité, mais je suis sain d'esprit, sans aucun doute, et vous ne l'êtes pas ! Ils m'ont mis en garde avant que je vous rejoigne à Baskul et je pensais qu'ils avaient tort mais, maintenant, je me rends compte que non...

— Contre quoi vous ont-ils mis en garde ?

— Ils m'ont dit que vous aviez été gazé pendant la guerre et que, depuis, vous étiez bizarre par moments. Je ne vous le reproche pas – ce n'était pas votre faute – et Dieu sait si je déteste parler ainsi... Oh ! je m'en vais. C'est effrayant, mais je dois partir. J'ai promis.

— À Lo-Tsen ?

— Oui, si vous voulez le savoir.

Conway se leva et lui tendit la main.

— Au revoir, Mallinson.

— Pour la dernière fois, vous ne venez pas ?

— Je ne peux pas.

— Adieu, alors.

Ils se serrèrent la main et Mallinson partit.

Conway était assis seul dans la lumière de la lanterne. Une phrase, gravée dans sa mémoire, lui rappelait que toutes les plus belles choses étaient fugitives et périssables, que le rêve et la réalité ne pouvaient pas se rejoindre et que l'un d'eux, comme toujours, pendait au bout d'un fil. Après avoir réfléchi un certain temps, il regarda sa montre ; elle marquait trois heures moins dix.

Il était toujours accoudé à la table, fumant sa dernière cigarette,

quand Mallinson revint. Le jeune homme entra brusquement et, en voyant Conway, resta dans l'ombre pour rassembler ses esprits. Il ne disait rien et, après avoir attendu un moment, Conway commença :

— Hello ! qu'est-il arrivé ? Vous êtes de retour ?

Le ton si naturel de la question fit avancer Mallinson ; il rejeta en arrière ses lourdes peaux de mouton et s'assit. Son visage était blême et son corps tout entier tremblait.

— Je n'ai pas eu le cran, cria-t-il en sanglotant à moitié. Cette vire où nous étions tous encordés, vous vous rappelez ? J'ai été jusque-là... je n'ai pas réussi à passer. J'ai le vertige et, au clair de lune, l'aspect est terrifiant. Idiot, n'est-ce pas ?

Il s'effondra totalement et Conway le calma. Mallinson reprit :

— Ils n'ont pas besoin de s'en faire, ces types, personne ne les attaquera jamais par terre. Mais, bon Dieu, je ne sais pas ce que je donnerais pour les survoler avec une lourde charge de bombes !

— Pourquoi aimeriez-vous le faire, Mallinson ?

— Parce que tout cet endroit a besoin d'être détruit. C'est un nid malsain et malpropre et si votre histoire à dormir debout était vraie, ce serait une raison de plus de le démolir ! Un tas de vieux bonshommes décrépits, surveillant comme une araignée ceux qui s'approchent... c'est dégoûtant... Qui voudrait leur ressembler, je vous le demande ? Quant à votre précieux Grand Lama, s'il a déjà la moitié de l'âge que vous dites, il serait grand temps qu'on mît fin à ses misères... Oh ! pourquoi ne voulez-vous pas partir avec moi, Conway ? ça m'est désagréable de vous le demander par amour pour moi, mais après tout, zut, je suis jeune et nous étions bons amis, ma vie entière ne signifie-t-elle rien pour vous en comparaison des mensonges de ces horribles créatures ? Et Lo-Tsen, elle aussi, elle est jeune, ne compte-t-elle pas non plus ?

— Lo-Tsen n'est pas jeune, dit Conway.

Mallinson leva les yeux et commença à ricaner.

— Oh ? non, pas jeune du tout, pas du tout, évidemment. Elle paraît à peu près dix-neuf ans, mais je suppose qu'elle en a quatre-vingt-dix bien sonnés.

— Mallinson, elle est arrivée ici en 1884.

— Vous délirez, mon cher !

— Sa beauté, Mallinson, comme toute autre beauté dans le monde, est à la merci de ceux qui ne savent pas l'apprécier. C'est une chose fragile, qui peut vivre seulement où les choses fragiles sont aimées. Sortez-la de cette vallée et vous la verrez s'évanouir comme un écho.

Mallinson rit par saccades, comme si ses pensées personnelles lui

donnaient confiance.

— Ça ne me fait pas peur. C'est ici qu'elle n'est qu'un écho.

Il ajouta au bout d'un instant :

— Tous ces bavardages ne nous mènent à rien. Nous ferions mieux de renoncer à nos dissertations poétiques et d'en venir à la réalité. Conway, je désire vous aider, cela peut paraître absurde, je sais, mais peut-être pouvez-vous étayer votre récit. Je veux prétendre que ce que vous m'avez raconté est possible et qu'il vaut la peine de l'examiner de plus près. Dites-moi sérieusement, quelles sont vos preuves ?

Conway se taisait.

— Quelqu'un vous a simplement conté un récit fantastique sans queue ni tête. Vous n'y croiriez pas sans preuves, même s'il émanait d'une personne de toute confiance et que vous avez connue depuis toujours. Et quelles preuves avez-vous dans le cas présent ? Aucune, pour autant que je puisse juger. Lo-Tsen vous a-t-elle jamais raconté son histoire ?

— Non, mais...

— Alors pourquoi croire quelqu'un d'autre ? Et cette affaire de longévité – pouvez-vous indiquer une seule raison tangible permettant de la justifier ?

Conway réfléchit un moment, puis cita les morceaux inconnus de Chopin que Briac lui avait joués.

— Évidemment, seulement à moi, ça ne me dit pas grand-chose : je ne suis pas musicien. Et même s'ils sont authentiques, n'aurait-il pas pu les découvrir d'une autre manière, sans que son histoire fût vraie ?

— Oh ! oui, sans doute.

— Et encore cette prétendue méthode de prolonger la jeunesse, en quoi consiste-t-elle ? Vous dites que c'est une sorte d'élixir, je veux savoir quel élixir ! L'avez-vous vu ou goûté ? Quelqu'un vous a-t-il jamais donné des détails à ce sujet ?

— Non pas de détails, je le reconnais.

— Et vous n'en avez jamais demandé ? Ça ne vous a pas frappé que toute l'histoire demandait confirmation ? Vous l'avez juste avalée sans sourciller ? Que savez-vous exactement de cet endroit, hormis ce que l'on vous en a dit ? Vous avez vu quelques vieillards, rien de plus. À part cela, nous pouvons seulement constater que la maison est bien installée et semble être entretenue sur un grand pied. Comment et pourquoi elle existe, je n'en ai pas la moindre idée, et pourquoi ils veulent nous garder ici reste également un mystère, mais sûrement, tout ceci n'est pas une raison suffisante pour croire à la première légende venue.

Après tout, mon vieux, vous aviez le sens critique bien aiguisé ; vous hésiteriez à y croire si vous vous trouviez dans un monastère anglais ; je ne comprends vraiment pas votre emballement dû uniquement à l'air du Tibet.

Conway acquiesça. Il ne pouvait s'empêcher d'apprécier un argument bien amené.

— C'est une remarque perspicace, Mallinson. Je suppose simplement que la vérité réside dans le fait que, si l'on doit croire à quelque chose sans preuves à l'appui, on est tenté de croire à ce qui vous attire le plus.

— Je veux bien être pendu si je trouve quoi que ce soit d'attrayant à vivre jusqu'à ce qu'on soit à moitié mort. Donnez-moi une vie courte et gaie, de préférence. Et cette vision d'une guerre future, ça me paraît bien tiré par les cheveux. Comment peut-on savoir quand il y aura une nouvelle guerre et ce qu'elle sera ? Est-ce que tous les prophètes ne se sont pas trompés pour la dernière guerre ?

Comme Conway ne répondait pas, il ajouta :

— De toute façon, je ne crois pas que les choses soient inévitables. Et même si elles l'étaient ça ne sert à rien de s'effrayer à l'avance. Dieu sait si j'aurais une peur bleue de me battre, et pourtant, je préférerais encore aller faire la guerre, plutôt que de m'enterrer ici.

Conway sourit.

— Mallinson vous avez le don superbe de ne pas me comprendre. À Baskul, vous me preniez pour un héros, maintenant vous me prenez pour un lâche. En fait, je ne suis ni l'un ni l'autre, mais ça n'a aucune importance. Quand vous serez de retour aux Indes, vous pourrez dire aux gens, si vous le voulez, que j'ai décidé de rester dans un monastère tibétain parce que je craignais une nouvelle guerre. Là n'est pas du tout la raison, mais je ne doute pas que les gens qui me jugent à moitié fou y croient.

Mallinson répondit plutôt tristement :

— Ce n'est pas malin de parler ainsi. Quoi qu'il arrive, je ne dirai jamais rien contre vous. Vous pouvez me croire. Je ne vous comprends pas, je l'admets, mais... mais, je voudrais sincèrement le pouvoir. Oh ! je voudrais le pouvoir ! Conway, ne puis-je réellement pas vous aider ? N'y a-t-il rien que je puisse dire ou faire ?

Un long silence suivit, que Conway rompit finalement en disant :

— Je voudrais vous poser une seule question, si vous pardonnez mon indiscretion.

— Oui !

— Aimez-vous Lo-Tsen ?

La pâleur du jeune homme se transforma en une rougeur de

confusion.

— Oui, je l'aime. Vous allez certainement dire que c'est absurde et inimaginable, mais je n'y peux rien.

— Je n'estime pas du tout que ce soit absurde. Je n'y peux rien non plus, mais il se trouve que cette jeune fille et vous êtes les deux êtres auxquels je tiens le plus au monde... bien que cela puisse vous paraître étrange de ma part.

Il se leva subitement et se mit à marcher dans la pièce.

— Nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire, n'est-ce pas ?

— Oui, probablement.

Mais Mallinson reprit avec une nouvelle vivacité :

— Quelle stupide invention, de dire qu'elle n'est pas jeune. Ridicule et de mauvais goût. Conway, vous ne *pouvez* pas le croire ! C'est par trop absurde.

— Comment pouvez-vous vraiment savoir qu'elle est jeune ?

Mallinson se tourna à demi, le visage éclairé par une modestie grave.

— Parce que je le *sais*... Peut-être me jugerez-vous mal pour ça... mais je *sais*. Je crains que vous ne l'ayez jamais bien comprise, Conway. Elle était froide en surface, mais c'était le résultat de la vie ici, qui avait gelé toute la chaleur. Mais la chaleur était là.

— Pour être dégelée ?

— Oui... si on peut s'exprimer ainsi.

— Et elle est *jeune*, Mallinson, vous en êtes bien certain ?

Mallinson répondit doucement :

— Mon Dieu, oui, c'est une jeune fille. Cela m'a fait beaucoup de peine pour elle, mais nous étions attirés l'un vers l'autre, je suppose. Je ne vois pas qu'il y ait de quoi être honteux. Même, dans un lieu comme celui-ci, c'était la meilleure chose qui pût arriver...

Conway se rendit sur le balcon et fixa le plumet étincelant du Karakal ; la lune voguait haut dans un océan sans vagues. Il lui semblait qu'un rêve, à l'instar de toute belle chose, s'était évaporé au premier contact avec la réalité ; que tout l'avenir du monde, comparé à la jeunesse et à l'amour, ne pesait pas plus qu'une plume. Et il savait également que son esprit s'occupait dans un monde à lui, Shangri-La dans le microcosme, et que ce monde-là aussi était en danger. Car, même en essayant de se ressaisir, il voyait les galeries de son imagination se tordre et éclater sous la pression du doute ; les pavillons de Shangri-La dégringolaient ; tout tombait en ruine. Il n'était que partiellement malheureux, mais infiniment et tristement perplexe. Il ne savait pas s'il avait perdu la raison et la recouvrait

maintenant, ou s'il avait été sage un certain temps et redevenait fou.

Quand il se retourna, on percevait une différence en lui ; sa voix était plus précise, presque brusque, et son visage légèrement contracté ; il ressemblait beaucoup plus au Conway qui avait été un héros à Baskul. Décidé à l'action, il regarda Mallinson avec une nouvelle vigueur.

— Croyez-vous que vous pourriez vous débrouiller dans le passage scabreux avec une corde si je venais avec vous ?

Mallinson bondit en avant.

— Conway, cria-t-il en s'étouffant. Vous voulez dire que vous venez ? Vous vous êtes enfin décidé ?

Ils partirent aussitôt que Conway se fut préparé pour le voyage. C'était extraordinairement simple de s'en aller, un départ plutôt qu'une fuite ; aucun incident ne se produisit tandis qu'ils traversaient les cours baignées de lune. On aurait pu croire qu'il n'y avait pas âme qui vive, songea Conway ; et immédiatement, une sensation de vide s'empara de lui. Cependant, inlassable, Mallinson lui parlait du voyage. Comme il était étrange que leur longue discussion se terminât ainsi par une action, qu'il renonçât à ce sanctuaire secret où il avait connu une telle joie. Car, en effet, moins d'une heure plus tard, ils s'arrêtaient, à bout de souffle, à un tournant de la piste et voyaient Shangri-La pour la dernière fois. Bien au-dessous d'eux, la vallée de la Lune Bleue ressemblait à un nuage et les toits dispersés semblaient monter jusque vers Conway à travers la brume. C'était l'adieu. Mallinson, que la montée rapide avait essoufflé, fit un effort pour dire :

— On avance bien, mon vieux, continuons.

Conway sourit mais ne répondit pas, il préparait déjà la corde pour la traversée de l'arête. Il était vrai, comme l'avait dit le jeune, qu'il avait pris une décision, avec ce qu'il lui restait d'esprit. La partie de son cerveau favorable à l'action, la plus petite, dominait maintenant ; le reste se perdait en une absence difficile à supporter. Il errait entre deux mondes et devrait éternellement errer ; mais pour le moment, dans son égarement intérieur, il éprouvait uniquement de l'affection pour Mallinson et le besoin de l'aider ; il était, comme des millions d'autres, condamné à quitter la sagesse pour devenir un héros.

Mallinson s'effrayait du précipice, mais Conway le fit passer de la manière traditionnelle aux montagnards et quand l'épreuve fut surmontée, ils se penchèrent l'un vers l'autre pour allumer une cigarette.

— Conway, je dois reconnaître que c'est rudement chic de votre

part... Peut-être devinez-vous ce que je ressens... je ne puis vous dire combien je suis content...

— Je n'essaierais pas, si j'étais vous.

Après une longue halte et avant de se remettre en route, Mallinson ajouta :

— Mais je ne suis pas content uniquement pour moi... aussi pour vous... Je suis content que vous compreniez que toute cette histoire ne tenait pas debout... c'est magnifique de vous retrouver vous-même...

— Je ne trouve pas, répliqua Conway.

Aux approches de l'aube, ils franchirent le col, sans éveiller l'attention des sentinelles, s'il y en avait ; car Conway se rendait compte que le parcours, dans le véritable esprit de Shangri-La, ne pouvait être que modérément surveillé. Ils atteignirent le plateau, nettoyé par les vents, et, après une descente, arrivèrent en vue du camp des porteurs ; ils trouvèrent les hommes qui les attendaient, de grands gaillards vigoureux, vêtus de fourrures et de peaux de mouton, courbés par la tempête et impatients d'entreprendre le trajet jusqu'à Tatsien-Fu, à onze cent milles à l'est, à la frontière chinoise.

— Il vient avec nous, cria Mallinson, très excité quand il rencontra Lo-Tsen.

Il oubliait qu'elle ne parlait pas l'anglais ; mais Conway traduisit.

Il lui sembla que la petite Mandchoue n'avait jamais eu l'air aussi radieuse. Elle lui adressa un charmant sourire, mais elle n'avait d'yeux que pour le jeune homme.

Épilogue

Ce fut à Delhi que je rencontrai à nouveau Rutherford. Nous étions invités à une réception du vice-roi, mais distance et cérémonial nous avaient séparés. Quand les serviteurs nous eurent tendu nos chapeaux, il m'invita à passer à son hôtel.

Nous partageâmes un taxi le long des kilomètres arides entre la vie calme de Lutyen et le cinéma vivant et palpitant du Vieux-Delhi. J'avais lu dans les journaux que Rutherford venait de rentrer de Kashgar. Il avait une de ces réputations bien établies qui tirent parti de tout ; n'importe quelles vacances sortant de l'ordinaire prenaient le caractère d'une exploration et, même si l'explorateur prend soin de ne rien faire d'original, le public l'ignore et l'écrivain bénéficie de toute la valeur de quelques brèves impressions. Il ne m'avait pas semblé, par exemple, que le voyage de Rutherford marquât une date digne d'être retenue ; les cités enfouies de Khotan étaient de l'histoire ancienne, si on se rappelait Stein et Sven Hedin. Je connaissais suffisamment Rutherford pour le taquiner à ce sujet et il rit.

— Oui, la vérité aurait été plus sensationnelle, admit-il secrètement.

Nous allâmes dans sa chambre d'hôtel et bûmes du whisky.

— Ainsi, vous avez été à la recherche de Conway ? lui demandai-je quand le moment me parut propice.

— La recherche est un mot trop fort. Vous ne pouvez pas chercher un homme dans une contrée aussi grande que la moitié de l'Europe. Tout ce que je peux dire, c'est que je me suis rendu dans des endroits où j'espérais le rencontrer ou entendre parler de lui. Son dernier message, si vous vous en souvenez, disait qu'il partait de Bangkok pour le Nord-Ouest. On a retrouvé ses traces un petit bout en pénétrant dans le pays et, d'après mon opinion, il a dû se diriger vers les tribus des districts en bordure de la Chine. Je ne pense pas qu'il aurait osé entrer à Burma, où il aurait pu rencontrer des officiers britanniques. Néanmoins, on peut conclure que sa trace précise se perd quelque part dans le Haut Siam et je n'ai jamais espéré la suivre jusque-là.

— Vous pensiez que ce serait plus facile de chercher la vallée de la Lune Bleue.

— Cela me paraissait un but plus précis. Je suppose que vous avez jeté un coup d'œil à ce manuscrit.

— Plus qu'un coup d'œil. Je vous l'aurais volontiers retourné, mais vous n'aviez pas laissé d'adresse.

— Je me demande ce que vous en pensez ?

— Je l'ai trouvé remarquable, en comptant évidemment qu'il était uniquement basé sur ce que Conway vous a raconté.

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Je n'ai rien inventé du tout, il y a même moins de ma prose que vous ne pourriez le penser. J'ai une bonne mémoire et Conway a toujours eu le don de bien décrire les choses. N'oubliez pas que cela représente environ vingt-quatre heures de conversation à peu près ininterrompue.

— Eh bien ! comme je l'ai dit, c'est remarquable.

Rutherford s'allongea et sourit.

— Si c'est tout ce que vous en dites, je n'ai plus qu'à me taire. Vous allez croire que je suis une personne crédule. Je ne pense pas l'être vraiment. Les gens commettent des erreurs dans la vie en étant trop crédules, mais ils s'ennuient rudement s'ils le sont trop peu. J'ai certainement été saisi par l'histoire de Conway, à plus d'un point de vue, et je m'y suis intéressé suffisamment pour tâcher d'en savoir davantage. J'aurais pu le rencontrer par hasard.

Il continua après avoir allumé un cigare :

— Cela représentait pas mal de voyages extraordinaires, mais c'est un sport qui me plaît et mon éditeur ne peut rien trouver à redire à un livre de voyages de temps à autre. En tout, j'ai dû couvrir plusieurs milliers de kilomètres : Baskul, Bangkok, Chung-Kiang, Kashgar, j'ai été partout, et c'est quelque part dans cette région que le mystère se cache. C'est une assez grande surface et mes investigations n'ont pas pu pénétrer bien profondément ni percer beaucoup du mystère. Tout ce que j'ai pu vérifier des dernières aventures de Conway, le voici. Il a quitté Baskul le 20 mai et est arrivé à Chung-Kiang le 5 octobre. Et tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il a quitté de nouveau Bangkok, le 3 février. Tout le reste est probabilité, supposition, mythe, légende ou quel que soit le nom que vous lui donniez.

— Ainsi vous n'avez rien trouvé au Tibet.

— Mais, mon cher ami, je n'ai jamais été au Tibet. Les employés à la maison du Gouvernement n'ont pas voulu en entendre parler ; quand j'ai dit vouloir rôder tout seul dans la région du Kouen-Loun, ils m'ont regardé comme si j'avais suggéré d'écrire une vie de Gandhi. En fait, ils en savaient plus long que moi. On ne se balade pas tout seul dans le Tibet ; cela nécessite une expédition convenablement organisée et dirigée par quelqu'un qui connaît au moins un ou deux mots de la langue. Je me rappelle, quand Conway me racontait son

histoire, que je me demandais toujours pourquoi il faisait une telle affaire au sujet des porteurs et pourquoi il ne s'en allait pas tout simplement ? Je n'ai pas été long à le découvrir. Les gens du Gouvernement avaient parfaitement raison, aucun passeport n'aurait pu me faire franchir les Kouen-Loun. Je les ai vus à distance, par un jour très clair, à peut-être cinquante kilomètres. Peu d'Européens peuvent en dire autant.

— Sont-ils si inaccessibles ?

— On dirait juste une frange blanche à l'horizon. C'est tout. À Yarkand et à Kashgar, j'ai questionné tout le monde sur ces montagnes, mais j'ai obtenu étonnamment peu de renseignements. Je crois que ce doit être la chaîne la moins explorée du monde. J'ai eu la chance de rencontrer un voyageur américain qui avait essayé une fois de les traverser, mais n'avait pas trouvé de passage. Il y a des cols, disait-il, mais terriblement hauts et qui ne figurent pas sur les cartes. Je lui demandai s'il croyait possible l'existence d'une vallée dans le genre de celle décrite par Conway et il me dit que c'était possible, mais peu probable, pour des raisons géologiques en tout cas. Puis je lui demandai s'il avait jamais vu une montagne en forme de cône, aussi élevée que les plus hauts sommets de l'Himalaya, et sa réponse ne manqua pas de m'intriguer. Il dit qu'il existait une légende à propos d'une telle montagne, mais il pensait lui-même qu'elle n'était basée sur aucune réalité. Il courait même des bruits, ajouta-t-il, sur une montagne plus haute que l'Everest, mais, personnellement, il ne leur accordait aucun crédit. « Je doute qu'aucun pic dans les Kouen-Loun ait plus de vingt-cinq mille pieds, s'il les a. » Mais il reconnut qu'ils n'avaient jamais été exactement mesurés.

« Puis, je le questionnai sur ce qu'il savait des lamaseries tibétaines – il avait été plusieurs fois dans le pays – et il m'en fit le récit habituel qu'on trouve dans les livres. Ce n'étaient pas des endroits magnifiques, m'assura-t-il, et les moines qui y vivent sont sales et corrompus. « Vivent-ils vieux », m'informai-je et il me dit que oui, très souvent, s'ils ne meurent pas d'une répugnante maladie. Puis, je lui demandai carrément s'il avait jamais entendu des légendes parlant d'une extrême longévité parmi les lamas. « Des quantités, répondit-il, c'est un lieu commun, on en parle partout, mais vous ne pouvez pas les vérifier. On vous raconte qu'une créature a vécu enfermée des centaines d'années dans une cellule et elle en a bien l'air, mais vous ne pouvez pas lui demander son extrait de naissance. » Possédaient-ils un moyen occulte ou médical de prolonger la vie ? lui demandai-je encore. Il reconnut qu'ils avaient une quantité de connaissances spéciales, mais il soupçonnait qu'en y regardant d'un peu près, c'était comme le truc de la corde aux Indes, c'est toujours quelqu'un d'autre qui l'a vu. Pourtant, les lamas semblent posséder un

étrange pouvoir de contrôle sur leur corps. « Je les ai vus, me déclarait-il, assis au bord d'un lac gelé, entièrement nus, par plusieurs degrés au-dessous de zéro et un vent à faire pleurer, tandis que leurs serviteurs cassaient la glace et les enveloppaient dans des draps qui avaient été trempés dans l'eau. Ils font ça douze fois ou plus et les lamas sèchent les draps sur leur corps. Se tenir chaud par la volonté, suppose-t-on, mais c'est une pauvre explication. »

Rutherford se versa à boire.

— Mais, évidemment, mon ami américain reconnut que tout cela n'avait rien à voir avec la longévité. Ça prouve simplement que les lamas ont un grand pouvoir de discipline sur eux-mêmes... Nous en sommes restés là et vous serez probablement d'accord avec moi que tout ceci ne suffirait pas à faire pendre un chien.

Je dis qu'en effet, cela n'aboutissait à rien et demandai si les noms de « Karakal » et « Shangri-La » signifiaient quelque chose pour l'Américain.

— Rien du tout, j'ai essayé. Après l'avoir questionné un certain temps, il me dit : « Franchement, je ne m'intéresse pas aux monastères ; j'ai même dit une fois à un type que j'ai rencontré au Tibet que si je me détournais de mon chemin, ce serait pour les éviter et non point pour les visiter. » Cette remarque me suggéra une curieuse réflexion et je lui demandai quand cette rencontre avait eu lieu. « Oh ! il y a longtemps, répondit-il, avant la guerre, en 1911, je crois. » Je lui demandai d'autres détails qu'il me donna, pour autant qu'il se les rappelait. Il voyageait pour une société géographique américaine avec plusieurs collègues, porteurs, et autres..., en fait, une vraie expédition. Près des Kouen-Loun, ils rencontrèrent un Chinois porté dans une chaise par des indigènes. Le type parlait très bien l'anglais et leur commanda chaleureusement de rendre visite à une certaine lamaserie dans les environs. Il offrit même de les guider. L'Américain répondit qu'il n'avait pas le temps, que cela ne les intéressait pas, et voilà tout.

Après un intervalle, Rutherford continua.

— Je ne suggère pas que cela ait une grande signification. Quand un homme tâche de se rappeler un incident arrivé vingt ans auparavant, il peut en inventer une partie. Mais c'est une constatation troublante.

— Oui, bien que si une caravane correctement équipée avait accepté l'invitation, je ne vois pas comment il aurait pu faire pour les retenir à la lamaserie contre leur gré.

— Oh ! bien sûr. Et peut-être n'était-ce pas du tout Shangri-La.

Je lui demandai encore s'il avait découvert quoi que ce soit à Baskul.

— Rien à Baskul et encore moins à Peshawar. Personne ne savait rien, sinon qu'un avion avait effectivement été subtilisé. Ils n'étaient pas trop fiers de l'admettre.

— Et on n'a rien su de l'appareil par la suite ?

— Pas un mot, pas une rumeur, ni des quatre passagers non plus. J'ai vérifié, en tout cas, que l'appareil pouvait s'élever assez haut pour survoler des chaînes de montagnes. J'ai aussi essayé de dépister ce Barnard, mais son passé est si mystérieux que ça ne m'étonnerait pas du tout qu'il fût réellement Chalmers Bryant, comme le disait Conway. Après tout, la disparition complète de Bryant sous les huées est plutôt ahurissante.

— Avez-vous tâché d'apprendre quelque chose sur le voleur ?

— Oui, mais sans résultat. L'homme de la « Air Force », qu'il avait assommé, a été tué depuis. J'ai écrit à un de mes amis qui dirige une école d'aviation en Amérique, pour lui demander s'il avait eu des élèves tibétains dernièrement, mais sa réponse fut brève et décevante. Il disait ne pas pouvoir différencier un Tibétain d'un Chinois et qu'il avait environ cinquante de ces derniers s'entraînant tous pour combattre les Japonais. Pas beaucoup de chance, comme vous le voyez. Mais j'ai fait une curieuse découverte, que j'aurais tout aussi bien pu faire sans quitter Londres. Au milieu du siècle dernier, il y avait à Iéna un professeur allemand qui se fit globe-trotter et se rendit au Tibet en 1887. Il ne revint jamais et on racontait qu'il s'était noyé en passant une rivière à gué. Il s'appelait Frédéric Meister.

— Pour l'amour du ciel, un des noms mentionnés par Conway !

— Oui, mais ce peut n'être qu'une coïncidence. Ça ne prouve pas toute l'histoire, parce que le type est né à Iéna en 1845. Rien d'extraordinaire à cela.

— Mais c'est étrange, dis-je.

— Oh ! oui, suffisamment.

— Avez-vous réussi à en repérer d'autres ?

— Non, c'est dommage que la liste des noms n'ait pas été plus longue. Je n'ai rien trouvé sur un élève de Chopin appelé Briac, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas existé. Conway était plutôt avare de noms, si on y pense. Sur cinquante lamas supposés se trouver là-bas, il n'en a indiqué qu'un ou deux. Perrault et Henschell se sont prouvés tout aussi impossibles à découvrir.

— Et Mallinson ? Avez-vous essayé de savoir ce qui lui était arrivé ? Et cette jeune fille, la jeune fille chinoise !

— Mon bon garçon, bien sûr que j'ai cherché. La difficulté, c'est que l'histoire de Conway cessait au moment où ils ont quitté la vallée avec les porteurs. Après cela, il ne voulait ou ne pouvait plus rien me

raconter ; il l'aurait peut-être fait si nous avions eu plus de temps. J'avais le sentiment d'approcher d'une sorte de tragédie. Les difficultés du voyage ont dû être épouvantables, sans compter les risques de brigandage et de trahison parmi leur propre escorte. Nous ne saurons probablement jamais ce qui est arrivé, mais il paraît assez certain que Mallinson n'a jamais atteint la Chine. J'ai fait toutes sortes d'enquêtes. D'abord, j'ai essayé de trouver des traces de livres, ou autres marchandises envoyés en grande quantité de l'autre côté de la frontière tibétaine, mais dans tous les endroits où il y aurait eu une possibilité, tels que Shangai et Pékin, je n'ai rien pu tirer. Ce qui ne veut encore rien dire, car les lamas avaient sans aucun doute des méthodes perfectionnées pour que le secret fût bien gardé. Puis j'ai essayé à Tatsien-Fu. C'est un coin curieux, une sorte de marché au bout du monde, diablement difficile à atteindre, où les coolies chinois du Yunnan transfèrent leurs charges de thé aux Tibétains. Vous trouverez plus de détails dans mon nouveau livre quand il sortira de presse. Les Européens ne vont pas souvent aussi loin. J'ai trouvé des gens très aimables et civilisés, mais on ne parlait absolument pas de Conway ou de sa caravane.

— Alors, on ne sait toujours pas comment Conway a atteint Chung-Kiang ?

— La seule conclusion à laquelle j'ai abouti est qu'il est arrivé là comme il aurait pu arriver n'importe où ailleurs. Mais à Chung-Kiang, nous sommes dans la réalité. Les sœurs de la mission étaient de bonne foi, et aussi la réaction de Sieveking sur le bateau, quand Conway joua ce pseudo-Chopin.

Rutherford se tut, puis ajouta sentencieusement :

— C'est un excellent exercice que d'équilibrer les possibilités et je dois dire que la balance ne penche pas plus d'un côté que de l'autre. Évidemment, si l'on n'accepte pas l'histoire de Conway, cela veut dire que l'on met en doute sa véracité ou ses facultés mentales ; autant être franc.

Il s'arrêta de nouveau, comme pour m'inviter à parler et je lui dis :

— Comme vous le savez, je ne l'ai jamais revu après la guerre, mais j'ai cru comprendre qu'il avait beaucoup changé.

— Certainement oui, on ne peut le nier. Vous ne pouvez pas soumettre un simple collégien à trois années de détresse physique et morale intenses, sans détruire quelque chose. Les gens diront, je suppose, qu'il s'en est tiré sans une égratignure. Mais il y en avait, intérieurement.

Nous parlâmes pendant un certain temps de la guerre et des effets qu'elle produisait sur les gens et, finalement, il continua :

— Mais je dois encore mentionner un fait, et peut-être le plus bizarre de tous. Il m'a été révélé pendant mes enquêtes à la mission. Ils ont fait de leur mieux pour moi, là-bas, comme vous pouvez le penser, mais ils n'ont pas pu se rappeler grand-chose, d'autant plus qu'ils étaient fort occupés à ce moment-là par une épidémie de fièvre infectieuse. Une de mes questions fut de demander comment Conway avait tout d'abord atteint l'hôpital, s'il s'était présenté seul, ou si on l'avait trouvé malade et amené. Ils ne s'en souvenaient pas exactement, et j'étais prêt à renoncer quand par hasard, une des sœurs remarqua : « Je crois que le docteur a dit qu'il avait été amené ici par une femme. » Elle ne savait rien de plus et le docteur lui-même avait quitté la mission. Je ne pouvais recevoir de confirmation sur place.

« Mais puisque j'étais allé jusque-là, je n'avais pas envie de renoncer. Le docteur était parti pour un grand hôpital à Shanghai, je me donnai la peine de demander son adresse et de lui rendre visite. Je suis arrivé juste après une attaque aérienne japonaise et la situation était plutôt confuse. J'avais déjà rencontré l'homme au cours de ma première visite à Chung-Kiang et il a été très poli, bien que terriblement surmené, oui, terriblement est le mot, car, croyez-moi, les raids des Allemands sur Londres[6] n'étaient rien en comparaison de ce que les Japonais ont fait aux quartiers indigènes de Shanghai. Il dit immédiatement se rappeler le cas d'un Anglais ayant perdu la mémoire. Était-ce vrai qu'il avait été amené à la mission par une femme ? demandai-je. Oh ! oui, certainement, par une femme, une femme chinoise. Se souvenait-il d'elle ? Rien, sinon qu'elle était également atteinte de la fièvre et qu'elle mourut immédiatement... À ce moment-là, nous fûmes interrompus, on amenait une quantité de blessés et on les étendait sur des civières dans les corridors, les salles étant combles. Je n'avais pas envie de faire perdre son temps à cet homme, d'autant plus que les coups de canons à Woosung rappelaient qu'il aurait encore beaucoup à faire. Quand il revint vers moi, je lui posai une seule question et j'ose dire que vous devinez laquelle.

— À propos de la femme chinoise, dis-je. Était-elle jeune ?

Rutherford secoua son cigare ; il espérait que la narration m'avait captivé autant qu'elle le captivait lui-même. Il continua :

— Le petit bonhomme me regarda solennellement pendant un moment, puis me répondit dans le drôle d'anglais haché que parlent les Chinois bien éduqués : « Oh ! non, elle était plus que Vieille, plus vieille que n'importe qui que j'aie jamais vu. »

Nous restâmes longtemps assis en silence, puis parlâmes à nouveau de Conway comme je me le rappelais, jeune, doué et plein de charme, et de la guerre qui l'avait changé et de beaucoup d'autres mystères du temps, de l'âge et de l'esprit, et de la petite Mandchoue

qui avait été « plus que vieille », et du rêve étrange de la Lune Bleue.
— Pensez-vous qu'il le retrouvera jamais ? demandai-je.

Woordford Green, avril 1933.

FIN

[1] *Distinguished Service Order* (N.d.l.t.)

[2] Journal humoriste anglais (N.d.l.t.)

[3] *Crown of India Companion*

[4] *Peninsular and oriental*, compagnie de navigation anglaise

[5] Prison anglaise

[6] Pendant la guerre 14-18 (N.d.l.t.)